

DOSSIER SPÉCIAL
**Rentrée
Littéraire
2006**

DÉCEMBRE 2006 N° 27

VIENT DE PARAÎTRE

LE BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
CULTUREFRANCE



SOMMAIRE

5	AVANT-PROPOS
6	ARCHITECTURE
6	ARCHITECTURE
6	URBANISME
7	JARDINS ET PAYSAGES
8	ART DE VIVRE
10	ARTS
19	BANDE DESSINÉE
22	CINÉMA
24	JEUNESSE
24	ALBUMS
25	CONTES
26	DOCUMENTAIRES
27	POÉSIE
28	ROMANS
28	LITTÉRATURE
28	BIOGRAPHIES ET ESSAIS
30	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
36	POÉSIE
42	POLARS ET ROMANS NOIRS
44	DOSSIER RENTRÉE LITTÉRAIRE 2006
44	PRIX LITTÉRAIRE 2006
46	ROMANS ET NOUVELLES
58	MUSIQUE
58	MUSIQUE CLASSIQUE
59	MUSIQUE CONTEMPORAINE
60	JAZZ
61	NOUVELLE CHANSON FRANÇAISE
64	PHILOSOPHIE
68	SCIENCES EXACTES
71	SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
85	SPORT
87	THÉÂTRE
91	VOYAGES
94	INDEX

ARCHITECTURE

Jean-Pierre LE DANTEC
 Directeur de l'École d'architecture
 de Paris-La-Villette

ART DE VIVRE

Pierre-Dominique PARENT
 Critique

ARTS

Michel ENAUDEAU
 Critique

Gérard-Georges LEMAIRE
 Écrivain, critique

Olivier MICHELON
 Critique

BANDE DESSINÉE

Jean-Pierre MERCIER
 Conseiller scientifique du musée
 de la Bande dessinée d'Angoulême

CINÉMA

Patrick BRION
 Directeur du département Cinéma, France 3

JEUNESSE

IBBY-France
 et LA JOIE PAR LES LIVRES

MUSIQUE CLASSIQUE

Jean ROY
 Auteur, critique

**MUSIQUE CONTEMPORAINE
(DISQUES)**

Richard MILLET
 Écrivain

MUSIQUE JAZZ

Philippe CARLES
 Directeur de la rédaction de *Jazz Magazine*

NOUVELLE CHANSON FRANÇAISE

Stéphan PARIS et Thierry VOYER
 pour Radio Néo 95.2 Paris

PHILOSOPHIE

Sylvie COURTINE-DENAMY
 Docteur en philosophie, Centre d'histoire
 moderne et contemporaine des Juifs,
 EPHE, Sorbonne

Marc-Olivier PADIS
 Rédacteur en chef de la revue *Esprit*

Guy SAMAMA
 Professeur agrégé de philosophie

POÉSIE

Marc BLANCHET
 Écrivain, critique

Yves di MANNO
 Écrivain, directeur de collection

POLARS ET ROMANS NOIRS

Aurélien MASSON
 Éditeur

ROMANS ET NOUVELLES

François BUSNEL
 Directeur de la rédaction de *Lire*

Thierry GUICHARD
 Directeur du *Matricule des anges*

Louise L. LAMBRICHS
 Écrivain, critique

Boniface MONGO M'BOUSSA
 Professeur, écrivain

François de SAINT-CHÉRON
 Maître de conférences,
 université Paris IV-Sorbonne

Jean-Pierre SALGAS
 Professeur, critique

SCIENCES EXACTES

Étienne GUYON
 Directeur honoraire de l'École normale supérieure

Jean-Pierre LUMINET
 Astrophysicien, écrivain

Jurés du PRIX ROBERVAL

**SCIENCES HUMAINES
ET SOCIALES**

Christian DELACROIX
 Professeur agrégé d'histoire,
 université de Marne-la-Vallée

Yann DIENER
 SIHPP, psychanalyste

François DOSSE
 Professeur des universités en histoire
 contemporaine, IUUFM de Créteil

Patrick GARCIA
 Maître de conférences en histoire contemporaine,
 IUUFM de Versailles

Olivier MONGIN
 Directeur de la revue *Esprit*,
 écrivain

Éric VIGNE
 Directeur de collection

SPORT

Serge LAGET
 Journaliste à *L'Équipe*

THÉÂTRE

Jean-Pierre THIBAUDAT
 Écrivain, critique

VOYAGES

Gilles FUMEY
 Géographe, maître de conférences,
 université Paris IV-Sorbonne

Ces sélections n'engagent
 que la responsabilité de leurs auteurs
 et ne représentent pas une position
 officielle du ministère des Affaires
 étrangères.

C'est une première : dans ce nouveau numéro de *Vient de paraître*, une actualité sélective de la rentrée littéraire 2006 vous est proposée, avec un large choix de romans et la liste des auteurs et titres sélectionnés pour les principaux prix littéraires. Vous retrouverez aussi dans ces pages, comme à chaque livraison, l'actualité du livre et du disque français, les parutions depuis septembre dernier.

La sélection des ouvrages, réalisée par les rédacteurs dans une grande liberté, et la pluralité des tons dans chacune des rubriques font de *Vient de paraître* un « bulletin trimestriel des nouveautés », indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les libraires, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger et en France.

Par ailleurs, il est toujours possible de télécharger les anciens numéros « en ligne », sur le site de CULTURESFRANCE [www.culturesfrance.com] ainsi que la version anglaise, et de nous faire part de vos remarques.

Pour la prochaine parution du n° 28, rendez-vous en mars 2007.

Olivier POIVRE D'ARVOR
Directeur de CULTURESFRANCE

ARCHITECTURE

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

BORIE Alain, MICHELONI Pierre
et PINON Pierre**Forme et déformation
des objets architecturaux
et urbains**[Parenthèses, coll. « Eupalinos »,
juin 2006, 200 p., ill. n. & b., 14 €,
ISBN : 2-86364-638-9.]

● Entièrement refondue de façon à intégrer, et les avancées de la recherche, et l'étude de cas nouveaux, cette réédition d'un « classique », paru pour la première fois en 1978, met en lumière le fait que les formes géométriques « régulières » fondées sur l'usage d'axe(s) de symétrie, de trames, de types, de modèles (etc.), si elles répondent aux programmes les plus répandus (les immeubles de logements en particulier) comme aux vœux de beaucoup d'architectes (pas tous ! pensons à Aalto, Siza, Gaudin, Gehry ou Hadid, par exemple...), sont loin d'être dominantes dans les morphologies architecturales et/ou urbaines, y compris classiques ou haussmanniennes (par exemple). Ceci, soit en raison des penchants esthétiques « baroquistes » de leurs créateurs (voir plus haut), soit – c'est ce cas de figure qui constitue le cœur de cette étude – en raison de la gestion obligée, par l'architecte, de rapports spatiaux (parfois conflictuels) entre une forme régulière projetée et une situation (architecturale ou urbaine) imposée (par un site, une commande...) ou préexistante. Dans ces conditions, les plus courantes en fait, l'architecte se trouve contraint d'adapter ses concepts formels initiaux en procédant par déformations. Il suffit de penser à Venise, par exemple, pour mesurer la flexibilité géométrique qui y a été mise en œuvre par les architectes, y compris ceux qui étaient le plus attachés aux morphologies fortes et volontaristes (Palladio, par exemple). De ce fait, ce qu'on nomme dans le langage

architectural classique la « composition » est bien souvent une technique d'adaptation d'intentions géométriques au contexte et aux contraintes du projet : la déformation se place au cœur de celui-ci en faisant usage, de bonne ou de mauvaise grâce, de pratiques topologiques, c'est-à-dire de cette géométrie singulière que Poincaré avait décrite comme « élastique ». Nourri d'un très grand nombre d'exemples (outrepassant de beaucoup l'immeuble d'habitation et l'aire occidentale), ce livre s'adresse en priorité aux architectes ; mais la clarté de son exposé et de ses (nombreux) croquis est susceptible d'intéresser un public beaucoup plus vaste : celui des amoureux de l'architecture et des villes.

J.-P. L. D.

**LÉGER Jean-Michel
Yves Lion. Logements
avec architecte**[Créaphis, avril 2006, 272 p., ill. n. & b.
et coul., 38 €, ISBN : 2-913610-36-6.]

● Les études consacrées aux architectes vivants n'ont souvent d'autre intérêt que leur iconographie : dans la plupart des cas en effet, le texte, d'esprit hagiographique, ne dépasse pas le commentaire – souvent abscons pour faire chic – de l'œuvre rassemblée par l'atelier de son auteur (qui finance d'ailleurs bien souvent l'ouvrage pour donner du prestige à son « book »). Mais il y a des exceptions heureuses comme ce livre, fouillé dans sa documentation et dense par la réflexion qui s'y déploie, consacré au travail de l'un des meilleurs architectes français de sa génération : Yves Lion. Connu du public pour ses musées et autres bâtiments de prestige comme l'ambassade de France à Beyrouth, qui lui a valu l'Équerre d'argent (sorte de Goncourt de l'architecture) en 2003, Lion est cependant d'abord et surtout un architecte ayant consacré l'essentiel de son travail et de sa réflexion au logement. Combinant expérimentation (spatiale, technologique, esthétique...),

souci des usagers et absence de soumission aux modes de plus en plus fugaces dans un monde dominé par l'image et la notoriété médiatique (souvent surfaite, malheureusement), Lion poursuit avec obstination une œuvre à la fois probe et originale dont il sait restituer les leçons dans son enseignement (car il est aussi un professeur de premier plan). Et sans doute est-ce parce que l'auteur de cette étude (consacrée à la part de l'œuvre d'Yves Lion concernant la conception de logements) est un sociologue, un chercheur et un enseignant, que cet ouvrage atteint l'exemplarité : non content de décrire, d'expliquer, de donner la parole à l'architecte, il s'applique aussi à analyser la réception de son travail en s'appuyant sur un recueil substantiel de témoignages d'habitants. Très bien composé en outre, et illustré de façon précise et intelligente, ce livre est un régal.

J.-P. L. D.

URBANISME

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

**DEGOUTIN Stéphane
Prisonniers volontaires
du rêve américain**[Éd. de La Villette, novembre 2006,
398 p., ill. n. & b. et coul., 35 €,
ISBN : 2-915456-05-4.]

● Se dirige-t-on à marche forcée vers la mort de la ville par la disparition de l'espace public urbain ? Annoncée dès 1961 par Jane Jacobs dans son livre, désormais classique, *Déclin et survie des villes américaines*, cette dilution de la ville dans un « urbain généralisé », réticulaire, est en passe de gagner la planète entière grâce (si l'on peut dire) à la privatisation, de plus en plus grande, via le développement des galeries marchandes et autres espaces dédiés à la chalandise, de l'espace « public » lui-même et grâce (si l'on peut dire encore) à la croissance irrésistible de villes – ou plutôt de quartiers urbains rassemblant majoritairement des maisons

privées – que les Américains nomment *gated communities*. Certes, ces enclaves résidentielles protégées par des enceintes, des caméras et des entrées gardées par une police privée trouvent leur origine dans l'Europe du XIX^e siècle avec ce qu'on appelle à Paris, par exemple, les « villas ». Mais c'est aux États-Unis que, porté par une idéologie anti-urbaine « usonienne » d'esprit émersonien, bientôt relayée par des considérations sécuritaires et des préférences communautaristes, que le phénomène a pris de l'ampleur au cours du XX^e siècle. Le cas de Los Angeles, étudié avec minutie par Stéphane Degoutin, est à cet égard particulièrement éclairant dans la mesure où cette agglomération n'est d'ores et déjà plus une ville mais plutôt un réseau de villages, voire de parcs à thèmes, aux populations homogènes et autarciques – cependant que l'espace réputé commun séparant ces entités fermées est le territoire de la voiture, mais aussi des gangs rassemblant les exclus du rêve américain. Il va de soi que cette évolution, massive en Amérique latine où les richissimes *bunker cities* côtoient bidonvilles et *favelas*, recherchée en Chine par la nouvelle bourgeoisie, et présente en Europe de façon plus ou moins dissimulée, ne peut être condamnée de façon exclusive au nom d'un moralisme angélique faisant bon marché (sic!) des désirs et des peurs – pas exclusivement fantasmées – d'une part importante de la population, qui englobe non seulement les riches et les couches moyennes, mais aussi des pauvres par millions. Toutefois, outre des retombées désastreuses en termes écologiques (car ces nouvelles morphologies urbaines, quand bien même elles puissent mettre en œuvre en leur sein les technologies les plus pointues en matière de « haute qualité environnementale », exigent des infrastructures coûteuses et des trajets automobiles longs et répétés), ce phénomène menace de façon de plus en plus patente et catastrophique l'idée même de citoyenneté.

J.-P. L. D.

PAQUOT Thierry
Des corps urbains.
Sensibilité entre béton
et bitume

[Autrement, coll. « Le corps plus que jamais », avril 2006, 136 p., 13 €, ISBN : 2-7467-0845-0.]



- Philosophe original puisque son objet central de réflexion est la ville (il édite la revue *Urbanisme*, produit « Côté ville » sur France Culture, a signé plusieurs ouvrages sur ce thème et... préfacé le livre référencé plus haut de Stéphane Degoutin), Thierry Paquot propose cette fois une approche phénoménologique de l'environnement urbain. Cinq courts chapitres aux titres évocateurs (« Dans la rue : urbains, trop urbains ! » ; « Des pieds et des mains : chorégraphie urbaine » ; « Debout, assis, couché : entre béton et bitume » ; « Les cinq sens : cette ville qui peine à jouir » ; « Marcher : mettre ses pas dans les pas de la ville ») font allègrement le tour de la question, en décrivant la « bizarre correspondance, toute baudelairienne » qui lie le corps du citadin au corps urbain. Heureuse entreprise qui s'achève par une copieuse et très pertinente bibliographie commentée dont le lecteur pourra toutefois s'étonner qu'elle fasse si souvent référence aux écrits (articles, recensions d'ouvrages, interviews d'auteurs) de Thierry Paquot lui-même.

J.-P. L. D.

JARDINS ET PAYSAGES

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

CLÉMENT Gilles
Où en est l'herbe ? Réflexions
sur le jardin planétaire

[Actes Sud, octobre 2006, 156 p., ill. n. & b., 18 €, ISBN : 2-7427-6335-X. Textes présentés par Louisa Jones.]



- Paysagiste de renommée internationale (une exposition lui est consacrée jusqu'au printemps 2007 au Centre canadien

d'architecture de Montréal), Gilles Clément aime à se dire jardinier. Mais, outre une œuvre jardinière qui en fait un artiste de premier plan, c'est aussi un écrivain auteur de fictions (souvenons-nous de son roman *Thomas et le voyageur*, paru il y a quelques années) et un théoricien-poète qui enseigne à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles, semant articles, lettres et conférences avec la même légèreté savante que les plantes voyageuses dont il pare sans les contraindre son jardin de la Creuse. Il devenait urgent de rassembler un bouquet réfléchi de ses écrits dispersés ou inédits : c'est chose faite avec ce recueil dû au travail minutieux de Louisa Jones, elle-même jardinière et auteure de nombreux livres consacrés à l'art des jardins. Organisé en trois parties (« Les grands thèmes » ; « Histoires naturelles » et « Visions du futur »), cette anthologie raisonnée (chaque texte est précédé d'une brève introduction de Louisa Jones situant son contexte) balaie tous les aspects du travail créatif de Clément : ses trois concepts majeurs (à ce jour) que sont « le jardin en mouvement », « le jardin planétaire » et « le tiers paysage » ; son art de conteur aimant à dériver vers la fiction ; et son éthique de naturaliste écologiste non dogmatique, qui l'amène à rêver d'un homme capable de vivre enfin en symbiose avec une nature de plus en plus hybridée par la technique.

J.-P. L. D.

VAQUIN Jean-Baptiste (dir.)
Atlas de la nature à Paris

[Le Passage/Atelier parisien d'urbanisme, octobre 2006, 288 p., ill. n. & b. et coul., 45 €, ISBN : 2-84742-092-4.]



- Difficile de vanter les mérites d'un ouvrage dont on a soi-même coordonné la troisième partie – « À la découverte de la nature à Paris » –, qui rassemble, outre un article (« Nature et jardins »), un ensemble d'études consacrées aux espaces végétalisés (jardins, parcs, bois, promenades, arbres d'alignement, cimetières, balcons, « délaissés », jardins verticaux et autres

propositions de jardins innovants) de Paris, signées par d'éminents spécialistes (historiens, paysagistes – dont Clément –, géographes, sociologues, philosophes et urbanistes)... Difficile d'affirmer avec aplomb, dans ce cas, qu'il s'agit d'une somme qui fera référence pendant longtemps. C'est pourtant le cas. Car, magnifique par sa présentation et la beauté de son iconographie, cet *Atlas* piloté par l'Atelier parisien d'urbanisme en coopération avec le Muséum d'histoire naturelle et l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La-Villette rassemble une documentation savante exceptionnelle. Dans sa troisième partie « architecturo-paysagiste », évoquée plus haut, mais aussi – et peut-être surtout – dans ses première et deuxième parties (œuvres des naturalistes du Muséum et d'une équipe de la Direction des parcs et jardins de la Ville de Paris), intitulées « À la découverte des écosystèmes parisiens » et « Inventaires ». Car, à la surprise de l'immense majorité des habitants de la capitale française (et des journalistes qui en ont tiré des papiers et des dossiers à sensation), on y apprend que la « biodiversité » parisienne est infiniment plus riche qu'on le croit. La flore ? On y trouve aussi bien des orchidées sauvages que des capillaires de Montpellier poussant sur un quai de Seine. La faune ? Qu'on imagine qu'elle va des crevettes aux renards en passant par les chauves-souris... Toutes ces espèces vivantes, cohabitant avec les citadins d'une des capitales les plus denses du monde, étant répertoriées, identifiées, décrites, photographiées et situées dans un vertigineux ensemble de fiches admirablement composées. Un chef-d'œuvre, passez-moi l'expression, indispensable pour toutes les bibliothèques dignes de ce nom.

J.-P. L. D.

ART DE VIVRE

Sélection de Pierre-Dominique PARENT

Comme un chef

[Larousse, octobre 2006, 648 p., 49 €, ISBN : 2-03-582351-X.]

Préface de Pierre Hermé.]



9 782035 823519

LÉAUTEY Éric (dir.)

Larousse des tartes, quiches & pizzas

[Larousse, septembre 2006, 320 p., 27,50 €, ISBN : 2-03-582350-1.]



9 782035 823502

HERMÉ Pierre

Larousse des desserts

[Larousse, septembre 2006, 35 €, 464 p., ISBN : 2-03-582353-6.]



9 782035 823533

- *Comme un chef*: le titre est intimidant pour les cuisiniers et cuisinières du quotidien qui redoutent les longues préparations. Mais consulter ce gros livre, c'est l'adopter. Les recettes de base ne sont pas supposées connues. On vous explique même, photos à l'appui, comment séparer un jaune d'un blanc, comment faire une omelette... Toutes les techniques de désossage des viandes sont expliquées. Un livre de référence à consulter tous les jours, pour les repas de fête, mais aussi pour améliorer la cuisine du quotidien. Ainsi, au chapitre « Poulet », figurent des recettes très simples de marinades qui parfumeront le simple poulet grillé. Dix-huit grands chefs internationaux ont participé à cet ouvrage. Ils sont français, espagnol, allemand, anglais, américains, chinois, japonais, australiens. Ce livre, illustré par 1 700 photographies, est un ouvrage indispensable pour ceux qui aiment cuisiner sans connaître nécessairement toutes les bases. Les gourmands pourront ensuite se plonger dans le *Larousse des desserts*, qui propose tous les grands classiques : tartes, crèmes, clafoutis,

bavarois, charlottes, crêpes, mais aussi les dernières créations de Pierre Hermé, comme la coupe glacée Ispahan, à l'enivrante odeur de rose, ou le soufflé à la cannelle, aux pommes, aux raisins et au curry... Pour les gourmands qui surveillent leur ligne, le livre propose un choix de recettes légères. Un chapitre intitulé « Diététique et desserts » explique comment concilier plaisir et équilibre alimentaire.

Pour la cuisine de tous les jours, pour les copains qui débarquent sans prévenir, Larousse propose un livre consacré aux tartes, quiches et pizzas. Là aussi, les auteurs répondent à des questions que se posent souvent les cuisiniers amateurs. Que faire pour éviter un fond de tarte détrempe ? Comment obtenir un dessus de tarte caramélisé ?

Les perfectionnistes pourront se lancer dans la confection de pâtes maison, les autres sont autorisés à utiliser les pâtes toutes prêtes du commerce. À côté des recettes classiques sont proposées des recettes festives, comme la quiche au foie gras et aux girolles. Les recettes sont classées par familles de produits : légumes, poissons, viandes, fromages, fruits... Pour accompagner ces quiches, vingt recettes inédites de légumes : salade de cresson à l'avocat, purée de courgettes au basilic, salade de fenouil au citron, etc.

P.-D. P.

BEUDIN René

Charrette au cul les nouvôs ! Le parler des architectes

[Éd. Horay, coll. « Le cabinet de curiosité », septembre 2006, 104 p., 12 €, ISBN : 2-70-580438-2.]



9 782705 804381

- Dès la page de titre, nous voici prévenus : ne rien attendre d'autre de cet ouvrage que l'esprit souvent rude d'un « petit glossaire des termes usités par les anciens élèves architectes de l'École des beaux-arts et les vieux et très vieux architectes ». L'ouvrage permet de redécouvrir un langage savoureux, souvent disparu, avec, en filigrane, un art de vivre lié à la profession d'architecte. René Beudin déborde

de tendresse pour une époque où le langage appartenant à un métier avait plus de consistance et de saveur qu'aujourd'hui. De ce langage corporatiste subsistent encore certains mots comme « gratter », toujours en usage. Les mots les plus intéressants sont ceux dont on a perdu le sens originel. Ainsi, tout le monde connaît l'expression « être charrette », employée lorsqu'un travail à exécuter prend du retard. Elle provient, en réalité, des charrettes louées à des bougnats par les nouveaux élèves architectes, dits « nouvôs ». Elles leur servaient à transporter les grands châssis en contre-plaqué munis d'une feuille de papier à dessin et destinés à recevoir le « projet » des élèves. Tout retard des « nouvôs » était sanctionné par des brimades. Celles-ci étaient d'ailleurs fréquentes à l'École d'architecture (comme dans les autres sections de l'École des beaux-arts). À ce sujet, une remarque : l'auteur relate certains rites parfaitement imbéciles et cruels infligés aux élèves débutants et relevant plus de l'humiliation que de la farce. L'auteur se moque du « militantisme » de ces « dames à la vertu redoutable » qui s'opposent à ce genre de manifestations. Faut-il que la nostalgie de sa jeunesse soit forte pour qu'il puisse encore défendre bec et ongles ces bizutages d'étudiants !

P.-D. P.

FAÏ Claire Cahier de gribouillages pour les adultes qui s'ennuient au bureau

[Panama, septembre 2006, 48 p.,
7,50 €, ISBN : 2-7557-0177-3.]



9 782755 701777

- Pour les entreprises, c'est le temps des délocalisations, des restructurations ; ces politiques en « -tion » ne sont guère favorables au bien-être du personnel, qui doit souvent subir obsession du rendement et harcèlement en tout genre. Salariés opprimés ! Si vous ne pouvez vous révolter, achetez le *Cahier de gribouillages pour les adultes qui s'ennuient au bureau*. Cet ouvrage vous

permettra un nécessaire défolement. Exemples d'exercices conseillés par le cahier : dessine une peau de vache ; dessine une tête à claques et tape ta feuille. Le cahier invente des méthodes de classement créatives en suggérant de transformer les factures en cocottes (excellent exercice de révision pour tous ceux qui ont oublié comment se fabriquait une cocotte en papier). On apprécie aussi « la pause-café », avec un tableau représentant 40 tasses à colorier jusqu'à en avoir ras-le-bol. Autre réjouissance : ce test consistant à colorier une colonie de cafards multiformes, en noir ou en couleurs selon son état d'esprit. Et cette épreuve rappelant délicieusement les punitions de notre enfance, avec cette phrase à recopier *ad libitum* : je ne suis pas content, je ne suis pas content, je ne suis pas content... Enfin, il faut évoquer le rôle capital des « gribouillages » (d'où le titre) que l'auteur a conçus. Il s'agit de caricatures de tests psychologiques devant être complétés par l'élève. On l'aura compris, ces « gribouillages » relèvent d'une pédagogie aussi délectable qu'absurde.

P.-D. P.

FULIGNI Bruno La Police des écrivains

[Éd. Horay, coll. « Le cabinet de curiosité », septembre 2006, 168 p.,
15 €, ISBN : 2-70-580436-6.]



9 782705 804367

- Potage bisque, soles grillées, côtelettes de chevreuil sauce piquante, le tout arrosé de vin de Mâcon. Voilà le menu de Victor Hugo, le 30 septembre 1877. C'est grâce aux rapports de police que nous sont parvenus ces précieux renseignements. Les écrivains peuvent être surveillés pour des raisons politiques : c'est le cas pour Victor Hugo, Jules Vallès, et plus tard pour un certain Breton André, « se disant "poète surréaliste" » et soupçonné d'activités antinationales. D'autres attirent l'attention par leurs mœurs, jugées relâchées, ou par leur goût du scandale. Les jugements sont parfois sans appel et Verlaine est ainsi épinglé :

« Personnage sans valeur, mais dangereux par ses appréciations personnelles [...], par la fausseté de son caractère et la bassesse de ses sentiments. » Les indicateurs se risquent même au jugement littéraire : l'un d'eux estime que Rimbaud « a la mécanique des vers comme personne, seulement ses œuvres sont absolument inintelligibles et repoussantes ». Vallès a eu droit à des informateurs plus sensibles au style. L'un d'eux indique que « Vallès travaille à un roman socialiste qui aura trait aux choses de la Commune » et il poursuit : « Il est bien possible que ce sera quelque chose d'étonnant, ne serait-ce qu'au point de vue de la phrase. » Un autre, qui signe Ponce, note : « Le feuilleton du *Siècle*, "Vingtras", signé La Chaussade, est de Vallès. En le lisant, on reconnaît la griffe. » Voilà un indicateur plus perspicace que bien des critiques littéraires...

P.-D. P.

MAMY Sylvie Ballades musicales dans Venise du XVI^e au XX^e siècle

[Nouveau monde éditions,
octobre 2006, 192 p., 26 €,
ISBN : 2-84736-182-0.]



9 782847 361827

- À la quantité de livres consacrés à Venise, à quoi bon en ajouter un nouveau ? La question paraît judicieuse mais ne peut s'appliquer à ce guide, qui développe une thématique originale, associant le patrimoine, la littérature, la peinture et surtout la musique, du XVI^e au XX^e siècle. L'ouvrage est composé de sept chapitres, soit autant d'itinéraires jalonnés par des monuments emblématiques et des demeures de musiciens, d'écrivains ou de peintres qui ont habité la ville et la hantent encore. Sylvie Mamy, qui est musicologue, écrivain et musicienne, a réalisé un ouvrage pragmatique, accompagné de plans, d'illustrations et de photos de lieux peu connus. Il s'agit avant tout d'une invitation à une visite particulière de Venise. En ce sens, ce guide pas comme les autres peut permettre à un simple touriste de sortir

des sentiers battus. Il pourra partir à la recherche de Vivaldi, cet étrange prêtre roux entouré de femmes ou déambuler dans la cité des doges en évoquant les mots des écrivains qui en ont été amoureux. Ainsi, l'auteure place-t-elle en exergue cette pensée de Nietzsche, qui témoigne de la musicalité de la pierre vénitienne : « Lorsque je cherche un autre mot pour exprimer le mot "musique", je ne trouve jamais que le mot Venise. »

P.-D. P.

PIVOT Bernard Dictionnaire amoureux du vin

[Plon, octobre 2006, 476 p., 23 €, ISBN : 2-259-19733-7.

Dessins d'Alain Bouldouyre.]



9 782259 197335

- C'est grâce au beaujolais que Bernard Pivot commença une carrière dans le journalisme littéraire, alors qu'il envisageait d'entrer à *L'Équipe*. Aujourd'hui, l'auteur règle ses dettes : « Je n'évoque dans ce *Dictionnaire amoureux du vin* que ce que je connais, j'aime et qui me passionne. Il y a de l'autobiographie, des lectures, des souvenirs de cuvage, de cave, de table... Voici cependant l'essentiel : le vin, c'est de la culture. La culture de la vigne, mais aussi de la culture pour l'esprit. » Au fil des pages, le lecteur est séduit par un livre qui paraît s'organiser autour de la rencontre. Rencontres avec des crus inoubliables, rencontres avec des hommes : vigneron, écrivain qui ont célébré le vin ou qui possédaient des vignes. Les portraits sont inattendus, vifs, pleins d'humour. Bernard Pivot campe un Lamartine « plus préoccupé par le rendement de ses vignes que par la qualité de ses vins ». Il évoque Montesquieu : « Moins généreux que Lamartine pour ses métayers et ses ouvriers, il sait bien mieux vendre son vin que le poète mâconnais [...]. Montesquieu use de ses relations mondaines, de sa position d'écrivain et de juriste, à Paris et à Bordeaux, pour fouetter le négoce et justifier le prix de ses vins. » C'est avec enthousiasme et respect que Bernard Pivot parle des vins : « J'aime les bourgognes opulents.

Il faut se défier de l'opulence chez les humains et rechercher celle des vins. Un vin, surtout un bourgogne rouge, ne doit pas naître et grandir dans la pauvreté, le mégotage, la pâleur. Rien n'est trop beau pour lui, rien n'est assez ample et ambitieux. » Le vin préféré de Bernard Pivot ? La romanée-conti : « Déguster une romanée-conti, c'est frotter ses lèvres à l'Histoire. » Et il imagine l'avenir de sa bouteille de romanée-conti 1961. Quand la boira-t-il ? Avec qui ? Avec le souci « de ne pas engager avec la bouteille une course de lenteur que je pourrais perdre ». S'il célèbre les grands crus, le dictionnaire ne fait pas l'impasse sur les vins de pays, que Colette définissait ainsi dans *La Treille muscate* : « Cela coule aisé du gosier aux reins et ne s'y arrête guère. » Bernard Pivot traite assez longuement de la rivalité des vignobles, épinglant avec humour le Bordelais : « Il naît, vit et meurt dans la religion du bordeaux. C'est un monologue. C'est un pinotphobe. » Enfin un conflit où le lecteur n'est pas obligé de prendre parti et où il reste libre d'apprécier bordeaux et bourgogne !

P.-D. P.

ARTS

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY, Michel ENAUAU, Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON, Jean-Pierre SALGAS et Éric VIGNE

Delphine Coindet

[Presses du Réel, coll. « La salle de bain », septembre 2006, 128 p., 22 €, ISBN : 2-84066-187-X.]



9 782840 661870

- Formes synthétiques, images transformées en sculptures, objets virtuels matérialisés... Les constructions de Delphine Coindet peuvent laisser le spectateur pantois face à la nature de leurs origines. Premier ouvrage rétrospectif produit par l'artiste, née en 1969, cet ouvrage permet justement de relever le déséquilibre produit par ce travail. Titré « L'irréel du présent », l'essai consacré par Michel Gauthier à l'œuvre de Coindet est au centre de cette démonstration. Convoquant également des travaux antérieurs (Pino Pascali, Jessica Stockholder...) ou contemporains (Xavier Veilhan, Didier Marcel...), l'analyse du critique pointe un mouvement de fond dans lequel, à rebours de la grande partie de l'histoire de l'art moderne, l'icône l'emporte sur l'indice. « Au cours du xx^e siècle, rappelle Gauthier, le signe esthétiquement dominant a sans nul doute été l'indice, c'est-à-dire un signe qui signifie en raison de sa contiguïté matérielle, passée ou présente, avec son référent. » Mais l'infographie, l'insertion du virtuel dans l'univers cinématographique impose désormais un nouveau modèle où l'icône peut « être caractérisée comme un signe d'essence, [...] rompre officiellement et définitivement les amarres avec le réel ». Formes nées de la signalétique, figurations abstraites, les sculptures et dessins de Delphine Coindet jouent en effet pleinement de leur distance avec le réel tout en imposant une réalité physique avec leurs spectateurs. Outre deux autres textes signés par Xavier Duroux et Julien Fronsacq, cet ouvrage monographique rassemble nombre de reproductions des travaux de Delphine Coindet et offre un point de vue synthétique sur son travail.

O. Mi.

Mathieu Mercier

[JRP] Ringier, coll. « Monographs & Artists' Books », octobre 2006, 136 p., ill. coul., 25 €, ISBN : 3-905701-71-5. Édition bilingue français/anglais.]



9 783905 701715

Depuis le milieu des années 1990, Mathieu Mercier s'est fait remarquer pour son regard décalé sur le modernisme héroïque du xx^e siècle. En posant une copie du fauteuil de Rietveld à côté d'une chaise de jardin en plastique, ou en prenant comme matière première le mélaminé blanc pour construire des ersatz de mobilier design, l'artiste a pu être un temps perçu comme un « ambassadeur de Black & Decker, victime d'une passion Bauhaus inconsolable » – pour reprendre des termes employés par Paul Ardenne (*Artpress*, juin 2002). Pourtant, à mesure que le travail de Mercier s'est développé, un autre sentiment, plus diffus, s'est fait jour : celui d'une mélancolie contrebalancée par l'envie d'en découdre. Deuxième monographie consacrée à l'artiste, le présent ouvrage couvre l'intégralité du parcours de Mercier et démontre l'évolution de son travail, parti d'un univers fortement référencé pour se tourner vers la recherche « d'une pure présence », selon les mots de l'artiste. « L'œuvre de Mathieu Mercier témoigne bien sûr d'un sentiment de perte, elle est bien l'aveu qu'une manière de bricolage, c'est-à-dire de réponse au coup par coup à des situations données, n'est plus que la seule attitude possible. Mais la perte, davantage que celle d'une esthétique que nous avons tant aimée, affecte, plus fondamentalement, une certaine idée de l'art, de sa capacité à être sûr de lui-même, de son identité, de ses moyens et de ses fins », explique ainsi Michel Gauthier dans l'analyse qu'il livre ici. Accompagnant un essai signé par Jennifer Allen et deux entretiens de l'artiste, ce texte permet de situer un travail complexe dans sa position. « Pour résumer, je dirais que l'art n'a pas à être le reflet de la société (ou des problèmes sociaux) parce qu'il est à l'intérieur – et non au-dehors – de la société, et toujours en interaction avec les conflits qui la traversent », explique Mercier à Gilles Drouault.

O. Mi

Philippe Mayaux

[Semiose éditions/Éd. Loevenbruck, septembre 2006, 304 p., 38 €, ISBN : 2-915199-5-9. Édition bilingue français/anglais.]



9 782915 199154

● L'œuvre de Philippe Mayaux (lauréat du prix Marcel-Duchamp 2006) se déguste à contre-courant, parfois à contrecœur, et l'artiste lui-même le résume en assumant sa généalogie contrariée. « Tout le monde en convient, l'art d'aujourd'hui sera la beauté de demain et le kitsch de la fin du mois. La période vache de Magritte ou la période des idoles de Picabia devaient faire rugir de honte tous leurs amis dada et autres surréalistes, sans parler du public. Malgré cela, on les respecte désormais comme la genèse respectée de l'art conceptuel tout en préservant leur pouvoir à incarner la laideur. » Affirmé comme peintre à l'heure du spectacle, Mayaux refuse toute revendication réactionnaire d'un quelconque retour au métier, alors on s'amuse puis on se félicite du format choisi par l'artiste pour son dernier ouvrage monographique : un catalogue raisonné, avec tout ce que le genre colporte d'archaïsme. Mais, à sa manière, Mayaux réussit à l'habiter d'abord par des reproductions de ses œuvres, puis par ses citations, des digressions sur son travail et des dialogues par l'intermédiaire de textes avec Robert Bonaccorsi, Marc-Olivier Walther, Arnaud Labelle-Rojoux, Marcelle Toussaint et Stéphane Corréard. Il revient d'ailleurs à ce dernier la lourde tâche de porter un regard panoramique sur les univers de l'artiste et d'en dégager des chapitres : « L'origine de l'univers », « L'archétype de soi », « Le monde tel qu'on le voit », « On est ce qu'on mange », « Autres archaïsmes », « Le degré zéro de la peinture » et « Le surgissement de l'humain ». Mais la plus belle réussite de l'ouvrage reste la possibilité enfin offerte de compiler dans le même volume les images de Mayaux (peintures, sculptures et photographies), autant de visions entêtantes par leur évidence psychédélique.

O. Mi.

William Hogarth

[Hazan, octobre 2006, 240 p., 35 €, ISBN : 2-7541-0115-2.]



9 782754 101158

● Depuis le 20 octobre et jusqu'au 8 janvier, William Hogarth (1697-1764) est pour la première fois montré en France, au musée du Louvre – une exposition conçue avec la Tate Britain qui ira ensuite à Madrid. Peu après la création de la Grande-Bretagne (1717), grâce à la liberté toute neuve de la presse, il invente l'art « anglais » et les « sujets moraux modernes ». À ce contemporain de Locke et de Hume, on doit en peinture une véritable révolution. Dans plusieurs directions qui n'en sont qu'une : son sujet, ce sont les bourgeois et le peuple au lieu des grands de la « peinture d'histoire ». Corollaire : Hogarth peint l'envers du décor, du jeu social et sexuel – d'où une réjouissante crudité des images. À cela il ajoute un usage délibéré de la reproductibilité technique : graveur, William Hogarth avait épousé Jane, la fille du peintre James Thornhill ; il conçoit les tableaux en même temps que les gravures. En 1753, dans un livre, *Analyse de la beauté*, il se fait théoricien. Résultat, des séries de tableaux à la structure théâtrale : *La Carrière d'une prostituée*, *La Carrière d'un roué*, *Mariage à la mode*, *Le Zèle et la Paresse*, *La Campagne électorale*. Les auteurs du catalogue citent Jürgen Habermas et la « sphère publique bourgeoise » ; un mot pourrait résumer tout cela (comme pour la peinture hollandaise avant, ou Gustave Courbet en France un siècle plus tard) : la prose (au même moment, Fielding, Defoe, Sterne inventent le *novel*, le roman) et, pour le visiteur du Louvre, une allégresse rare, un bonheur stendhalien (à ce propos, on se demande comment les auteurs du catalogue voient des viols dans les scènes d'amour champêtre ou bourgeois, les séries Avant-Après de 1730, beaucoup plus directes que Watteau, qui fit un séjour à Londres en 1719-1720). Hogarth, suite : de plus en plus, l'art contemporain, qui en reprend les préoccupations, est montré en regard de l'art ancien. On connaît l'artiste anglais d'origine nigérienne Yinka Shonibare et son usage du wax,

tissu anglo-néerlando-africain, comme marqueur d'une identité de frontière. Souvent son œuvre tournait autour de l'envers colonial du XVIII^e siècle anglais – je rappelle la Documenta XI. Là, il propose un remake du *Rakes's progress* en cinq photos : il y interprète lui-même le roué devenu un dandy noir.

J.-P. S.

AFIF Saådane Power Chords

[JRP] Ringier, coll. « Monographs & Artists' Books », octobre 2006, 168 p. + 1 CD audio, ill. coul., 25 €, ISBN : 3-905770-06-7. Édition bilingue français/anglais.]



● Présentée pour la première fois par Saådane Afif lors de l'édition 2005 de la Biennale de Lyon, l'œuvre *Power Chords* a marqué les esprits. Regroupant dans un même espace onze guitares électriques automatisées, jouant toutes une partition délivrée par un programme informatique, l'installation s'enrichissait à mesure que ses secrets de fabrication se dévoilaient. Chacun des instruments jouait un accord type (*do, ré, mi mineurs...*), des accords connus dans le vocabulaire de la musique populaire sous le titre de *money chord* et qui s'articulent ensemble dans nombre de standards de rock, des années 1950 à nos jours. D'Elvis à Nirvana, la recette a finalement peu évolué. Mais c'est à partir des bâtons d'André Cadere, enchaînement de cercles colorés que l'artiste (disparu en 1978) transportait d'exposition en rencontre, que Saådane Afif a, cette fois-ci, combiné ces accords. La suite logique des bâtons séquence de Cadere a servi de partition. Publié à l'occasion de la remise du prix d'Art contemporain de Monaco et de la présentation récente de l'œuvre à la Cité de la musique de Paris (5 octobre 2006-14 janvier 2007), le présent ouvrage reprend l'ensemble de ces références et les accompagne d'un CD audio où sont « interprétés » quelques-uns des bâtons de Cadere. On y retrouve donc, outre un texte

de Jörg Heiser revenant sur l'œuvre, un fac-similé de *Présentation d'un travail. Utilisation d'un travail* (la conférence publiée par Cadere en 1975), une reproduction de « Chanson mode d'emploi » (article signé par Patrick Eudeline en 2005 dans le mensuel *Rock & Folk*), le code du programme nécessaire au fonctionnement de l'œuvre et sa transcription en solfège. Nourri par des allers-retours incessants entre les supports, la recherche d'équivalence entre volume, écrit, son et image, le travail de Saådane Afif trouve ici un format propre à démontrer sa complexité et son intérêt.

O. Mi.

ARASSE Daniel Anachroniques

[Gallimard, coll. « Arts et Artistes », septembre 2006, 192 p., ill., 20 €, ISBN : 2-07-077093-1.]



● Sous ce titre à double sens, sont réunis dix textes de circonstance – à l'exception de celui sur James Coleman – dont expositions, catalogues, presse spécialisée ont fourni l'occasion. Réputé pour ses travaux sur la Renaissance et la peinture italiennes, Arasse se tourne vers des artistes de son temps pour qui le travail plastique et de représentation s'adosse à la photographie (Andrès Serrano, Cindy Sherman, Alain Fleischer). Qu'il s'agisse d'écrire sur des peintres (Mark Rothko, Max Beckmann ou Anselm Kiefer) ou sur des photographes, la même rigueur, la même singularité de méthode sont au rendez-vous. Comme souvent, Daniel Arasse bouscule : le partage académique entre ce qui appartient à l'historien d'art classique et ce qui relève de la critique et de l'histoire de l'art moderne est librement ignoré. De même, pas de discours sur « peinture et photographie », aucune présence. Est essentielle la pratique des œuvres. Comptent la conviction, la certitude qu'il s'agit d'art. Une conviction et une certitude que la méthode d'Arasse (en premier lieu, le regard de celui qui regarde,

l'attention au détail, à la fabrication) édifie. Dans ces textes, l'auteur néglige les polémiques, les écoles, les controverses vaines. C'est ce qui fait la fraîcheur de cet ensemble de chroniques écrites entre 1993 et 2003, et dont chacune se lit comme une monographie méditée et limpide. L'excellente préface de Catherine Bédard introduit à l'œuvre jubilatoire et savante d'un spécialiste (mort en 2003) qui eut la constante exigence d'apprendre à lui-même, et par voie de conséquence à ses lecteurs, à regarder. Sans oublier ce supplément dont ses textes vivent aussi : le talent d'écriture et d'exposition.

M. E.

BONNET Jacques Femmes au bain. Du voyeurisme dans la peinture occidentale

[Hazan, septembre 2006, 192 p., ill., 49 €, ISBN : 2-754-10003-2.]



● Avant que d'être ce que le lecteur croit qu'il est, à le feuilleter – un éloge de la peinture de la femme –, cet ouvrage, par son texte, est un éloge de la lecture des tableaux. Les historiens ont eu l'intuition que la Renaissance, ou plutôt la Contre-Réforme, a marqué une rupture nette avec la culture médiévale du corps en refoulant sexualité et sensualité, en habillant le corps et en limitant son expressivité. Jacques Bonnet, par la seule étude des tableaux, le démontre. La Renaissance, dans son culte de l'Antiquité, contourne les interdits de l'Église en s'intéressant à trois grands thèmes qui vont faire série dans l'histoire de l'art occidental : Suzanne et les vieillards, Diane au bain, surprise par Actéon, Bethsabée surprise au bain par le roi David. Série ils font car grands noms et peintres mineurs s'y attaqueront et que, au fil des siècles, l'écart se creuse d'avec les détails des textes d'origine pour n'y trouver prétexte qu'à peindre des nus interdits par l'Église. Fragonard, Watteau et Boucher marquent un tournant, qui peignent le corps et ses plaisirs avant que ne triomphe le pur nu avec

la photographie d'une part, et des peintres comme Degas, Renoir ou Bonnard. Le peintre, de pourvoyeur de nus au nom des grands récits formateurs, est devenu voyeur.

É. V.

CARBONI Stefano (dir.)
Venise et l'Orient (828-1797)

[Gallimard, coll. « Livres d'art », octobre 2006, 304 p., 65 €, ISBN : 2-07-011816-9.]



CLÉMENTE-RUIZ Aurélie
Venise et l'Orient

[Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard hors série », septembre 2006, n. p., 7,50 €, ISBN : 2-07-034079-1.]



VIRCONDELET Alain (dir.)
Venise

[Flammarion, coll. « Patrimoine & civilisation », novembre 2006, 3 vol., 480 p., 120 €, ISBN : 2-080-11624-X.]



- Les rapports de la Sérénissime République avec le monde musulman, et plus précisément avec l'Empire ottoman, reposent sur la revendication de l'héritage byzantin par les uns comme par les autres. La dynastie des Osmali s'est très tôt imaginé s'emparer non seulement du territoire de l'Empire latin d'Orient, puis de sa capitale, mais aussi de sa mission. Venise et Istanbul développent deux conceptions radicalement opposées d'une même volonté de prendre possession des lieux et de contrôler les routes maritimes, deux philosophies ennemies du pouvoir. Les Ottomans ont voulu rétablir la domination hégémonique de Rome sous la bannière verte de l'Islam en même temps que sa mission pacificatrice, économique et culturelle en misant sur la liberté des peuples de conserver leur identité à condition de se soumettre

au Sultan. Les Vénitiens ont adopté une stratégie qui consiste à contrôler les routes maritimes, à l'égal des Grecs ou des Phéniciens, avec un glacis territorial autour de leur cité, et en ne visant que des comptoirs et des îles offrant un refuge à sa flotte. Et, de Byzance, elle revendique le legs esthétique. Saint-Marc, que Suarès a pu voir comme « l'office de Balthasar, le mage d'Asie » est le compendium sublimé de l'art des Grecs d'Orient. Dans le premier des trois volumes consacrés à Venise parus chez Flammarion, J. Dauvois insiste sur ce point : « Venise depuis sa fondation s'est nourrie de la civilisation grecque et rassasiée de son art. [...] Saint-Marc, à sa manière, rend compte des splendeurs oubliées de Constantinople. » Venise replace symboliquement le centre du monde en Occident mais conserve le style architectural, les fastes, les ors des mosaïques, les figures hiératiques, le raffinement ornemental de l'Orient. Venise, au terme de la Renaissance, élabore la vision moderne de l'Orient, et sa théorie. La peinture dite « orientaliste » y voit le jour. Jusque-là, l'Orient était figuré de façon symbolique et somme toute fictive. Les peintres vénitiens ont à leur disposition des récits de voyages ou d'ambassades. Pendant son séjour à la cour de Mehmet II, Gentile Bellini exécute son portrait et de précieux dessins. Déjà, son père Jacopo avait rempli deux carnets de personnages ottomans, sources d'informations inépuisables pour les artistes de la cité. Cette révolution au sein de la peinture vénitienne a donc lieu dans les ateliers. Le peintre peut croiser le long des canaux des marchands venus du Levant pour découvrir l'Orient : c'est ce que révèle la *Procession sur la place Saint-Marc* de Bellini. Et l'Orient devient omniprésent dans les grandes compositions réalisées pour les *Scuole*, confréries pieuses de négociants, qui décident de décorer leurs salles de réunion et leurs chapelles. En l'espace d'une décennie, des figures orientales avec leurs costumes mamelouks ou ottomans (de longs manteaux et des turbans extravagants) surgissent au milieu de minarets et d'architectures musulmanes. Certaines de ces toiles montrent d'étranges constructions : celle de Conegliano

rappelle l'église de Santa Maria dei Miracoli, de construction récente ; en revanche, celle de Gentile Bellini est un savant et fantasmagorique mélange de la basilique Saint-Marc, de l'église Boucodis d'Alexandrie et de la mosquée d'Ibn Tûlûn au Caire ; enfin, Carpaccio, dans le *Triomphe de saint Georges* : c'est le temple de Salomon qui est imaginé, avec des minarets et des tours qui sont bien ceux de la ville d'Alexandre. Chaque fois, et une fois de plus dans la *Prédication de saint Étienne* de Carpaccio en 1514, c'est la place Saint-Marc qui est transfigurée et la basilique métamorphosée en mosquée (à moins que ce ne soit la mosquée qui est changée en église).

G.-G. L.

DÉSANGES Guillaume
et PIRON François (dir.)
Intouchable.

**L'idéal transparence.
L'architecture de verre**

[Xavier Barral/Villa Arson, juillet 2006, 226 p., 35 €, ISBN : 2-915173-13-3.]



- Publié à l'occasion de l'exposition organisée par Guillaume Désanges et François Piron pendant l'été 2006 à la Villa Arson, cet ouvrage offre plusieurs entrées, à l'image de son sujet : l'idéal transparence. Première entrée, une nouvelle traduction de *L'Architecture de verre* de Paul Scheerbart, un manifeste poétique et expressionniste publié en 1914 et dont l'impact sur l'architecture et la pensée moderne est ici abondamment commenté par Philippe Duboy. Seconde entrée, l'exposition elle-même, pensée à partir du texte de Scheerbart et ses implications poétiques, politiques et idéologiques. À la nouvelle architecture de la transparence prônée par Scheerbart répondait la suggestion de nouveaux comportements et le rêve d'une nouvelle civilisation. « Ce n'est pas une civilisation qui s'achève, mais une nouvelle qui commence », écrit le poète. « Plus que le recours systématique au verre, [...] c'est bien la façon dont la "notion" transparence s'est imposée comme

modèle progressiste essentiel qui reste le plus emblématique, note le critique et commissaire d'exposition Guillaume Désanges. [...] L'exposition « Intouchable (l'idéal transparence) » [...] tente de montrer comment certains artistes de la fin du xx^e siècle et du début du xxi^e siècle se saisissent plus ou moins directement des enjeux de ces glissements entre phénomène physique et valeur morale, entre idéal et dévoiement. » La fortune de l'architecture de la transparence, contemporaine de l'économie du tertiaire, est ainsi une voie interrogée par le commissaire avec son associé François Piron pour dénouer à travers une quarantaine d'œuvres contemporaines (regroupées ici sous forme de notice) les aléas utopiques et dystopiques d'une pensée qui a accompagné tout le xx^e siècle et se poursuit aujourd'hui.

O. Mi.

GONZÁLEZ-GARCIA Angel Alberto Giacometti. Œuvres, écrits, entretiens

[Hazan, coll. « Œuvres-écrits », septembre 2006, 160 p., 35 €, ISBN : 2-7541-0125-X.]



9 782754 101257

- Premier volume d'une nouvelle collection publiée par les éditions Hazan, où viennent de paraître des ouvrages sur Dubuffet, Tapiès et Rauschenberg, cet *Alberto Giacometti* associe une monographie relativement développée, un choix de textes de l'artiste et deux entretiens réalisés avec ce dernier au début des années 1960. Angel González-García a rédigé le long texte de présentation de l'œuvre du grand sculpteur. Écrit avec limpidité, cet essai repose pour l'essentiel sur les déclarations de l'artiste et le témoignage de ceux qui l'ont fréquenté, comme Michel Leiris, Jean Genet et James Lord. Ce qui signifie que son auteur s'absente, s'efforce de rester le plus distant possible de son sujet, n'apportant donc aucun point de vue nouveau sur la question et évitant même de risquer des jugements personnels. Il privilégie néanmoins la sculpture sur l'œuvre peinte

et néglige presque complètement l'œuvre gravée, qui est loin d'être indifférente dans le cas de Giacometti. Quoi qu'il en soit, le travail d'Angel González-García constitue une bonne et intelligente introduction à la démarche de cet artiste qui a passé la moitié de sa vie à chercher son style (en particulier à travers le surréalisme, mais aussi *via* des expériences plus « constructivistes » dérivées, entre autres, de Constantin Brancusi). Deux textes importants de l'artiste (le premier étant la fameuse lettre qu'il adresse en 1948 à son marchand à New York, Pierre Matisse, pour lui décrire le contenu de son exposition ; le second, une petite note publiée dans la revue *Le Minotaure* en 1933), ainsi que deux dialogues (l'un avec André Parinaud, l'autre avec Pierre Schneider) fournissent un excellent éclairage à la monographie. En définitive, ce volume réalisé avec soin représente une manière de prendre connaissance de l'histoire artistique de Giacometti en évitant des livres de vulgarisation trop sommaires et avant de pouvoir affronter des recherches savantes comme celle de Schneider, qui a fait date.

G.-G. L.

HARRISON Martin Francis Bacon. La chambre noire

[Actes Sud, septembre 2006, 256 p., 58 €, ISBN : 2-7427-5728-7.]



9 782742 757282

- Tout le monde aura présent à l'esprit les photographies de l'atelier de Francis Bacon jonché de photographies et de reproductions de toutes sortes. En outre, on sait que le peintre se servait de cartes postales pour s'inspirer des peintres anciens. Mais on ignore jusqu'à quel point il a pu utiliser la photographie pour élaborer son œuvre, et c'est ce que démontre Martin Harrison dans cet ouvrage. Par exemple, il s'est servi d'une photographie de John Deakin représentant Henrietta Moraes nue pour réaliser sa *Figure couchée à la seringue* (1963). D'autres poses lui inspirent quatre ans plus tard *l'Étude pour un portrait*. S'il utilise souvent les travaux de ses contemporains, il s'inspire aussi

des pionniers de cet art, en particulier Eadweard Muybridge, comme le prouve, par exemple, le grand *Triptyque* de 1970. Il n'est pas rare qu'il associe plusieurs clichés pour parvenir à concevoir une composition ou qu'il combine des reproductions de tableaux (on ne peut oublier le célèbre portrait de cardinal de Vélasquez) et des prises de vue. L'enquête de l'auteur nous fait comprendre à quel point la recherche de Bacon est complexe et qu'elle constitue une interrogation angoissée sur les données du réel, qui est toujours médiatisé à plusieurs degrés. Il discerne plusieurs méthodes, qui ne cessent de s'interpénétrer car il n'y a absolument rien de systématique dans sa démarche. Martin Harrison est parvenu avec beaucoup de discernement à mettre en évidence le mode de construction des œuvres de l'artiste britannique sans jamais le présenter comme un procédé. C'est toujours le fruit d'un questionnement à propos d'une toile particulière. Car prime en lui la nécessité de rendre tangible une vision intérieure par le truchement de figures et d'objets arrachés au monde visible, déjà transcendé par les techniques d'enregistrement ou de reproduction. Si beaucoup de choses ont été dites par Bacon, *La Chambre noire* apporte un passionnant approfondissement de la pensée artistique de ce peintre hors du commun.

G.-G. L.

HUYSMANS Joris-Karl Écrits sur l'art 1867-1905

[Bartillat, juillet 2006, 594 p., ill., 40 €, ISBN : 2-84100-387-6.]

Édition établie par Patrice Locmant.]



9 782841 003877

- On sait la part des réflexions et des personnages liés à l'art, à la peinture dans l'œuvre romanesque de Huysmans (*À Rebours*, *Là-bas*, *La Cathédrale*) ; on sait que l'art moderne rassemble les chroniques écrites à l'occasion des salons et des expositions visités par l'écrivain, tandis que certains s'attachent aux artistes eux-mêmes (Moreau, Whistler, Degas, Millet, etc.). Cette édition reprend tous ces textes, auxquels s'ajoutent

quarante autres retrouvés dans la presse de l'époque. L'ordre adopté est chronologique. Aussi suit-on très clairement les intérêts, les goûts d'un jeune homme qui publie son premier compte rendu à dix-neuf ans et qui, à la fin de sa longue carrière de critique, se tourne de plus en plus vers les maîtres anciens (les Flamands, Grünewald).

Non sans avoir entre-temps « culbuté » – ce verbe revient souvent sous sa plume – par son propos libre, direct (il qualifie de « pétaudière » le salon de 1880) les exposants qui à ses yeux ne valent rien, encomrent les manifestations mais recueillent les suffrages. Ainsi fait-il place nette pour ceux qui comptent. Si Delacroix est le peintre élu de Baudelaire, Degas est le grand artiste de Huysmans. Une petite statue en cire lui permet d'affirmer que Degas « a culbuté la sculpture ». La parole franche, savante et drue de l'écrivain n'épargne personne. Nul artiste n'est à l'abri de son jugement lorsqu'un tableau le déçoit. Manet, Monet n'y échappent pas. Il peut soutenir avec la plus grande intelligence et toute sa sensibilité le même Manet quand *Nana* est refusé. Chroniqueur constamment attentif aux matériaux employés, il restitue avec sensualité, vigueur et distinction ce que son œil voit sur la toile – les femmes et leur corps, la chair et les vêtements – comme il loue Millet (que par ailleurs il n'apprécie guère) d'être le seul peintre à donner densité à la terre que la charrue remue. Pastels, gouaches, aquarelles, crayons de couleur sont les moyens modernes du peintre comme le fer et la fonte de l'essor industriel du Second Empire se doivent à l'architecte. Ce volume remet à l'honneur Huysmans critique d'art. On quitte le romancier, on lit pour lui-même l'écrivain d'art fustigeant l'enseignement des Beaux-Arts, parcourant les lieux où la peinture s'expose. Par son ton, son style, son information et sa connaissance du métier de peintre, Huysmans rejoint Diderot, Baudelaire ou Zola, ces écrivains grands critiques, que l'érudition peut parfois abandonner, rarement l'ampleur de la vue.

M. E.

LAUDE Jean La Peinture française et l'art nègre

[Klincksieck, coll. « Collection d'esthétique », septembre 2006, 560 p., ill., 31 €, ISBN : 2-252-03568-4.]



● À la dernière page de son livre, Jean Laude rapporte cette boutade de Picasso : « L'art nègre ? Connais pas. » Le lecteur de cet immense travail, publié pour la première fois en 1966, ne peut, lui, parvenu à cet endroit, faire état de son ignorance. Se concentrant sur la peinture française aux premières années du xx^e siècle, l'auteur se fait par nécessité historien, ethnologue pour saisir en esthéticien les problèmes qu'il aborde, c'est-à-dire en rapportant ses questions et ses analyses au problème du fait plastique, des formes plastiques, de l'expression de l'espace et de l'objet, de la couleur, du traitement de la surface. Laude établit que, pour les peintres français (Vlaminck, Derain, Matisse, Picasso, Braque), qu'ils soient fauves ou cubistes, l'art nègre est « un compagnon de route », non un art qu'on copie, imite, même si masques et statues d'Afrique inspirent. Si emprunts il y a, ils sont, écrit-il à propos de Picasso, « sporadiques ». L'art nègre suggère des solutions plastiques et non des thèmes aux peintres qui le découvrent, dialoguent avec lui. Jean Laude expose la complexité de toutes ces questions, à commencer par l'art nègre lui-même. Cette dénomination qui l'emporte sur d'autres (art colonial, art africain) en masque par sa généralité la diversité. Gauguin, la statuaire égyptienne ont joué un rôle capital dans la sensibilisation d'une génération d'artistes à des formes inconnues de l'art occidental. Cet art d'outre-mer a pu être appréhendé, compris par les peintres dans la mesure où l'autonomie du fait plastique est conquise, et ce, grâce aux impressionnistes et à Gauguin. Du coup, tous ces peintres peuvent considérer l'art nègre du seul point de vue esthétique, être sensibles au « réalisme non imitatif » de l'art africain, à son réalisme sélectif, aux éléments stables

dont l'agencement, dans le domaine de la sculpture, produit le nouveau. Voilà quelques indications prélevées dans les amples études de tableaux et sculptures auxquels Jean Laude s'attache longuement. La dernière partie du livre prend un accent anthropologique. L'auteur rencontre la question des valeurs en gestation dans une société.

Le cubisme a marqué une désacralisation de l'artiste. L'art nègre a stimulé la sensation pure, éveillé le regard au primitivisme. Mais quel primitivisme, se demande Jean Laude, qui plaide pour « un primitivisme ouvert », c'est-à-dire ni mystique ni romantique ni intellectuel, mais ouvert à l'instabilité des formes. L'art moderne, remarque-t-il, heurte l'humanisme pour autant qu'il recherche un langage plastique neuf, nouveau, pur. Et c'est à cette recherche que l'art nègre a puissamment contribué. Quarante ans après sa première parution, ce livre étonne par la clarté et la clairvoyance de ses analyses. Il demeure une lecture capitale et de référence pour la connaissance d'une part décisive de la peinture en France.

M. E.

LAUTERWEIN Andréa Anselm Kiefer et la poésie de Paul Celan

[Regard, coll. « Arts plastiques », septembre 2006, 254 p., ill. n. & b., 59 €, ISBN : 2-84105-159-5.]



● Entre autres critiques adressées à l'art, Emmanuel Levinas reprochait au peintre d'être un « ignorant » : né en 1945 dans le Bade-Wurtemberg, installé en France dans les Cévennes, Anselm Kiefer – élève de Joseph Beuys, qui s'interrogeait sur la possibilité d'être artiste après la Seconde Guerre mondiale –, auquel Andréa Lauterwein consacre la présente monographie, est pour sa part un *pictor doctus*. Les nombreuses références, qui sont autant d'hommages, dans sa peinture à la philosophie et à la littérature, et plus particulièrement depuis un quart de siècle à Paul Celan – dont le nom

est indissociable de la Shoah – attestent qu'il a fait sien l'art de la citation comme « modèle de la mémoire », cher à Walter Benjamin. Tout d'abord essentiellement préoccupé par son ascendance germanique, au point qu'on a voulu voir dans certaines de ses œuvres – témoin la série *Occupations* de 1969 où, de façon provocatrice, il se fait photographe faisant la salut nazi – une réhabilitation de l'idéologie du nazisme, c'est par le biais du poème *Todesfugue* (« Fugue de mort »), écrit à Bucarest en mai 1945, trois mois après la libération du camp d'Auschwitz par l'Armée rouge que Kiefer entra en Celanie, faisant un sort particulier aux deux derniers vers : « tes cheveux d'or Margarete/tes cheveux de cendre Sulamith ».

L'opposition entre ces deux épouses idéales, la Marguerite du *Faust* de Goethe, voire Marie, et l'épouse du *Cantique des cantiques* signerait « la fin de la "symbiose" judéo-allemande », « l'Allemagne s'étant mutilée elle-même et sa civilisation, en détruisant ses membres juifs », commente le peintre. Ainsi que le notait pour sa part Daniel Arasse, dans sa monographie consacrée au peintre chez le même éditeur, « Kiefer continue Celan pour son propre compte » en inscrivant la pensée juive au cœur de la mémoire allemande.

Pour donner chair à son évocation de la poésie celanienne, Anselm Kiefer ne se contente pas de dédier explicitement nombre de ses œuvres au poète, ni de leur donner le titre même des poèmes, mais va jusqu'à intégrer dans sa peinture les matériaux évoqués par le poète. Entre autres témoins, *Mohn und Gedächtnis* (« Pavot et Mémoire », 1989), un avion – lui-même allégorie de *l'Angelus novus* de W. Benjamin – recouvert de matières organiques et de tiges de pavot, le peintre incitant ce faisant le spectateur à faire retour au poème lui-même. Ou encore, dans la série des *Sulamith*, cette mèche de cheveu bien réelle mêlée à la cendre adhérent au support de plomb du livre. Il est rare autant qu'insolite qu'un éditeur remercie son auteur à la fin d'un livre : c'est que le commentaire tout à la fois fin et savant d'Andréa Lauterwein, née à Zurich en 1969,

qui a consacré sa thèse de doctorat à Paul Celan et Anselm Kiefer, et qui est également l'auteur de *Essai sur la mémoire de la Shoah en Allemagne fédérale* (Kimé, 2005) et de *Paul Celan* (Belin, 2005), le mérite amplement.

S. C.-D.

MARIN Louis Opacité de la peinture. Essais sur la représentation au Quattrocento

[Éd. de l'EHESS, juin 2006, 264 p., ill., 33 €, ISBN : 2-7132-2105-6.]



9 782713 221057

• Le nom de Louis Marin, philosophe et sémioticien, ses importants travaux dans les domaines du décryptage du texte et de l'image, ne sont pas associés à la peinture italienne du ^{xv}^e siècle. Son autorité et sa notoriété, en France comme à l'étranger, viennent de ses ouvrages sur le ^{xvii}^e siècle français, de ses livres sur Pascal, sur la Logique de Port-Royal, dont relève la théorie du signe, ou de ses essais sur Poussin et Philippe de Champaigne. L'édition de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) augmente de reproductions en couleur, d'un appareil de notes et d'une bibliographie très rigoureuse la première édition (1989), vite disparue, la faillite de l'éditeur aidant. Marin met donc ici sa démarche sémiotique à l'épreuve d'un corpus pictural étranger à son domaine de recherche. Il profite de chacune de ces six études pour présenter et reformuler son engagement théorique, sculpter son objectif de mettre en travail « un texte passé et une théorie contemporaine ». À la suite de cette présentation vient l'exemple : successivement Signorelli, Pinturricchio, Ucello, Piero della Francesca, un ensemble d'Annonciations et Filippo Lippi. Pour Marin, la peinture est récit en images. Opacité veut dire qu'il n'y a pas de représentation sans que « la représentation se présente comme représentant quelque chose ». L'occurrence du mot « opacité » est par ailleurs rare. Car c'est sa procédure que Marin dépouille, articule. Il montre

admirablement comment le peintre réussit à figurer l'infigurabilité, comment le caché est montré ou révélé pour donner à voir, et même à entendre (presque musicalement), dans le groupe des Annonciations toscanes, le secret, le mystère de l'Annonce faite à Marie. Malgré, ou plutôt en raison de leur minutie et de leur précision argumentative, ces essais tiennent en haleine au-delà de l'effort implicitement demandé et attendu du lecteur non érudit. Le grand savoir stimule l'interrogation : à quoi obéit tel récit pictural, comment est-il construit, que se passe-t-il que je ne vois pas, ne comprends pas ? Avec sa courtoisie habituelle, Marin marque sa réserve à l'égard des analyses picturales dominées par l'icologie. En appui sur la rigueur austère de la sémiologie, il insuffle une dynamique à l'examen des œuvres, résultante de sa conception du travail (au sens de la physique). Et s'il n'y a pas de fresques ou de tableaux sans spectateur en chair et en os, il n'y a pas non plus d'investigation théorique sans que se pose le sort du spectateur. Celui-ci est souvent prévu, conçu par l'artiste non comme un spectateur réel mais comme un spectateur théorique ou virtuel. En débusquant l'opacité de la peinture, Louis Marin en exhibe le secret, la rend intelligible.

M. E.

METZGER Rainer Berlin, les années vingt

[Hazan, octobre 2006, 400 p., 36 €, ISBN : 2-7541-0112-8.]



9 782754 101127

• Voici un ouvrage qui peut être consulté de deux manières opposées mais complémentaires. En premier lieu, on peut le considérer comme un album, car l'iconographie est extrêmement bien choisie. Elle constitue un récit en soi : des manifestations ouvrières de 1918 aux parades nazies de 1933 en passant par l'insurrection spartakiste, les vues d'une ville moderne et trépidante, les spectacles de cabaret et de music-hall et toutes les expressions artistiques qui s'y font jour dans les théâtres, au cinéma,

sur les murs avec les affiches, dans la vitrine des libraires et dans les salles d'exposition. Ensuite, il peut se consulter comme une étude très sérieuse de ce qui a constitué la culture de l'entre-deux-guerres en Allemagne. On comprend que l'expressionnisme triomphe, avec les membres du groupe *Die Brücke* qui ont survécu à la guerre, comme Max Peschstein, mais aussi avec la naissance d'une poésie, d'un théâtre et surtout d'un cinéma expressionniste où s'illustrent Lang, Weine et Wegener. Mais c'est Dada, qui a vu le jour à Zurich pendant la Grande guerre, qui semble devoir en recevoir l'héritage. Avec Grosz ou Hausmann, le groupe dadaïste manifeste le sentiment de révolte radicale et de changement brutal qui se traduit dans la capitale prussienne. Mais d'autres courants ne tardent pas à se faire jour, comme la nouvelle objectivité, qui entend récupérer un langage plastique plus conventionnel tout en l'infléchissant soit dans le sens de la mélancolie, soit dans le sens d'une critique sociale des plus corrosives. La grande difficulté qu'a pu rencontrer l'auteur, c'est que Berlin n'est pas le seul centre culturel de l'Allemagne, comme peut l'être Paris pour la France. Mais il est vrai que la cité a joué un rôle-clé pendant cette période et qu'elle a aussi été le centre de ralliement de la nouvelle diaspora d'intellectuels de langue allemande venus d'Europe centrale, comme Joseph Roth par exemple. Rainer Metzger a su, avec beaucoup de talent, condenser dans ce volume l'esprit de Berlin avant le III^e Reich dans son invraisemblable vitalité et dans toutes ses contradictions.

G.-G. L.

NICHOLL Charles **Léonard de Vinci**

[Actes Sud, septembre 2006, 701 p., 34,50 €, ISBN : 2-7427-6237-X.]



9 782742 762378

MOHEN Jean-Pierre, MENU Michel et MOTTIN Bruno (dir.)

Au cœur de La Joconde, Léonard de Vinci décodé

[Gallimard, coll. « Livres d'art », septembre 2006, 121 p., 45 €, ISBN : 2-07-011833-9.]



9 782070 118335

- La biographie que Charles Nicholl a consacrée à Léonard de Vinci est un travail exceptionnel : parce qu'elle est bien documentée et écrite avec beaucoup de grâce, mais aussi et surtout parce que l'auteur a écarté la notion de génie. C'est pour lui un moyen de dépoussiérer le portrait de l'artiste et de se débarrasser des idées reçues depuis longtemps, qui ont fini par donner de l'homme une vision qui ne correspond que de loin à ce qu'il fut en son temps. En procédant à une analyse scrupuleuse des documents existants, il reconstruit avec une patience infinie l'aventure incroyable de celui qui a voulu allier les sciences et les arts plastiques. Cette reconstitution nous oblige à nous demander qui il a vraiment été : un peintre, un architecte, un inventeur, un savant, un musicien (il jouait de la *lira da braccio*), un anatomiste, un stratège, un scénographe ? Il a incarné l'idéal de la Renaissance, mais aussi son excès, qui se rapproche du syndrome de Pic de la Mirandole. L'auteur parvient à nous le faire découvrir dans toutes ses contradictions et ses échecs. Quand il fait le portrait de Mona Lisa, l'épouse de Del Giocondo en 1503, on sait par Vasari qu'il le laisse inachevé. L'artiste l'emporte et ne cesse de le remanier. Mais le cardinal d'Aragnon le voit en 1517 : c'est-à-dire qu'il n'a jamais été consigné à son commanditaire, Julien de Médicis. C'est ainsi qu'il a fini par entrer dans les collections de François I^{er}. *La Joconde* est non seulement son œuvre la plus connue, mais aussi celle qui

a inspiré nombre de pastiches et de parodies : nombre d'artistes l'ont interprétée et démystifiée, à commencer par Marcel Duchamp. Tableau emblématique du musée du Louvre, *La Joconde* est l'objet de tous les soins imaginables. Malmenée par le temps, volée en 1911 (on en a même accusé Guillaume Apollinaire !), endommagée par un Bolivien en 1956, transportée à l'étranger à plusieurs reprises, elle a été examinée avec soin avant de trouver sa nouvelle place dans le prestigieux musée. Dans cet ouvrage, elle est examinée sous toutes les coutures et avec les techniques les plus modernes, de la radiographie à un nouveau procédé au laser. Tous ses éléments matériels sont analysés et répertoriés, et les différentes restaurations effectuées au cours des siècles sont commentées. C'est un dossier exhaustif sur le sujet. Malheureusement, la dimension du volume n'est franchement pas justifiée et son prix, excessif.

G.-G. L.

PACQUEMENT Alfred **Henri Michaux**

[Gallimard, octobre 2006, 186 p., ill., 36 €, ISBN : 2-07-011872-X.]



9 782070 118724

- S'auto-présentant dans une sorte de poème – *Qui il est* – Michaux note : « Il peint depuis peu. » Pacquement ne tient pas pour absolument fiable cette indication volontairement imprécise donnée dans *Peintures* (1939). Au contraire, sa thèse est que, dès 1922, écriture et peinture vont de pair. La discordance s'explique dans la mesure où Michaux fixe à peu près à cette date – 1939 – le moment où écrire et peindre sont des activités égales à ses yeux. Le respect de la chronologie, adopté par l'auteur, revient à suivre l'ordre des matériaux et des moyens, des techniques (le frottage), qui tour à tour conviennent – mot de Michaux – au poète-peintre. Michaux (1899-1984) avance, déplace ses recherches : « Comme moi la ligne cherche sans savoir ce qu'elle cherche. » Au fur et à mesure de ces explorations picturales, il étendra ses ressources d'expression au dessin, à l'aquarelle,

à la gouache, plume et encre de Chine. L'aquarelle, qu'il affectionne pour la vélocité qu'elle exige, peut ressembler à une sorte de bataille : « Je lance l'eau à l'assaut des pigments, qui se défont, se contredisent, s'intensifient ou tournent en leur contraire, bafouant les formes et les lignes esquissées... » (*Pays de la magie*.) Ce qui apparaît séchant sur la feuille (têtes, personnages innommables, alphabets de signes inconnus) provoque ce que Jean Starobinski appelle « la secousse d'étrangeté ». La prise de drogues (mescaline, LSD), plus ou moins surveillée médicalement, génère des expériences optiques et esthétiques qui entraînent Michaux dans une production quotidienne stupéfiante. Alfred Pacquement a inscrit cette phrase en exergue : « En somme, c'est le cinéma que j'apprécie le plus en peinture. » S'emparant du noir de l'encre, des couleurs de l'aquarelle, de sa légèreté, de sa grâce, Michaux s'efforce de capter le mouvement. Dans un de ses livres, *La nuit remue*, on lit ce vers : « Ne pesez pas plus qu'une flamme et tout ira bien. » Les périlleux voyages de jeunesse (Équateur, Amazonie), les drogues (*Misérable miracle*, *Connaissance par les gouffres*), auront été à leur manière mouvement, exploration et expérience apportant différemment ce que Michaux poursuit par la peinture, le déconditionnement : « Je peins pour me déconditionner. » Du langage, de l'univers verbal. On le croit d'autant que Michaux est un artiste autodidacte, sans formation, solitaire, lié à aucun groupe, à aucun mouvement cubiste, surréaliste ou autre, et qui, par ses seuls et propres moyens, a trouvé sa place. Enfin, on ne peut faire état de ce livre sans en souligner la qualité éditoriale : reproductions en couleur, mise en page, typographie bleue pour les citations des textes de Michaux, bio-bibliographie incluant catalogues d'expositions, monographies consacrées au peintre-poète, tout concourt à faire de ce livre une référence pour connaître et comprendre mieux Henri Michaux.

M. E.

TRIPPI Peter

J.W. Waterhouse

[Phaidon, coll. « Beaux-arts », septembre 2006, 251 p., 59,95 €, ISBN : 0-7148-9671-3.

Traduit de l'anglais par Pierre Brévignon.]



9 780714 896717

● La grande peinture académique anglaise de la fin du XIX^e siècle s'adonne avec frénésie à la peinture d'histoire. Et c'est l'Antiquité classique qui domine. Les peintres les plus en vue de Londres (Alma-Tadema, Poynter, Moore, entre autres) choisissent de représenter les anciens Romains, sans doute parce qu'ils croyaient que les sujets de sa majesté (Victoria en l'occurrence) pourraient se trouver de nombreux points communs avec ceux de Titus ou de Claude. Et ils ne se trompaient pas. À ses débuts, J. W. Waterhouse ne montre guère d'originalité en ce domaine. Il s'engouffre dans cette brèche et peint la vie quotidienne des Romains. Mais il hésite et il représente aussi la vie quotidienne de ses contemporains, dans une veine assez naturaliste. On a le sentiment qu'il entreprend une œuvre parallèle. L'artiste ne va véritablement se trouver lui-même qu'au moment où il va se rapprocher de l'esprit des peintres tréphaélites, sans cependant tenter d'imiter leur facture inimitable. Avec *La Dame d'Escalot*, (figure qui le fascine et qu'il va traiter à plusieurs reprises), il reprend un sujet privilégié par William Holman Hunt et, avec *Ophélie*, il reprend un thème shakespearien qui a valu la célébrité à Millais. Il choisit dès lors des sujets mythologiques (comme *Écho* et *Narcisse* ou *La Sirène*), ou inspirés de poètes anglais, comme *La Belle Dame sans merci* de John Keats. Il décrit de toile en toile un univers merveilleux, magique et désenchanté (mais pas avec la froideur désincarnée de Burne Jones), comme si les passions et l'éros ne pouvaient se déclarer que par le biais d'une sublimation étrange de la grande culture qui s'imposait alors. Et la mélancolie de mise est en grande partie liée à une nostalgie profonde, presque douloureuse, de la peinture ancienne. Waterhouse incarne la fin d'une conception de l'art. Quand il achève *Doux été*, en 1912, le cubisme

et l'expressionnisme avaient déjà vécu et l'abstraction avait vu le jour. Mais il n'en reste pas moins vrai que Waterhouse demeure l'un des représentants les plus significatifs d'une forme artistique majeure qui ne cesse aujourd'hui de fasciner. L'excellente étude de Peter Trippi a l'insigne mérite de la faire revivre sous nos yeux avec discernement.

G.-G. L.

VAUDAY Patrick

La Décolonisation du tableau : Art et politique au XIX^e siècle, Delacroix, Gauguin, Monet

[Éd. du Seuil, coll. « La couleur des idées », septembre 2006, 169 p., ill., 20 €, ISBN : 2-02-089617-6.]



9 782020 896176

● Peu d'auteurs, semble-t-il, s'aviseraient aujourd'hui de donner pour titre à un livre « Art et politique ». Philosophe et phénoménologue théoricien de l'art, Mikel Dufrenne l'avait naguère choisi (*Art et Politique*, UGE, 10/18, 1974). Son attention s'était portée, au début des années 1970, sur l'aspect institutionnel du sujet. Le livre s'achevait sur l'éloge de la puissance utopique des œuvres. Beaucoup d'années après, Patrick Vauday, lui aussi philosophe, reprend la question avec, implicitement dans ses bagages, tout le déplacement effectué par le travail théorique, depuis les investigations sur « la fonction critique de l'œuvre » (Lyotard), les approches sémiologiques (Marin), et les nombreuses études sur la représentation et les images. En choisissant trois peintres et, au sein de leur production, des œuvres précises, Vauday s'épargne d'entrer dans les discussions qui animent, sinon enflamment, les milieux d'artistes au cours du XIX^e. Il part des appellations et classifications ordinaires de l'histoire de l'art : orientalisme, primitivisme, japonisme. Delacroix, Gauguin et Monet les représentent dans cet ordre sans qu'il y ait la tentation de circonscrire l'œuvre de chacun d'eux à cette accentuation. L'entreprise de Vauday consiste à montrer que la décolonisation dont il va parler n'est pas à chercher dans le sujet, héroïque ou non, du tableau. Bien au contraire. Parler

de décolonisation implique d'une manière ou d'une autre qu'il y ait eu « colonisation » du tableau. La colonisation du tableau s'entend alors comme le sujet du tableau, ce que la peinture représente, raconte, ce que son titre explicite : *Les Femmes d'Alger, Femmes d'Alger dans leur intérieur*, de Delacroix, les scènes de la vie tahitienne ou autres allégories de Gauguin, les emprunts à l'estampe japonaise de Monet. Vauday n'a pas de peine à montrer que la possibilité même de ces sujets est indissociable des entreprises militaires de conquête et de l'administration des territoires qui permettent la présence physique sur place de l'artiste (Delacroix à Alger, Gauguin en Polynésie). La contextualisation historique, sociologique, nécessaire et indispensable à un premier niveau d'explication, ne suffit pas à rendre compte de ce qui sépare Delacroix de tant d'autres peintres orientalistes. Nulle théorie ou conception du génie n'est cherchée en renfort. Vauday cerne les limites des thèses historico-sociologisantes d'Edward Saïd, celles – de la même inspiration – de l'Américain Todd Porterfield. La décolonisation du tableau commence par l'étude du tableau lui-même et pour lui-même. Toute la détermination de l'auteur consiste à établir, cas par cas, que ce n'est pas un discours extérieur qui décolonise ou invalide ou discrédite la peinture. C'est d'abord et avant tout le travail du peintre qui périclète (ou non), par la subtilité de la représentation qu'il présente, ce que la narration immédiate accrédite. Il faut donc commencer par le tableau, non par diverses explications extérieures. Comment le peintre s'empare de la perspective, du clair-obscur, appuis quasi constitutifs de la peinture occidentale, comment ce travail-là – sur l'aplatissement, la valeur expressive donnée à la couleur chez Gauguin (par ailleurs plein de convictions anti-coloniales) – dément la scène, l'allégorie, émancipe le tableau de son contexte, le déterritorialise (quasiment au sens propre), pour reprendre un mot venu de Deleuze. Avec clarté et sans surenchère conceptuelle, Patrick Vauday montre que ces grands peintres parviennent avec leurs moyens respectifs au dérèglement des codes du visible et que là se joue la vraie « décolonisation du tableau ». Enfin, ces analyses préparent une réflexion sur le rapport de l'Occident aux autres cultures.

M. E.

BANDE DESSINÉE

Sélection de Jean-Pierre MERCIER

ADAM Peggy Luchadoras

[Atrabile, coll. « Bile blanche », octobre 2006, 96 p., ill. n. & b., 17 €, ISBN : 2-940329-29-X.]



9 782940 329298

• Cet album en noir et blanc est surtout en noir. L'auteure, jeune dessinatrice qui a publié chez le même éditeur deux albums d'une tonalité sensiblement différente, déclare avoir décidé de le réaliser en lisant que, dans la ville mexicaine de Juarez, frontalière des États-Unis, plus de 400 assassinats, particulièrement atroces, ont été perpétrés depuis 1993, sans qu'aucun ou presque ne soit élucidé. Les victimes en sont, dans une majorité écrasante, des femmes. Machisme, délinquance, corruption de la police et des représentants légaux et politiques expliquent ce chiffre. Peggy Adam nous invite donc à suivre la vie d'Alma, serveuse dans un bar, mère d'une petite fille et qui partage la vie d'une petite frappe qui traîne avec un gang local. Les découvertes macabres de corps mutilés rythment la vie de la communauté, où chacun s'arrange avec sa peur. Arrive Jean, jeune Français qui désire devenir photographe et prend Juarez comme terrain de découverte. Il croise Alma et en tombe amoureux... La tragédie amère de la violence, de la peur et de la lâcheté peut alors se déployer sur une centaine de pages qui tiennent en haleine. La peur est en effet le seul sentiment commun à tous les protagonistes de cette histoire où la sincérité est récompensée par la duperie ou, pire, la mort. Les faits, y compris les plus durs, sont restitués avec une appréciable absence de complaisance, à l'image du traitement graphique sans fioriture. On sait gré à Peggy Adam d'avoir fait d'Alma un personnage digne et pugnace, qui ne désarme pas malgré les dangers et les trahisons.

J.-P. M.

CHRISTIN Pierre
et JUIILLARD André

Le Long Voyage de Léna

[Dargaud, coll. « Long courrier », 56 p., ill. coul., 13,50 €, ISBN : 2-205-05743-X.]



9 782205 057430

• Habillée de noir et la plupart du temps mutique, Léna voyage. Les déambulations de cette belle jeune femme solitaire sont accompagnées de bribes de réflexions dont le lecteur déduit peu à peu qu'elle a vécu un traumatisme intime, et qu'elle est en mission. Elle parcourt l'Europe orientale, celle qui était de l'autre côté du mur de Berlin avant 1989, et rencontre des personnages à qui elle remet d'étranges cadeaux. Qu'ont-ils tous en commun, hormis le fait d'avoir à accomplir ensemble une tâche apparemment importante et secrète ? Le scénario de Pierre Christin, qui rappellera aux amateurs de romans d'espionnage l'argument de *L'Amateur* de Robert Littell, donnera la clé de cette énigme et révélera *in fine* le lourd secret de Léna. Le pari réussi de cette œuvre, c'est de tenir le lecteur en haleine avec un fil narratif très ténu : acceptera-t-on de suivre ce personnage opaque (à l'image de ses habits) dans ce qui est l'inverse d'une quête ? On se laisse lentement emporter grâce au savoir-faire de Christin, qui distille les révélations de manière à toujours relancer la curiosité, et au talent de Juillard, jamais autant à son aise que quand il faut dessiner des paysages et des promeneurs solitaires, perdus dans leurs pensées. La réussite de cette histoire réside en ce qu'elle mêle la grande et la petite histoire. Le cheminement de Léna fonctionne comme autant d'étapes vers une forme de paix intérieure, Christin livrant en creux une intéressante réflexion sur les dérives idéologiques de certains ex-membres des partis communistes de l'ancien bloc de l'Est et leurs liens avec les réseaux du terrorisme contemporain.

J.-P. M.

GOOSSENS Daniel
**Georges et Louis:
 Panique au bout du fil**

[Audie/Fluide glacial, octobre 2006, 48 p., ill. n. & b. et coul., 11,95 €, ISBN : 2-85815-496-1.]



● Les Anglais appellent les créateurs comme Daniel Goossens des *artists' artists*, autrement dit des créateurs qui, peu connus du grand public, jouissent de l'admiration et du respect de l'ensemble de leurs pairs. Entamée il y a bientôt trente ans, sa carrière s'est déployée en même temps qu'il menait en parallèle des recherches de pointe sur l'intelligence artificielle, domaine dont il est un spécialiste reconnu. Cette position atypique d'*outsider* lui a permis de déployer en bande dessinée un univers placé sous le signe exclusif de l'humour, et qui consiste à désarçonner son lecteur en mettant en scène des personnages d'une absolue banalité proférant sentencieusement des phrases toutes faites, de fumeuses explications pseudo-logiques et des pensées ineptes. Goossens n'hésite jamais sur les sujets : il prend les plus connus, les plus nobles : Jésus, Albert Einstein, les bébés, et les passe à la moulinette de sa particulière logique. Constamment pris à rebours, soumis à d'incessants tête-à-queue narratifs, le lecteur finit sa lecture sidéré et mort de rire. Prenez Georges et Louis, qui sont depuis une demi-douzaine de recueils les personnages de prédilection de Goossens. Ils se proclament romanciers. Georges, grand, maigre et moustachu, joue le rôle du sage, confident de Louis, plus petit et nettement plus exalté, dont la principale préoccupation est d'arriver à écrire un roman qui sorte des sentiers battus. Il accumule pour cela les projets les plus improbables et se perd en théories et explications ahurissantes qui ne débouchent jamais sur rien. C'est encore le cas dans ce livre, où on le voit imaginer une suite à *Madame Bovary*, qui se déroulerait chez les informaticiens, un hommage d'une belle délicatesse à l'humoriste Pierre Desproges et une pochade invraisemblable où tous les plus

grands héros de la bande dessinée franco-belge, caricaturés en folles perdues, se retrouvent dans une soirée privée... Goossens est non seulement un exceptionnel dialoguiste, dont les textes sonnent immédiatement justes à l'oreille, mais également un dessinateur d'une virtuosité impressionnante, qui ne cherche jamais à séduire son lecteur. Pour peu que celui-ci accepte de se laisser entraîner, il se promet de découvrir l'un des plus grands humoristes français actuels, tous domaines confondus.

J.-P. M.

PIRUS Michel
 et SCHLINGO Charlie
Canetor

[Les Requins marteaux, coll. « Ferraille », septembre 2006, 88 p., ill. coul., 25 €, ISBN : 2-684961-052-6.]



● Disparu en 2005 à l'âge de cinquante ans, Charlie Schlingo n'avait pas d'équivalent dans le monde de la bande dessinée européenne. Dessinateur qu'on dira instinctif, il se distinguait par sa prédilection unique pour les histoires idiotes, comme si, prenant à son compte la critique souvent faite à la bande dessinée d'alors d'être bête et vulgaire, il avait décidé en parfaite connaissance de cause de donner raison à ses détracteurs, en faisant des histoires précisément bêtes et vulgaires. Son univers, marqué par les séries humoristiques à deux sous qui ont enchanté l'enfance des jeunes lecteurs des années 1950 et 1960, n'est en conséquence qu'une vaste célébration de la bêtise fière d'elle-même. Découvert par l'équipe d'*Hara Kiri* à la fin des années 1970, il a publié dans la quasi-totalité des revues de bande dessinée des années 1980. Un temps chanteur et parolier d'un groupe de rock (Les Silver d'argent), il enchantait son public avec des hymnes tels que *Laver les saucisses* et des déclamations ampoulées et stupides. *Canetor*, réalisé conjointement avec le dessinateur Michel Pirus et paru dans l'excellent et lui aussi défunt magazine *Ferraille*,

ne sera donc que le dernier d'une longue série d'albums idiots. Il s'agit ici de tourner en dérision la tradition de la bande dessinée animalière en même temps que de rendre un hommage ambigu à la tradition des *funnies* des années 1920, ces grandes pages couleur qui paraissaient dans les suppléments dominicaux des quotidiens américains. Le héros de ces pages est un canard doté d'une fiancée point trop maligne et d'une sœur acariâtre. Pour échapper à leur emprise – et aussi à l'ennui –, il se déguise, fait des farces navrantes, bref se lance dans des entreprises qui se terminent non pas mal, mais... bêtement. On sent chez Michel Pirus l'influence graphique assumée de Chris Ware, et l'élégance du trait et des couleurs rehausse autant qu'elle renforce le pouvoir hilarant des calembredaines schlinguesques. Attention cependant au lecteur qui ne connaîtrait pas le petit monde de Charlie Schlingo : il provoque immédiatement l'addiction profonde ou le rejet violent.

J.-P. M.

RABATÉ Pascal
 et PRUDHOMME David
**La Marie en plastique,
 première partie**

[Futuropolis, septembre 2006, 56 p., ill. coul., 13,50 €, ISBN : 2-75480-033-6.]



● Après un détour remarqué par l'adaptation littéraire (*Ibicus*, d'après Alexei Tolstoï) et l'excellent *Petits Ruisseaux*, signalé récemment dans ces colonnes, Pascal Rabaté revient à ses premières amours : la mise en scène des grandeurs et ses médiocrités. Il en avait donné une version particulièrement acide dans la série *Les pieds dedans*. *La Marie en plastique* s'annonce plus bonhomme, encore qu'il ne faille préjuger de rien, cet album n'étant que le premier volet de la saga. L'argument tient en peu de phrases : sous le toit du même pavillon vivent trois générations d'une même famille. Le père exerce une profession manuelle, la mère reste au foyer, et les deux enfants sont sans histoires.

Il n'en va pas de même pour les grands-parents maternels. Lui, communiste, bouffe du curé à tous les repas ; elle, grenouille de bénitier, revient justement de Lourdes avec, dans sa valise, une statuette en plastique représentant la Vierge (d'où le titre). Comme tout entre les deux aïeux semble prétexte à disputes, l'altercation ne tarde pas, dont toute la famille profite... Le reste est à la fois énorme et dérisoire, et la réussite de Rabaté est de nous rendre palpitants et surtout drôles des moments que nous connaissons tous intimement comme insignifiants, voire pénibles. La longue scène finale du repas de Confirmation, avec les femmes qui s'affairent à la cuisine et papotent pendant que les hommes entament l'apéro dans le salon, est parfaite en ce qu'elle ne cache rien de la médiocrité du moment mais nous place en ironique connivence avec ses protagonistes. David Prudhomme, décidément en verve (on se souvient de sa *Tour des miracles* d'après Brassens, scénarisée par Étienne Davodeau) met cela en images avec une clarté et une fluidité qui n'empêchent pas les audaces dans la gamme des couleurs choisies ainsi que dans le découpage.

J.-P. M.

TRONDHEIM Lewis
Les Petits Riens
de Lewis Trondheim.
1 : La malédiction
du parapluie

[Delcourt, coll. « Shampooing », octobre 2006, 128 p., ill. coul., 11,50 €, ISBN : 2-7560-0411-1.]



9 782756 004112

• Directeur de la nouvelle collection « Shampooing » chez Delcourt, Lewis Trondheim y fait paraître un recueil qui tranche avec sa pléthorique production passée. Ici, point de parodie de genres connus, de travaux empruntant à l'OuLiPo le principe de contraintes formelles, sauf à considérer que la narration en une page unique est une contrainte. Depuis quelques mois, en effet, Trondheim se livre à l'exercice qui consiste à noter sur la distance unique d'une planche

en couleur les mésaventures qui lui arrivent au jour le jour. Il restitue ainsi les dialogues qu'il a entendus, les pensées qui lui ont traversé l'esprit, les péripéties qui l'ont marqué. Menus faits de la vie de famille, notations de voyage (Lewis court nombre de festivals de bande dessinée de par le monde), comportements irrationnels, mini-succès ou échecs dérisoires sont relatés avec une belle économie de moyens. D'abord postées en temps réel sur son site Internet (www.lewistronheim.com), d'où elles disparaissent progressivement, ces planches sont prévues pour faire régulièrement l'objet de recueils papier, dont le présent opus est le premier. Elles constituent autant une mise en jambe créative qu'un journal intime de l'infra-ordinaire, d'où l'humour n'est jamais absent, parfois teinté d'une fugace mélancolie. Tout n'est pas de la même force dans l'accumulation de ces pages, mais l'ensemble dessine la silhouette attachante d'un créateur à la fois inquiet et attiré par la légèreté, obsédé par la rationalité et pourtant superstitieux, avant tout porté à l'autodérision.

J.-P. M.

VANDERMEULEN David
et AMBRE

Faust

[6 pieds sous terre, coll. « Blanche », 88 p., ill. coul., 24,50 €, ISBN : 2-35212-005-5.]



9 782352 120056

• La mode actuelle, en bande dessinée, est à l'adaptation littéraire. On ne compte plus les ouvrages « inspirés de », plus ou moins librement « adaptés de », et les programmes éditoriaux permettent d'annoncer que la vague actuelle menace dans les mois qui viennent de se transformer en raz-de-marée. Dans ce contexte, il faut de l'ambition, du culot ou de l'inconscience pour décider d'adapter le *Faust* de Goethe. Vandermeulen et Ambre semblent posséder cela, et surtout le talent qui consiste à respecter l'esprit de l'œuvre, quitte à en trahir un peu la lettre. Point ici de reconstitution historique fidèle, juste une évocation. Point non plus de scène grand-

guignolesque où un diable cornu et grimaçant apparaîtrait dans sa version folklorique. Les deux auteurs travaillent sur l'allusion, la suggestion. Le texte de Goethe n'est pas repris en tant que tel. Il est comme diffusé dans les images, dont l'efficacité témoigne d'une profonde compréhension du récit d'origine dans ses ressorts dramatiques et ses intentions. L'ivresse jubilante du héros savant et bon happé par la liberté de faire le mal est rendue par des gros plans déformés, des plongées et contre-plongées expressives. Les scènes-clés (comme la séduction de Marguerite, sa lente déchéance et son infanticide) sont racontées avec un sens aigu de l'ellipse, qui sollicite constamment la curiosité du lecteur, et surtout son intelligence. On avait remarqué le talent de coloriste d'Ambre dans l'adaptation magistrale du chef-d'œuvre de Bohumil Hrabal, *Une si bruyante solitude*. Il éclate ici et achève de faire de ce livre une des bonnes surprises de ces derniers mois. La postface de David Vandermeulen éclaire la démarche des auteurs dans l'élaboration de l'œuvre et ouvre au lecteur d'intéressantes pistes de réflexion.

J.-P. M.

CINÉMA – LIVRES

Sélection de Patrick BRION

BRISELANCE Marie-France
Leçons de scénario :
les trente-six situations
dramatiques

[Nouveau monde éditions,
septembre 2006, 224 p., 19 €,
ISBN : 2-84736-180-4.]



9 782847 361803

● Carlo Gozzi, l'auteur de *La Princesse Turandot*, avait dénombré trente-six situations dramatiques. Georges Polti reprit ce schéma en 1924 et Marie-France Briselance l'applique ici à l'écriture cinématographique. L'ouvrage se décompose donc en trente-six chapitres, de « Implorer » à « La folie », en passant par « Les remords », « Rivaliser » ou « La jalousie erronée ». À titre d'exemple, la vingt-deuxième situation, « Être audacieux », est l'occasion pour l'auteur d'évoquer *Barry Lyndon* de Kubrick et *Eve* de Mankiewicz, *La Ruée vers l'or* et *Autant en emporte le vent*, alors que la vingt-huitième, « L'adultère », rappelle *Madame Bovary*, *La Leçon de piano*, *Sur la route de Madison*, *La Femme infidèle*, *Sérénade à trois* et *La Garçonnière*. Les scénaristes en mal d'idées – n'est-ce pas souvent le cas de certains films ? – pourront étudier avec un profit certain cette succession de situations types qui ont servi à quelques-uns des plus grands cinéastes à réaliser des chefs-d'œuvre. Le travail entrepris ici est à la fois stimulant par sa juxtaposition de films différents et habile par sa réflexion sur la création littéraire et cinématographique, laissant au lecteur la possibilité de trouver par lui-même une trente-septième situation. En admettant qu'elle existe, ce qui n'est pas évident...

P. B.

CHABROL Claude et ROHMER Éric
Hitchcock

[Ramsay, coll. « Ramsay Poche Cinéma »,
septembre 2006, 172 p., 7,50 €,
ISBN : 2-84114-827-0.]



9 782841 148271

● Cette réédition d'un livre paru en 1957 était indispensable. Chabrol et Rohmer, qui venaient tout juste de commencer leur propre carrière cinématographique, ont non seulement signé ici le premier livre consacré à Hitchcock mais aussi un ouvrage fondamental qui traite d'un auteur de films au même titre qu'on le fait d'habitude d'un écrivain ou d'un peintre. Pour la première fois, pourrait-on dire, un metteur en scène de cinéma obtient le statut d'auteur et de créateur. Passant en revue la totalité des films tournés alors par Hitchcock – le livre s'arrête avec *Le Faux Coupable* –, Chabrol et Rohmer s'intéressent à la période britannique comme à la carrière hollywoodienne d'Hitchcock, recherchant, sans jamais être systématiques mais avec une prodigieuse acuité, les éléments constitutifs de la « Hitchcock touch ». Parlant de *Soupeçons*, ils écrivent ainsi : « Le soupçon est un des thèmes favoris de l'auteur de *Rebecca*, au point qu'il n'est pas un de ses films où il ne trouve sa place. » La manière dont les deux auteurs démontrent comment *L'Ombre d'un doute* est « construit sur le chiffre deux » et analysent *L'Inconnu du Nord-Express* est particulièrement éblouissante. Grâce à eux, les lignes de force de l'œuvre d'Hitchcock apparaissent dans toute leur évidence. Quelques années avant l'ouvrage que François Truffaut consacrera à Hitchcock, celui-ci est déjà une somme irremplaçable, une date dans la critique cinématographique. Quel dommage que de tels livres se fassent aussi rares aujourd'hui...

P. B.

JUSTAMAND François (dir.)
Rencontres autour du doublage
des films et des séries télé

[Objectif cinéma, octobre 2006, 220 p.,
25 €, ISBN : 2-915713-01-4.]



9 782915 713015

● Le doublage fait partie des métiers du cinéma volontiers laissés dans l'ombre et il est de bon ton de considérer que seuls des comédiens de seconde zone y participent. Jean Renoir lui-même affirmait qu'il s'agissait d'« une monstruosité, une espèce de défi aux lois humaines et divines ». Moins véhément et plus juste, Roland Ménard, qui était la voix française de Robert Taylor, Errol Flynn, Stewart Granger et James Mason, déclare dans la préface de l'ouvrage : « Le doublage est un art subtil, délicat qui demande l'expression d'une personnalité en en fixant les limites car la voix ne doit pas dépasser l'image tout en sachant donner à un regard, à une larme, à un sourire, son expression vocale. » Le livre se présente dès lors comme une enquête qui, après avoir rappelé l'histoire du doublage, l'évolution des techniques et l'aventure des versions multiples, donne la parole à ceux qui en ont fait leur métier, qu'ils soient acteurs, calligraphes ou directeurs artistiques. Les difficultés de cette profession mal connue apparaissent au fil des pages ; certains se souviennent ainsi de la grève de 1994, qui paralysa partiellement l'activité de la profession. On notera parmi les témoins de cette aventure qu'est le doublage William Sabatier (la voix de Marlon Brando) et Georges Aminel (le Yul Brynner dans la version française des *Dix Commandements*). Ce dernier reconnaît avoir toujours essayé de s'effacer devant les acteurs qu'il doublait et de rendre leur authenticité aux personnages qu'ils incarnaient, ajoutant : « Il y avait une sorte de mimétisme qui s'installait. » On découvrira aussi le changement important qu'a été l'arrivée de la bande rythmo qui circule sous l'image avec le texte, alors que précédemment les comédiens étaient obligés d'apprendre la totalité de leur texte, comme des acteurs de théâtre.

P. B.

MANNONI Laurent
Histoire de la Cinémathèque française

[Gallimard, octobre 2006, 510 p., 42 €, ISBN : 2-07-077444-9.]



● L'histoire de la Cinémathèque s'identifie à celle de son fondateur, Henri Langlois. Les admirateurs inconditionnels de ce dernier ne voient en lui qu'un visionnaire, oubliant le médiocre gestionnaire, ses détracteurs lui reprochent inversement ses dépenses sans comprendre qu'inviter un cinéaste signifiait aussi que celui-ci donnait par la suite films et documents à la Cinémathèque. Comme l'écrit Serge Toubiana dans la préface : « Une vie tout entière au service de son idée fixe, rythmée de changements tactiques constants, au risque que ses amis et ses ennemis en perdent le fil rouge. »

Directeur des collections d'appareils de la Cinémathèque, Laurent Mannoni a eu accès à la totalité des archives et c'est en historien rigoureux qu'il a raconté cette véritable épopée, celle de la fondation de la Cinémathèque, en 1936, avec Georges Franju et Jean Mitry, puis les années de la guerre et de l'Occupation, où Langlois se servira des autorités allemandes pour sauver des films. Ce sont aussi les relations passionnelles – épidermiques, pourrait-on dire – avec la Fédération internationale des archives du film que Langlois contribuera à créer avant de tenter de la faire disparaître et, en 1968, l'« affaire Langlois ». Mal informé par des collaborateurs plus administratifs que cinéphiles, André Malraux, qui avait très longtemps été le plus fidèle soutien de Langlois, le lâchera, provoquant une véritable tempête et des manifestations où Daniel Cohn-Bendit côtoyait Jean-Luc Godard et Bertrand Tavernier. Certains ont d'ailleurs cru déceler dans cette « affaire de la Cinémathèque » une sorte de répétition des futurs événements de mai 1968. On voit graviter autour de Langlois Mary Meerson, la veuve du décorateur Lazare Meerson, Lotte Eisner, à qui la Cinémathèque doit une collection exceptionnelle

de documents consacrés à l'expressionnisme allemand et des conseils d'administration houleux où s'affrontent géomètres et saltimbanques. Beaucoup d'inexactitudes ont été écrites sur la Cinémathèque et Langlois. Il était temps de dépassionner le débat et de laisser parler les documents. Un ouvrage remarquable.

P. B.

SICHÈRE Bernard
Gabin : le cinéma, le peuple

[Maren Sell Éditeurs, octobre 2006, 272 p., 20 €, ISBN : 2-35004-025-9.]



● Jean Gabin est mort le 15 novembre 1976. Du Front populaire de 1936 jusqu'aux années 1960, il a été l'incarnation de ce que fut alors, en France, un peuple porteur d'une morale et d'une esthétique de la résistance au pouvoir, de la loyauté, de l'endurance et d'une permanente aspiration à la liberté. Gabin a donné corps à ce peuple : une force ramassée qui bouge peu mais bien, une « tenue » qui est exactement ce que les Grecs appelaient « ethos », une façon de scander les mots avec cette noblesse populaire qui est condensée dans sa langue, l'argot. Ayant tourné dès le début sous la direction des plus grands réalisateurs (Carné, Renoir, Duvivier, Grémillon, Becker), Gabin est le personnage emblématique d'une période glorieuse du cinéma français qui n'aurait pas non plus existé sans d'autres incarnations du génie populaire comme Arletty, Michel Simon, Jouvet, Carette, Ventura. Depuis les années 1930 (*La Belle Équipe*, *Les Bas-Fonds*, *Le jour se lève*) jusqu'à une période plus récente (*Le rouge est mis*, *Voici le temps des assassins*, *Le Chat*), Bernard Sichère nous fait partager sa passion pour ce cinéma habité et charmé par Gabin.

Vdp

CINÉMA – DVD

Sélection de Patrick BRION

POIRIER Léon
Verdun, visions d'histoire

[Éd. Carlotta, novembre 2006, 1 DVD, 151 min., 30 €.]



● C'est en 1928, afin de célébrer le dixième anniversaire de l'Armistice, que Léon Poirier a reconstitué pour le cinéma la bataille de Verdun. L'exactitude a été telle qu'il est fréquent de voir des plans du film utilisés comme s'il s'agissait d'authentiques plans tournés durant la bataille. Poirier a volontairement choisi comme figurants des vétérans de la guerre de 14-18, n'hésitant pas, pour une des scènes, à demander au maréchal Pétain de refaire les gestes exacts qu'il avait faits quelque temps auparavant. Tout en étant une reconstitution exemplaire et tragique, le film, qui est « dédié à tous les martyrs de la plus affreuse des passions humaines, la guerre », montre aussi – et ce n'était pas la mentalité de l'époque ! – que les soldats allemands ne sont pas d'ignobles « boches », mais des hommes comme les autres qui vont mourir broyés par la folie de la guerre. Ainsi, la séquence où l'on voit deux mères, une française et une allemande, récupérer, comme des fantômes, le corps de leur enfant mort a d'ailleurs surpris lors de la sortie du film. Ce dernier a fait ici l'objet d'une reconstitution entreprise par la Cinémathèque de Toulouse et le DVD offre comme bonus, en dehors d'interviews très instructives, le fac-similé du livre publié autrefois par les éditions Tallandier. C'est dire que l'ensemble est tout autant destiné à ceux qui s'intéressent à l'histoire qu'aux cinéphiles, heureux de retrouver un film longtemps réputé mutilé et désormais offert dans son intégralité. On notera qu'il s'agit là d'un des très rares films français consacrés à la guerre de 14-18, notre cinéma national ayant très longtemps occulté cette période – comme d'autres – de notre histoire.

P. B.

SCHROEDER Barbet
Coffret Barbet Schroeder

[Éditions Carlotta, octobre 2006, 3 DVD, 360 min., 35 €, GCT601.]



3 333290 006016

Maîtresse

[Éd. Carlotta, octobre 2006, 1 DVD, 120 min., 22 €.]



3 333297 914413

● Le coffret se compose de trois titres, *Général Idi Amin Dada*, *Koko*, *le gorille qui parle* et *Tricheurs*, dont Jacques Dutronc est le héros, chaque film étant accompagné par une conversation entre Barbet Schroeder et Jean Douchet, qui connaît tout particulièrement la personnalité et l'œuvre du premier. Schroeder reconnaît essayer de « s'oublier et d'explorer des personnages différents », ce qui lui permet de s'intéresser à des caractères aussi opposés que le dictateur Amin Dada ou les héros des *Tricheurs*, victimes de la passion du jeu. Il avoue aussi faire en sorte que ce soit le personnage principal du film qui en devienne le véritable auteur. On est dès lors fasciné par l'épreuve qu'Amin Dada organise dans sa gigantesque piscine, avec ses collaborateurs qui prudemment le laissent gagner, ou par la séquence du conseil des ministres, une scène à la Ubu dans laquelle le grotesque côtoie le tragique. Dans *Koko*, l'auteur étudie les relations entre une psychologue (Charlotte Rampling) et un gorille du zoo de San Francisco et, à travers ceux-ci, les liens qui peuvent unir les humains aux animaux. Personnalité curieuse du cinéma français, apparu dans la mouvance de la Nouvelle Vague, lui-même fondateur des Films du Losange, qui produisent les films d'Éric Rohmer, Barbet Schroeder, dont une partie de la carrière s'est déplacée récemment à Hollywood, méritait d'être redécouvert. L'occasion en est fournie ici. Parallèlement au coffret a également été édité *Maîtresse*, avec Gérard Depardieu et Bulle Ogier, dans lequel Barbet Schroeder pénètre dans l'univers des sado-masochistes, bousculant une nouvelle fois les tabous et les conventions du cinéma français.

P. B.

ZULAWSKI Andrzej
Zulawski par Zulawski

[Éd. Filigra Nowa, mai 2006, 1 DVD, 24 €, EDV 1867.]



3 760137 880025

● Il s'agit ici d'une longue interview d'Andrzej Zulawski, qui parle de ses débuts en Pologne, de sa passion pour le cinéma, qui y représentait « une porte dans un mur sombre », puis de son départ pour la France et, enfin, de son retour dans son pays natal. À propos de *Possession*, il compare sans ménagement – car il ne s'agit pas d'un compliment ! – son interprète, Isabelle Adjani, à Dorian Gray... Plus loin, il s'attache à Sophie Marceau qui sera, en même temps que sa compagne, la vedette de plusieurs de ses films. Volontairement, il a fait d'elle l'héroïne sensuelle de *L'Amour braque* pour l'arracher aux souvenirs de *La Boum*. Il s'attribue d'ailleurs, à ce propos, un peu trop facilement, un mérite qu'il se doit de partager avec son actrice, dont on connaît le talent. Dans un des bonus, le chef-opérateur de *L'Amour braque*, Jean-François Robin, rappelle que Zulawski lui avait demandé une « image habitée par Dieu ». Il indique aussi combien Zulawski aimait à travailler sur les couleurs, choisissant par ailleurs de circuler à l'intérieur du plateau plusieurs heures avant le tournage, comme pour s'imprégner du décor. Lorsqu'arrivait le moment du tournage, Zulawski hurlait : « Caméra ! » – au lieu de dire « Action ! » comme ses collègues –, un véritable cri, semblable à une catharsis. Ceux qui admirent l'auteur de *Mes nuits sont plus belles que vos jours* et de *Possession* seront intéressés par cette réflexion du cinéaste. L'une des nombreuses surprises de ce DVD est par ailleurs la première publique de *La Fidélité* en Pologne par une Sophie Marceau resplendissante qui n'hésite pas à faire, avec une parfaite aisance, une présentation en polonais.

P. B.

ALBUMS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

ANGELI May
Carotte ou pissenlit ?

[L'Élan vert, coll. « Les petits M. », septembre 2006, 26 p., 12 €, ISBN : 2-84455-091-6.]



9 782844 550910

● Sur la page de droite, la lapine puis la cane, la truie, l'ânesse... et leurs petits, croqués par la gravure de May Angeli avec ses couleurs douces et subtiles ; sur la page de gauche, un court texte poétique en relation avec ce que mange chacun de ces animaux et l'image de tous ces aliments. Qu'est-ce qu'on mange aujourd'hui : carotte ou pissenlit ?, se demande la lapine. Quelle tendresse pour dire la préoccupation majeure de toutes les mères : nourrir ses petits ! À coup sûr, les petits d'hommes y seront sensibles.

À partir de 2 ans

I.-F.

FROMENTAL Jean-Luc
et JOLIVET Joëlle (ill.)

365 pingouins

[Naïve, septembre 2006, 42 p., 15 €, ISBN : 2-35021-048-0.]



9 782350 210483

● Bien sûr, il faut un grand format pour loger 365 pingouins, mais ce n'est qu'au fur et à mesure que l'espace de ces grandes doubles pages va être envahi par ces charmantes petites bêtes. Chaque jour, en effet, depuis le 1^{er} janvier, un livreur vient en apporter un dans une maison qui pourrait être la vôtre. Les pages blanches se colorent de taches noires aux petits pieds orangés, comme les vêtements du père, de la mère et des deux enfants. La troisième couleur utilisée est le bleu. La situation est franchement cocasse, le texte est tonique et plein d'humour. On hésite quand il s'agit de classer un tel livre : un livre à compter, un traité de mathématiques quand il faut, par exemple, calculer les kilos de poissons

nécessaires pour nourrir 100 pingouins, une initiation à l'écologie avec l'oncle Paul-Émile... Disons que c'est simplement un album réussi.

À partir de 4 ans

I.-F.

LÉVY Didier
et ROUSSEL Matthieu (ill.)

La Bête curieuse

[Sarbacane, octobre 2006, n. p., 14,90 €, ISBN : 2-84865-122-9.]



9 782848 651224

● Il y a peu de livres de science-fiction bien adaptés aux plus jeunes et cet album est, dans ce genre, tout à fait remarquable. La performance technique et artistique que constitue cette création d'images en 3D plonge le lecteur dans un monde troublant, à la fois étrange et emprunt de quotidien. L'histoire est celle d'un enfant de la planète Terre soumis au regard moqueur des habitants d'une planète lointaine – mais aussi celle d'enfants comme tous les enfants avec leurs souffrances, leurs nostalgies, leurs relations complexes aux autres. Ce mélange produit un livre fort et attachant, différent.

À partir 6 ans

I.-F.

MORGENSTERN Susie
et JIANG HONG Chen (ill.)

Je ferai des miracles

[La Martinière Jeunesse, septembre 2006, 32 p., 14,50 €, ISBN : 2-7324-3471-X.]



9 782732 434711

● Il est prêt à tout, ce petit bonhomme, à commander le soleil, à ressusciter les morts pour les faire danser, à guérir les malades avec de la limonade, à arrêter les guerres... Les espoirs de cet enfant tout puissant qui rêve d'un monde meilleur s'accordent avec ce grand format à l'italienne et le vaste espace des doubles pages. Ici, l'utopie reste à hauteur d'enfant et la distance donnée par l'humour permet de penser qu'un coup de baguette magique ne suffit pas. Chen Jiang Hong interprète ces rêves magistralement, perdant le petit homme

dans l'immensité du monde à grands coups de pinceau. Mais, c'est vrai, il faut déjà qu'il apprenne à lire, cet enfant !

À partir de 3 ans

I.-F.

NORAC Carl et CNEUT Carll (ill.)
Monstre, ne me mange pas !

[Pastel, octobre 2006, 26 p., 13,50 €, ISBN : 2-211-08323-4.]



9 782211 083232

● Le petit cochon gourmand va manger les belles framboises au bord du chemin quand l'ombre terrible d'un monstre se dessine derrière lui. C'est le monstre qui mangera les fruits délicieux et puis, après, il mangera le cochon. Cette bonne histoire, bien menée, prend une dimension tout à fait extraordinaire à cause des illustrations, d'une richesse et d'une beauté graphiques rares, qui propulsent le lecteur dans l'image et décuplent les émotions et les sensations : la tendresse pleine de fantaisie de la famille cochon, la gourmandise, l'envie de dévorer ces pommes et ces framboises, la peur, la nécessité de ruser... Un univers baroque et fantasmagorique qui reste à hauteur d'enfant. Bravo !

À partir de 3 ans

I.-F.

RAMOS Mario
C'est moi le plus beau

[Pastel, septembre 2006, 28 p., 10,50 €, ISBN : 2-211-08483-4.]



9 782211 084833

● Dialogues désopilants, illustrations terriblement expressives et humoristiques et succès garanti auprès des enfants, ne nous privons pas d'un tel album. Le loup s'est fait beau et il se pavane dans la forêt pour que, tour à tour, le petit chaperon rouge, les trois petits cochons, les sept nains et d'autres encore confirment que, incontestablement, c'est lui le plus beau. Le contrariaire serait beaucoup trop dangereux. Mais quand il rencontre un tout petit dragon, les choses vont se passer autrement...

À partir de 3 ans

I.-F.

CONTES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

DARWICHE Jihad et VOLTZ
Christian (ill.)

La Mare aux aveux

[Didier Jeunesse, coll. « À petits petons », septembre 2006, n. p., 11 €, ISBN : 2-278-05690-5.]



9 782278 056903

● La version de ce conte traditionnel qui est ici proposée par Jihad Darwiche donne envie de le lire sans plus attendre à des enfants. Une poule, un canard, un pigeon et un coq vivent ensemble en parfaite harmonie. Le jour où la poule décide de planter du grain, elle demande de l'aide à ses amis, mais personne ne vient. En revanche, quand le blé est mûr, pendant une nuit, l'un d'entre eux l'a entièrement mangé. Elle les emmène donc à la mare aux aveux pour connaître le coupable... C'est drôle, plein de rythme et de musique. Les figurines en relief qui servent à la réalisation des illustrations sont inattendues, leurs expressions et leurs attitudes sont pleines d'humour.

À partir de 3 ans

I.-F.

POMEYRAT Coline
et ALIBEU Géraldine (ill.)

La Bonne Bouillie

[Didier Jeunesse, coll. « À petits petons », avril 2006, 20 p., 11 €, ISBN : 2-278-05691-3.]



9 782278 056910

● Dans toutes les régions du monde, on trouve des contes du même type que celui adapté ici par Coline Pomeyrat, qui mettent en scène des objets qui n'obéissent qu'à leur maître. Ici, une fillette vit pauvrement dans un village avec sa mère. N'ayant plus rien à manger, elle part glaner dans la forêt. Elle rencontre une toute vieille dame qui lui donne un petit chaudron noir et son mode d'emploi pour qu'il fournisse à la demande une délicieuse bouillie. Le jour où sa mère décide de commander

seule au chaudron, elle sera incapable de l'arrêter et la bouillie se déversera dans tout le village. C'est très bien raconté et les illustrations, à la fois chaleureuses et étranges, prolongent le plaisir de la lecture.

À partir de 3 ans

I.-F.

DOCUMENTAIRES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

ANDRÉADIS Ianna Chantier ouvert au public, récit de la construction du musée du quai Branly

[Panama, juin 2006, 186 p., 25 €, ISBN : 2-7557-0171-4.]



9 782755 701715

- Trois ans de travaux ont donné naissance à une œuvre architecturale, le musée du quai Branly. Ianna Andréadis venait plusieurs fois par semaine arpenter ce lieu et photographier.

Dans cet élégant petit album, elle donne à vivre toutes les étapes de cette création. Des excavations aux fondations, ce sont des paysages de terre dans lesquels évoluent de petits engins jaunes, bleus ou rouges. Vient le temps des élévations, les compositions deviennent géométriques, grises comme le béton et rouges comme les échafaudages. Puis l'installation de la charpente métallique qui s'élève dans le ciel, puis les travaux de la façade et, enfin, les peintures et les finitions. Pour finir, le jardin est planté et les œuvres arrivent toutes empaquetées. Et, surtout, il y a des hommes perdus dans cet immense mécano, leurs portraits et leurs gamelles. Un reportage en forme de livre d'art.

À partir de 8 ans

I.-F.

DUNETON Claude et SALAS Nestor (ill.) Les Origimots

[Gallimard Jeunesse, coll. « Giboulées », septembre 2006, 112 p., 14,50 €, ISBN : 2-07-057343-5.]



9 782070 573431

- Nous le savons, Claude Duneton aime les mots et il aime aussi faire partager sa passion. Le parti pris ici, pour parler de l'arrivée dans la langue française de certains mots, est celui du siècle de son apparition. Ainsi, chaque chapitre, du *xx^e* siècle au Moyen Âge, est introduit par une petite leçon d'histoire, sur un ton humoristique, qui permet d'ancrer l'arrivée des mots dans leur contexte. Puis il raconte l'histoire de certains mots, les évolutions phonétiques, les glissements de sens... Chaque mot a son histoire que l'auteur raconte avec simplicité et vivacité.

À partir de 8 ans

I.-F.

GODARD Philippe et MERLE Claude Une histoire d'eau, des origines et à nos jours

[Autrement Jeunesse, coll. « Autrement Junior Histoire », octobre 2006, 64 p., 11 €, ISBN : 2-7467-0899-X.]



9 782746 708990

- Dans les textes les plus anciens de l'histoire de l'humanité, puis dans de nombreuses civilisations anciennes, on trouve des récits de déluges, catastrophes perçues alors comme des punitions infligées par les dieux. De tous les fléaux, ceux causés par les eaux sont parmi les plus terrifiants. Mais, à l'opposé, l'eau est aussi cet élément sacré qu'on retrouve dans toutes les grandes religions, et de nombreuses civilisations, comme en Chine, en Égypte, en Mésopotamie, naissent dans le bassin des grands fleuves. Des Pays-Bas où il faut sans cesse se préserver de l'eau à l'Asie du Sud-Est qui vit au rythme des moussons, le lecteur prend conscience des multiples questions concernant cet élément sans lequel il n'y a pas de vie et il mesure tous les enjeux humanitaires, politiques et économiques liés à son respect et à sa sauvegarde.

À partir de 10 ans

I.-F.

LAMOUREUX Sophie et GARRIGUE Roland (ill.)

La Presse à petits pas

[Actes Sud Junior, coll. « À petits pas », octobre 2006, 78 p., 12,50 €, ISBN : 2-7427-6312-0.]



9 782742 763122

- Fidèle au concept de cette collection, ce volume nous guide pas à pas, avec une grande clarté, dans l'histoire de la presse, dans un panorama de ce qu'elle est aujourd'hui, entre quotidiens et magazines, dans les arcanes de la fabrication d'un journal et la connaissance des différents métiers mis en œuvre, jusqu'à l'imprimerie, et dans la réflexion sur le traitement de l'information et la responsabilité des journalistes. Pour finir, les questions économiques liées à ce secteur sont posées, et particulièrement la question des difficultés rencontrées par la presse d'information nationale, dont la diversité est censée garantir la liberté.

À partir de 8 ans

I.-F.

LASCÈVE Matthieu et CLAVREUL Denis (ill.) Puffin

[Hesse/Parcs nationaux de France, coll. « Faune sauvage », octobre 2006, 28 p., 11 €, ISBN : 2-911272-84-6.]



9 782911 272844

- Dans cette belle collection, des animaux des parcs nationaux français sont décrits avec une précision toute scientifique mais d'une façon vivante et poétique, dans des textes suivis et littéraires. Ici, nous assistons au retour, avec le printemps, des puffins dans les îles d'Hyères, à la restauration de leurs terriers, à la vie sur la falaise, à la naissance des petits..., jusqu'au départ en octobre vers l'Atlantique sud. De belles illustrations à l'aquarelle contribuent à donner un climat émotionnel à cette lecture documentaire. Deux autres titres viennent de paraître : *Loup* et *Ours*, également très réussis.

À partir de 7 ans

I.-F.

PIQUEMAL Michel
et ROSADO Puig (ill.)
**Dis, d'où ça vient ?
Petites histoires pour
expliquer nos gestes
quotidiens**

[La Martinière Jeunesse, octobre 2006,
92 p., 14,90 €, ISBN : 2-7324-3468-X.]



● Dans la vie, nous faisons des gestes, respectons sans même y penser des codes, accomplissons des sortes de rituels tellement ancrés en nous que nous ne nous posons pas la question de l'origine de toutes ces habitudes. C'est le propos de ce livre, à la fois très intéressant et très amusant. Pourquoi se serre-t-on la main, disons-nous « Allô ! », roulons-nous à droite, pourquoi le père Noël est-il habillé en rouge et blanc, pourquoi enterrons-nous les morts ? Et dans d'autres civilisations, comment cela se passe-t-il ? Ce livre est aussi une belle ouverture au monde. Les illustrations, pleines de gags, avivent l'envie de découvrir. La maquette rend la lecture très agréable, elle structure le livre avec clarté et légèreté.

I.-F.

SELLIER Marie
Arts décoratifs, entrée libre

[Nathan/Les arts décoratifs, août 2006,
93 p., 15 €, ISBN : 2-09-250967-5.]



● Sorti à l'occasion de la réouverture du musée des Arts décoratifs, ce livre est une belle invitation à découvrir d'une façon à la fois ludique et sérieusement documentée quelques œuvres de cette magnifique collection constituée des choses qui embellissent la vie de tous les jours. L'auteur a pris le parti de faire se rencontrer des couples d'objets formés à partir de leur complémentarité ou de jeux sur leurs noms, souvent étonnants. Ainsi Charly – un fauteuil de Niki de Saint-Phalle – discute avec une belle chocolatière en argent, le chauffeur avec la chauffeuse, la danseuse avec le cabaret... Chaque objet est aussi présenté scientifiquement : on connaîtra sa taille, son origine, parfois son histoire.

À partir de 8 ans

I.-F.

POÉSIE

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BOUDET Alain (dir.)
et JARRIE Martin (ill.)
**Drôles d'oiseaux :
17 poèmes à chanter,
19 poèmes à lire**

[Didier Jeunesse, coll. « Un livre, un CD »,
octobre 2006, 56 p. + 1 CD, 23,50 €,
ISBN : 2-278-05651-4.

Musique de Thibault Maillé.]



● Ce beau livre-disque au service de la poésie contemporaine convoque des approches variées et complémentaires : la lecture, la chanson, la musique, l'illustration. Il comporte en effet dix-sept poèmes mis en musique par un jeune compositeur qui dirige la chorale d'enfants qui les interprètent. Le choix des poèmes offre une belle variété de tons et de thèmes. Les illustrations de Martin Jarric sont superbes, elles éclairent les textes, les rendent plus lisibles sans en limiter la lecture. Cette exploration de la poésie d'aujourd'hui proposée par Alain Boudet est complétée par quelques autres poèmes qu'on lit pendant les intermèdes musicaux. Le choix est exigeant et permettra pour beaucoup une première découverte de certains de nos poètes.

À partir de 10 ans

I.-F.

FRIOT Bernard et FERTÉ Élisabeth
Peut-être oui

[La Martinière, octobre 2006, 128 p.,
14,50 €, ISBN : 2-7324-3478-7.]



● Peut-être, oui, regarder la couverture passer du jour à la nuit grâce à un hologramme, puis tourner les pages, se laisser happer par ce flot de paroles sans ponctuation, par ces images qui font résonner les mots plus forts encore, lire comme un roman noir ces poèmes tendus par la difficulté d'être et de dire, laisser s'ouvrir parfois un peu d'espoir, un peu d'amour, apprendre

à vivre. Les illustrations (photos recomposées à l'ordinateur) vibrent à l'unisson de ces poèmes émouvants : elles captent les atmosphères, suggèrent le paysage urbain et froid dans lequel se débat le narrateur et, par le jeu subtil des couleurs, composent un univers à la fois lyrique et distancié.

À partir de 12 ans

I.-F.

KACIMI Mohamed
et KORAÏCHI Rachid (ill.)
**Bouqala, chants
des femmes d'Alger**

[Thierry Magnier, septembre 2006,
112 p., 22 €, ISBN : 2-84420-259-4.]



● Dans la préface, Mohamed Kacimi explique ce qu'est la bouqala : dans les villes algériennes, les femmes se retrouvent certains soirs et jouent à la bouqala, un rite à la fois de poésie et de divination. La maîtresse de maison apporte un bocal rempli de l'eau de sept sources ou de sept fontaines dans lequel chaque femme dépose un bijou. Elle récite alors un bouqala, court poème connu ou improvisé. Une jeune vierge prend au hasard un bijou dans le bocal. Celle à qui il appartient doit alors dire comment ce poème résonne en elle et annonce son avenir.

Ces courts poèmes, donnés ici en arabe et en français, sont la plupart du temps des poèmes d'amour chargés d'espoir, ils sont très imagés, et c'est à partir de ces images que Rachid Koraïchi brode ces pages mêlant calligraphie, motifs de l'art islamique et miniatures.

Un très beau livre

Pour tous à partir de 15 ans

I.-F.

ROMANS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

CHABAS Jean-François **Le Jardin de l'homme-léopard**

[L'École des loisirs, coll. « Médium »,
septembre 2006, 116 p., 8,50 €,
ISBN : 2-211-08405-2.]



● L'art de ce formidable raconteur d'histoires qu'est Jean-François Chabas nous transporte cette fois encore dans un récit dont on n'oublie pas l'étouffante atmosphère, à l'image de ce petit village d'Arizona, au milieu du désert de Mojave où chaque jour il fait 40 °C. Le narrateur, Wesley, et son copain trompent la vigilance de leurs parents pour errer dans ce désert plein de dangers. Ils y capturent des *gila monsters*, sorte de lézards très venimeux, pour un spécialiste des reptiles. Dans cette immobilité, le garçon aperçoit un jour un tourbillon de sable.

On construit une forteresse. Découvrir qui vit là et pourquoi devient son obsession. Qui la nuit pleure si violemment ? Qui est l'homme-léopard ?

À partir de 12 ans

I.-F.

MARET Pascale **Une année douce-amère**

[Thierry Magnier, coll. « Roman »,
septembre 2006, 190 p., 8 €,
ISBN : 2-84420-485-6.]



● En 1943, dans la France occupée, il y a des régions où l'on accueille les réfugiés sans poser de questions. C'est le cas de la Haute-Loire et de ce village, cadre du récit mené par Émile, fils d'un paysan d'un hameau voisin, bon élève à l'école et qui rêve de devenir médecin. Mais, avant, il aimerait tant que son amour pour une jeune fille juive qui vient d'arriver dans sa classe soit partagé ! L'ambiance du village dans ce contexte si particulier est rendue par petites touches et avec beaucoup de véracité : les vieux conflits

entre catholiques et protestants perdurent, il faut se méfier des collaborateurs, cacher ses sympathies ou ses actions pour la Résistance. Cette année-là, Émile apprend qu'il ne faut pas renoncer à ses rêves.

À partir de 12 ans

I.-F.

BIOGRAPHIES ET ESSAIS

Sélection de Louise L. LAMBRICHS, Yves di MANNO,
Boniface MONGO M'BOUSSA et Jean-Pierre SALGAS

CONFIANT Raphaël **Aimé Césaire : une traversée paradoxale du siècle**

[Écriture, septembre 2006, 382 p., 21 €,
ISBN : 2-909240-72-X. Postface de Jean Bernabé.]



● Ce livre est une édition revue et complétée de *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle*, paru en 1993 aux éditions Stock. À l'époque, il avait suscité une vive polémique dans le champ littéraire francophone. Raphaël Confiand a été co-auteur, avec Jean Bernabé et Patrick Chamoiseau, d'un manifeste de la créolité dans lequel il se disait « à jamais fils de Césaire », tout en prenant ses distances avec cette figure tutélaire. Avec *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle*, il franchit un palier dans le meurtre symbolique du père. Si, dans *Éloge de la créolité*, il se contentait de reprocher à Aimé Césaire son oubli du créole et sa volonté d'arrimer les Antillais à l'Afrique, il s'attaque ici à l'homme politique, précisément à sa politique de départementalisation des Antilles ; pire, il s'en prend aux manies aristocratiques de Césaire, à ses tenues vestimentaires bourgeoises, à sa langue académique, qui fait davantage penser à un Bossuet laïque. Moins que le propos, c'est sans doute le ton qui, à l'époque, fit scandale : un véritable crime littéraire de lèse-majesté, publié au moment où on célébrait le 80^e anniversaire du compagnon de Senghor. Les réactions, à l'époque, sont venues aussitôt. D'abord d'Annie Le Brun : *Pour Aimé Césaire* (1994), puis de l'universitaire antillais Roger Toumson : *Aimé Césaire. Le nègre inconsolé* (1996), texte dans lequel il trace le portrait du poète avec, à l'arrière-plan, un tableau des réalités du monde noir au lendemain de la Première Guerre mondiale. Depuis, Aimé Césaire est revenu à l'honneur. L'an passé, Françoise Vergès l'a célébré dans un petit texte intitulé

Nègre je suis, nègre je resterai (2005). On peut supposer que la résurrection du père n'est pas étrangère à cette réédition du pamphlet de Raphaël Confiand. Qu'importe, il a le mérite d'inviter au débat. Entre la négritude de Césaire, la créolisation de Glissant et la créolité de Confiand, il y a sans doute une zone grise qui méritait d'être interrogée.

B. M. M.

DELAUME Chloé **J'habite dans la télévision**

[Verticales, août 2006, 176 p., 14,50 €, ISBN : 2-07-078139-9.]



• Dans le monde de Patrick Le Lay, qui vend du temps de cerveau disponible aux publicitaires, tout téléspectateur, acheteur potentiel, ressemble à s'y méprendre à ce que le docteur Mengele appelait une *Versuchsperson* : un sujet d'expérimentation. La différence entre le téléspectateur lambda et le sujet d'expérimentation, c'est que le second n'est pas là pour son plaisir et sait ce qui l'attend. Chloé Delaume aussi, qui ne se fait guère d'illusions et décide de se soumettre à l'expérimentation de masse télévisuelle pour se faire sentinelle de ce monde plus réel que le nôtre et nous mettre en garde. Souris volontaire dans le grand laboratoire de la transformation des cerveaux, elle décide d'en traquer les pièges, d'en explorer les mécanismes et de guetter les modifications qu'elle-même subit, dans son corps comme dans son esprit, à vivre en permanence branchée au monde de Patrick Le Lay. À côté de cette chronique aussi brillante que terrifiante et portée par un humour ravageur, *1984* d'Orwell ressemble à une bluette. Chez Orwell, Big Brother ne faisait que vous voir, vous surveiller, être partout. Ici, il fait mieux : il vous pénètre, vous viole l'imagination, vous reformate les circuits neuronaux et vous vide la mémoire pour mieux guider vos choix. Et sa suprême astuce, c'est qu'il accomplit ses forfaits avec le plein assentiment de ses victimes : car c'est le téléspectateur qui, se plantant tous les jours devant son petit écran, livre aux publicitaires

ses neurones rapidement neutralisés et solidement aliénés par des programmes conçus pour créer chez lui une dépendance durable. Heureusement, contre ce poison quotidien, *J'habite dans la télévision* est un formidable antidote. À prescrire de toute urgence à tous les télémanes qui savent encore lire.

L. L. L.

GODARD Henri **Le Roman, modes d'emploi**

[Gallimard, coll. « Folio essais Inédit », octobre 2006, 538 p., 9 € ISBN : 2-07-033956-4.]



• De *Paludes* (1894) à *La Vie mode d'emploi* (1978), l'auteur, spécialiste de Céline, Malraux, Giono, Guilloux, Queneau, souvent leur éditeur (dans la Pléiade), entend retracer ici quatre-vingt-cinq ans de « roman dans le roman », de réflexivité, de mise en abyme du genre – contre les « notions périmées » (dixit Robbe-Grillet) du roman appelé au choix « balzacien », traditionnel, réaliste... Henri Godard préfère dire « mimétique ». En France : malgré l'exergue empruntée à Kenzaburo Oe, justifiant le cadre national français, rien sur Russes, Anglais, Américains, Latino-Américains, Centre-Européens, qui, à certains moments du siècle, entrèrent dans le débat esthétique national... Autre réserve : dans sa reconstitution, le livre contourne scrupuleusement certains des moments obligés de la modernité : la controverse Sartre-Mauriac, Jean Cayrol et la littérature lazaréenne, le premier Sollers... Et s'il parle de Robert Antelme, il voit bizarrement dans l'autobiographie l'apport à la littérature de la Seconde Guerre mondiale. Justement, a-t-on envie de dire : Henri Godard n'est pas un moderne mais un classique averti qui parle en lecteur de Giono qui aurait compris Robbe-Grillet. Et trace une histoire du champ esthétique du point de vue de la tradition (Malraux, Giono, Guilloux, et aussi Bernanos, Genet, Bataille, dont la subversion réside ailleurs). Un de ses grands mérites est de réhabiliter les années 1920

(Delteil, Aragon, Soupault) à l'égal des années 1950. Au passage, de montrer la paresse des classifications ordinaires (catholique, surréaliste) autant que des habitudes modernes de penser la modernité. Son projet est visiblement d'élargir le spectre des mises en question et de réintégrer dans une histoire pacifiée du genre (Nathalie Sarraute et Claude Simon sont en Pléiade) des écrivains de tradition dans la nouveauté : il voit en Georges Perec celui qui réconcilie les deux courants, mimésis et recherche. Héros toutes catégories de cette contre-histoire : Claude Simon et son long débat, tout au long de son œuvre, avec les formes dominantes du roman – très net dans sa Pléiade, organisée par lui-même en ordre de bataille autour du *Discours de Stockholm*.

J.-P. S.

MEDIENE Benamar **Kateb Yacine, le cœur entre les dents**

[Robert Laffont, octobre 2006, 343 p., 21 €, ISBN : 2-221-10733-0. Préface de Gilles Perrault.]



• « On n'a jamais lu une biographie écrite de cette façon. Un essai ? Le mot est trop austère et trop étriqué pour s'appliquer ici. En vérité, par sa puissance créatrice, l'ouvrage de Benamar Mediene échappe à toutes les définitions. C'est une éruption poétique. Le lecteur en reste médusé. » Voilà comment Gilles Perrault présente cet ouvrage. C'est dire toute son originalité. Professeur d'histoire de l'art à l'université d'Aix-en-Provence, Benamar Mediene a été un fidèle compagnon du poète algérien Kateb Yacine, partageant ses espérances et son pessimisme. C'est donc à un voyage littéraire, intellectuel et politique qu'il nous convie, dans l'atelier du poète et dans la vie de Kateb Yacine. Le récit s'ouvre le 28 octobre 1989 à Grenoble. Kateb Yacine vient de mourir, Mediene arrive le jour même, rassemble en compagnie de Hans (le fils du poète venu d'Allemagne) les affaires de son ami restées à l'hôpital. Deux valises ou plutôt

deux sacs. Des livres, les dernières lectures du poète: *Le Concile d'amour* d'Oskar Panizza, *Cours Hölderlin* de Jacques Teboul, *La Ville* de William Faulkner et *Arcoeli* d'Elsa Morante. Puis il organise le convoi du corps à Alger. Mais, chez Kateb Yacine, rien n'est jamais simple. Le 29 octobre meurt, à l'hôpital de Marseille, son cousin Mustapha Kateb (qui inspira, selon Assia Djebar, l'un des héros du roman *Nedjma*). À l'aéroport de Marignane, Mediène Benamar rencontre Nedjma, la sœur de Mustapha, la cousine et muse de Kateb, celle-là même qui a inspiré le chef-d'œuvre éponyme du poète. Et ce n'est pas tout: bien qu'excommunié par le grand mufti d'Alger, qui le traite de mécréant, Kateb nargue au soir de sa vie les pouvoirs de ce monde. Son enterrement est un véritable moment de libération, puisque les femmes s'invitent, contrairement à la loi islamique. La camionnette Mazda qui transporte son cercueil, surchargée des comédiens et musiciens de sa troupe, crève les pneus. Vingt à trente personnes soulèvent le véhicule pour changer la roue dans une ambiance mi-bon enfant mi-triste. On peut glaner à l'infini les anecdotes qui peuplent ce livre. Mais ce qui frappe, ici, c'est surtout la connaissance parfaite de l'œuvre de ce poète maudit, que Benamar Mediène compare tantôt à Artaud, tantôt à Hölderlin et à Rimbaud. Croisant souvenirs, analyse littéraire, méditation poétique et analyse politique, le tout traversé par des extraits de textes et entretiens avec Kateb, ce livre inclassable, servi par une langue ample, se lit comme un roman.

B. M. M.

MÈREDIEU Florence (de) C'était Antonin Artaud

[Fayard, août 2006, 1 088 p., 35 €, ISBN : 2-213-62525-5.]



9 782213 625256

● L'œuvre d'Antonin Artaud a suscité de très nombreux ouvrages, critiques ou documentaires. Parallèlement – du moins jusqu'à la mort de Paule Thévenin, en 1993 –, l'édition de ses *Œuvres complètes* a élargi notre

vision de ses écrits, dont un volume de la collection « Quarto » proposait deux ans une intelligente sélection [cf. *Vient de paraître* n° 19]. Mais nous manquions à ce jour d'une véritable biographie d'Artaud : ce qui était au fond paradoxal, s'agissant d'un homme qui n'a cessé de proclamer le primat de la vie sur l'œuvre – et de vouer aux gémonies une littérature incapable de « quitter les cavernes de l'être » pour renverser les barrières du réel. L'ouvrage de Florence de Mèredieu vient combler cette lacune, au-delà même de ce qu'on pouvait espérer. La lecture de ce millier de pages (qui auraient sans doute gagné à être un peu élaguées) montre en effet clairement que l'auteur du *Théâtre et son double* a bel et bien été dépossédé de sa vie, dès son adolescence, par des troubles pathologiques contre lesquels il aura mené un combat éreintant, avec les ressources qui étaient les siennes : celles de cette « révolte écrite » – proférée, ou mise en scène – qu'il opposait à la prose du monde. F. de Mèredieu apporte de nombreuses lumières sur les périodes moins connues de cette existence : l'enfance marseillaise, les premiers séjours en clinique, les débuts parisiens (sous le « contrôle » déjà des aliénistes...), sans cacher les zones d'ombre qui subsistent – notamment quant aux débuts de son internement, après son rapatriement d'Irlande en 1937. Elle a colligé d'innombrables témoignages concernant ses premières entreprises littéraires, la traversée du surréalisme, l'aventure théâtrale (et cinématographique), le séjour mexicain de 1936 (plus miséreux que ne le voudrait la légende...). Beaucoup de digressions passionnantes, aussi, sur les relations malaisées d'Artaud avec les femmes qui ont traversé sa vie, accompagnant à distance son insoutenable quête. Sans parler de ses rapports avec les institutions psychiatriques, durant ses neuf années d'internement – puis sa courte « libération », jusqu'à sa mort prématurée en 1948. On ne sort pas tout à fait indemne de ce long volume, car c'est d'abord un drame humain qui s'y déroule, exposant parfois la déroute d'un être dont on continue pourtant d'interroger (non sans fascination) les pages qu'il aura noircies jusqu'au dernier jour.

Et puisque ce n'est pas une « œuvre » au sens strict du terme qu'Artaud nous a léguée, mais les traces incessantes de son combat avec les forces qui le déchiraient, souhaitons avec sa biographe qu'on se décide enfin à publier l'ensemble des derniers *Cahiers*, dont la parution est suspendue depuis trop d'années.

Y. d. M.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection de Marc BLANCHET, Louise L. LAMBRICHS, Gérard-Georges LEMAIRE, Yves di MANNO, Boniface MONGO M'BOUSSA, François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS

BERGOUNIOUX Pierre La Fin du monde en avançant

[Fata Morgana, octobre 2006, 58 p., 11 €, ISBN : 2-85194-678-1.]



9 782851 946782

L'Invention du présent

[Fata Morgana, octobre 2006, 112 p., 17 €, ISBN : 2-85194-677-3.]



9 782851 946775

● La parution chez Fata Morgana de deux livres de Pierre Bergounioux permet de réunir différentes études dans le premier et des réflexions plus personnelles dans le second. Commençons par le premier : *L'Invention du présent* (fort beau titre !) réunit des études sur différents auteurs. La naissance à lui-même de Flaubert, le charme agissant du *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, l'approche difficile pour le jeune Bergounioux des livres de Faulkner ou des études sur les univers d'Henri Thomas, Claude Simon, Jacques Réda ou Pierre Michon. Suivent trois textes plus méditatifs sur l'écriture et la présence de l'écrivain au monde. Dans celui qui donne son titre au livre, Pierre Bergounioux confie : « Tout a changé en l'espace d'une quarantaine d'années. [...] Au silence champêtre, aux stupeurs de la société traditionnelle ont succédé les communications de masse, l'offre concurrentielle,

tapageuse, d'images, de visions qui se donnent pour l'explication de l'aventure que nous vivons, le sens audible, visible de la vie au seuil du nouveau millénaire. » Et finalement de poursuivre avec la parution de *La Fin du monde en avançant* (beau titre!) pour dire à nouveau la standardisation du monde et d'écrire dans le texte *De la littérature à la marchandise* (m'ouais!): « C'est une humanité d'une autre sorte qu'on peut observer à l'état naissant derrière les murs des collèges et des lycées. Conditionnés de la plante des pieds à la pointe des cheveux par les multinationales de la bouffe et des fringues, de la musique en boîte et de l'électronique, vecteur de logos, de stigmates corporels, acquis au langage cynique, ordurier du sous-prolétariat intellectuel que les groupes financiers ont placé aux créneaux des médias, les innocents d'aujourd'hui construisent une identité autre, aliénée, à peu près entièrement réifiée. Ils confient à des "produits" le soin d'être et de parler pour eux. » Sacré Pierre! Pourquoi ne pas gagner du temps en style et les appeler des « petits cons incultes »? Voilà donc les jeunes Français d'aujourd'hui (du monde itou!). J'espère, cher Pierre, que vous ne faites jamais les courses au supermarché, portez des vêtements faits sur mesures, pour ne pas ressembler à ces gens-là, ni à leurs parents qui s'habillent comme eux! Pendant que de grands éditeurs publient vos romans, de petits éditeurs vous permettent de dire votre insatisfaction, fustiger ce monde dans lequel vous ne vous reconnaissez plus: d'ailleurs, comment pourrait-il avoir à nouveau le visage de celui des années 1950?

M. B.

BILLOT Antoine

Monsieur Bovary

[Gallimard, coll. « L'un et l'autre », mars 2006, 286 p., 17,50 €, ISBN : 2-07-077928-9.]



9 782070 779284

● « La réalité dont un roman s'inspire est souvent comme un train qui entre en gare : l'observation qu'on en fait dépend du wagon devant lequel

on se trouve quand il s'immobilise. » Si Flaubert a choisi de se placer derrière Emma, pourquoi un autre ne se placerait-il pas derrière Charles Bovary pour nous raconter la même histoire, mais de son point de vue? Telle est l'idée hardie, pour ne pas dire téméraire, qui s'est emparée d'Antoine Billot. À ouvrir le livre, on tremble. Rivaliser avec Flaubert? Impossible! Le résultat pourtant entraîne, amuse, séduit, convainc. Charles Bovary, que Flaubert avait peint stupide et sans épaisseur, prend sous la plume de Billot de la chair, de l'esprit, et même une rouerie subtile dont on se demande si elle n'appartient qu'à la convention bourgeoise de l'époque ou si elle ressort d'une forme de perversion (l'un n'excluant pas l'autre). Quand le mari trompé jouit de paraître stupide et devient – par amour? – le metteur en scène de son propre malheur, n'est-ce pas l'histoire elle-même qui bascule et va jusqu'à éclairer Emma et ses affres d'une pâleur inédite? Nourrie des manuscrits flaubertiens et de documents si bien fondus dans le texte qu'on ne sait plus où est l'histoire factuelle, l'histoire romancée, et le roman de Billot, *Monsieur Bovary*, loin d'être un exercice littéraire de potache comme le projet pouvait le laisser craindre, devient un roman à part entière, comme un miroir tendu au chef-d'œuvre de Flaubert. Si Flaubert était Emma, Billot est-il Charles Bovary? L'histoire, remarquablement menée d'une langue sobre et sûre d'elle, ne le dit pas.

L. L. L.

DALEMBERT Louis-Philippe **Les dieux voyagent la nuit**

[Éd. du Rocher, mai 2006, 220 p., 16,90 €, ISBN : 2-268-05865-4.]



9 782268 058658

● Ancien pensionnaire de la Villa Médicis, Louis-Philippe Dalembert bâtit depuis deux décennies une œuvre littéraire fortement marquée par le religieux. Son dernier roman, *Les dieux voyagent la nuit*, est sans doute celui qui exprime le mieux cette prégnance du religieux. Il y est question du retour à Haïti à travers

l'expérience du vaudou, la religion la plus marquée du pays, où pour la première fois la négritude se mit debout, pour reprendre une expression chère à Aimé Césaire.

L'aventure commence un soir, dans un sous-sol de New York. Là, au sein de la communauté haïtienne, le narrateur adulte assiste pour la première fois de sa vie à une cérémonie vaudou. Ce spectacle, où le tambour tient un rôle fondamental, a le don de le replonger dans son enfance au pays natal, à l'époque où sa grand-mère lui interdisait d'approcher ces « sataneries ». Ce voyage de nuit entre New York, Spanish Harlem et la Caraïbe est pour le romancier haïtien l'occasion de retrouver, dans une approche semi autobiographique, ses thèmes de prédilection : l'enfance, ses tabous et son monde merveilleux. Un récit « magique » servi par une langue qui mélange allègrement la gouaille parisienne et les expressions créoles. *Les dieux voyagent la nuit* est le lieu d'une double initiation : celle du narrateur et celle du lecteur prêt à braver avec le narrateur toutes les peurs de l'enfance.

B. M. M.

DIDIER Marie

Dans la nuit de Bicêtre

[Gallimard, coll. « L'un et l'autre », février 2006, 184 p., 15,50 €, ISBN : 2-07-077701-4.]



9 782070 777013

● On ne compte plus les ouvrages qui affirment, comme s'il s'agissait d'une vérité historique, que le grand Pinel fut celui qui, au tournant de la Révolution française, libéra les fous de leurs chaînes. Pinel fut grand, certes, mais l'histoire est injuste, qui ne prête qu'aux riches et en vient, ainsi, à mentir. Sans doute est-ce l'une des raisons qui ont poussé Marie Didier à écrire ce très beau livre qui ressuscite, en littérature, la figure oubliée de Jean-Baptiste Pussin. « Figure » est mal dire : la personne, ici, à qui s'adresse l'auteur dans un tutoiement autorisé par une longue fréquentation sensible, admirative et respectueuse, vit presque tout entière

entre les lignes, avec ses gestes et ses énigmes, dans le quotidien qui fut le sien et que piste Marie Didier au fil des documents. Si la résurrection existe, alors c'est bien dans ce genre de livres, qui fait revivre une personne discrète, exigeante, généreuse, une personne qui n'avait pas la formation de ses maîtres mais savait, d'un savoir ancestral difficilement formulable, ce qu'était le malheur des fous. Pussin n'était qu'infirmier. Il avait connu le malheur, la mise au ban, et il en conservait de la modestie. Dans son humanité trempée, il savait parler aux fous comme personne, et il savait que les enchaîner était un traitement inhumain. Ses initiatives, loin d'être naïves, inspirèrent Pinel qui découvrit, chez cet homme humble dont il ne désira jamais voler la réputation, le fondement de son traitement moral. La Déclaration des droits de l'homme s'annonçait. Les grands hommes savent apprendre des humbles, et tel était Pinel. Et les écrivains savent parfois inventer une langue pour faire revivre ces belles figures longtemps demeurées dans l'ombre des grands et qui transmettent à l'humanité un autre savoir que celui qu'on apprend, un peu bêtement parfois quand on ignore encore tout de l'existence, sur les bancs de l'université. Ni histoire ni roman, surtout pas fiction, *Dans la nuit de Bicêtre* est un récit littéraire d'une sensibilité délicate et juste qui sait faire, dans le respect rigoureux des faits, la place à l'imagination pour ressusciter ce destin singulier. Ainsi sont reliés entre eux, sans être colmatés, les trous de l'histoire, au fil des questions que se pose l'auteur et qui, de tout temps, agitent la mémoire en animant la pensée.

L. L. L.

GENETTE Gérard **Bardadrac**

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction et cie », mai 2006, 454 p., 21,90 €, ISBN : 2-02-087463-6.]



9 782020 874632

● « Je me souviens » des trois premières *Figures* (1966-1972), de la trilogie *Mimologiques* en 1976, *Palimpsestes*

en 1982, *Seuils* en 1987, des deux tomes de *L'Œuvre de l'art...* Tout entière consacrée à la poétique, à la suite de Valéry et Borges, l'œuvre de Gérard Genette est sans « je ». Le je est le sujet de *Bardadrac*. « [...] Cette effroyable quantité de Je et de Moi ! » (Stendhal.) L'ordre alphabétique permet de donner une forme à cette multiplicité, qu'il soit simultanée ou dans la durée. (« Qui dit je en nous ? » dit en même temps Claude Arnaud.) « Je n'ai pas avec moi un rapport de continuité. » Cette quadrature de son cercle, il la nomme « Bardadrac », empruntant le nom de ce chaos ordonné à son amie Jacqueline, qui baptise ainsi son sac fourre-tout (au même moment, contemporains exacts de l'auteur, Michel Deguy et Jacques Roubaud publient des livres « autobiographiques » à contrainte alphabétique). Cela dit, rien d'intime au sens commun dans *Bardadrac*, hors l'enfance : protestante, père tailleur, entre banlieue, Mémilmontant et pays de Loire. (« Babette » ne fait que passer au bras de « Frédéric. ») On dévore littéralement ce gros livre pour les digressions théoriques et pour son sens de la *bathmologie* ou « science des degrés de langage » (*Barthes par Barthes*, théorisé par Renaud Camus : *Buena vista park*). Tous les mots y semblent entre guillemets. Il arrive qu'ils se rangent en listes dans de magnifiques chapitres : dictionnaire des idées reçues, idées, médialectes, mots-chimères, souvenirs (de choses communes intimes à la façon de Perec)... Attention à ce nom propre qui ne vaut pas comparaison. Malgré des ressemblances (la passion de l'énumération), *Bardadrac* est le moins pereccien des livres. Comme il est le moins bourdieusien. Le désordre alphabétique éclaire une absolue continuité, celle d'un « boursier à vie mais toujours autodidacte » devenu « homo academicus » (lycées de province, EHESS puis campus américains). Un « je net » et sans « genèse » : *Bardadrac* est une autobiographie très normalienne, pas une auto-socio-analyse : khâgne à Lakanal après guerre, entrée conjointe à la rue d'Ulm et au Parti communiste (portrait de « Vieil Alt ») et dans la culture américaine (jazz et cinéma). Genette raconte l'invention

de la nouvelle critique. Et parle avec tendresse de Barthes, l'ami et maître, de Borges, aperçu très tard. Les portraits d'Aron (*Mandarin*) ou de Deleuze (*Stroboscopie*), de Foucault en laborantin ou de Derrida à Zurich les montrent en situation universitaire. Une permanente ironie voltairienne tient lieu de réflexivité. Légère déception donc (patatrac), si on se rappelle le bonheur, qui va bien au-delà de l'admiration, que peuvent donner les articles (« Stendhal » dans *Figures II*, justement pour le Bardadrac) ou les grandes sommes théoriques de l'auteur.

J.-P. S.

GRUPE INTERDISCIPLINAIRE D'ÉTUDES NIZANIENNES **Aden – Paul Nizan et les années trente n° 5 : Intellectuels, écrivains et journalistes aux côtés de la République espagnole (1936-1939)**

[G.I.E.N., octobre 2006, 566 p., 25 €, ISSN : 1638-9867.]

Illustrations de Jean-René Kérézéon.]

● Le dernier numéro de la revue *Aden* explore l'attitude des intellectuels lors de la guerre d'Espagne. On retrouvera avec intérêt la rubrique « Article sur... » traitant notamment de George Orwell, Louis Aragon et André Malraux ; la rubrique « Témoignages et textes retrouvés » et différents « Comptes rendus » de lectures et de cinéma. À ne pas manquer : l'article de Jean-François Petit, « Paul Nizan et Emmanuel Mounier dans la contestation de la philosophie universitaire des années trente », et celui de Gilles Vergnon, « "Bellicistes" de gauche : Paul Nizan et les intellectuels anti-munichois ».

Vdp

LASSERRE Sophie **Août**

[Gallimard, coll. « L'arpenteur », mars 2006, 100 p., 9 €, ISBN : 2-07-077663-8.]



9 782070 776634

● Unité de lieu (une maison de pierre), de temps (mois d'août caniculaire), d'action, tous les éléments sont ici réunis pour une tragédie dont le dénouement n'aura pas lieu. Sans doute parce que l'enjeu du roman consiste en la mise en scène d'une situation d'impasse mortifère où se trouve prise Charlotte, personnage principal d'un quatuor dont les prénoms fonctionnent en miroir. Charlotte, épouse de Jacques, reçoit chez elle Jeanne, son amie d'enfance, épouse de Charles. Dans la tension d'un étouffant mois d'août se joue en silence le drame d'une vie qui assiste, prisonnière de sa jouissance, à sa propre destruction. Clinique de la dépression et du masochisme, ce roman blanc, économe et froid, traduit moins l'enfer des couples et leurs compromissions que l'enfer de soi-même, quand la jouissance mortifère vous muselle tout en vous faisant la loi.

L. L. L.

LING Hélène

Lieux-dits

[Allia, coll. « Petite collection », mars 2006, 160 p., 6,10 €, ISBN : 2-84485-211-4.]



9 782844 852113

● Première œuvre d'Hélène Ling, ce livre s'inscrit d'emblée dans une histoire et un mythe de notre littérature. Dès les premières pages, l'auteure nous fait dériver à la suite de sa narratrice dans les rues de Paris et on ne peut s'empêcher de penser à de grands livres emblématiques comme *Le Paysan de Paris* de Louis Aragon, à *Nadja* d'André Breton (ce n'est quand même pas un hasard si, dès le début, l'autobus nous amène aux abords de l'hôtel des Grands Hommes, en face du Panthéon) ou encore aux *Dernières nuits de Paris* de Philippe Soupault. Mais il ne s'agit pas là d'un hommage à ces écrivains qui ont choisi la capitale comme terrain d'une chasse, d'une quête exigeante des signes d'une autre expérience du monde. Hélène Ling a son propre mode pour parcourir ce microcosme urbain. Elle enchevêtre en fait deux manières de l'appréhender : la première est purement aléatoire et personnelle, la seconde est tributaire

d'une visite guidée organisée à l'intention de touristes coréens. C'est-à-dire que le plus cocasse et le plus absurde se mêlent à l'onirique et, plus simplement, à l'émerveillement de découvrir tout d'un coup la beauté d'un endroit bien connu mais jamais vraiment vu. Tous les moments de cette circumambulation sont traduits par des fragments narratifs qui traduisent chaque fois une émotion, une révélation, une suite d'associations significatives, des collisions mnésiques, que sais-je encore ? Par exemple, voici notre héroïne dans un des hauts lieux de l'art moderne : « L'esprit à l'affût du moindre signe, elle dérive lentement vers le centre du hall, à l'ombre du grand écran et de ses salves de ketchup et de moutarde recourbées en arc-en-ciel – et là, parmi les flux de corps et de liquides, une silhouette fit soudain tache sur l'ensemble. » Dans cette incessante perte de sens, la narratrice insinue une vision acerbe de l'esthétique de notre temps, une ironie douce et pourtant incisive, une bonne dose d'humour acide. Mine de rien, en passant. Car il faut chaque fois passer à autre chose, à un autre paysage, à d'autres figures qu'on croise, à d'autres formes d'art déconcertantes. Ce n'est pas par hasard que ce périple échevelé s'achève au Père-Lachaise, là où reposent tant de grands écrivains célèbres. Il y a un amour aigre-doux des ruines dans ces pages superbes, un amour ambigu pour la beauté qui ne cesse de changer d'apparence et même de contenu.

G.-G. L.

MALLARMÉ Stéphane

Pour un tombeau d'Anatole

[Éd. du Seuil, coll. « Points Poésie », octobre 2006, 372 p., 8 €, ISBN : 2-7578-0010-8. Introduction et notes de Jean-Pierre Richard.]



9 782757 800108

● Après les fragments relatifs au « Livre » réunis par Jacques Scherer (Gallimard, 1957), la publication en 1961 de *Pour un tombeau d'Anatole* devait infléchir de manière décisive la perception qu'on avait jusqu'alors de l'œuvre

de Mallarmé, et la lecture qu'on pouvait en faire. Rappelons les funestes circonstances qui sont à l'origine de ces pages. En 1879, peu de temps sans doute après la longue agonie de son fils Anatole (âgé de huit ans), Mallarmé amorce le projet d'un « Tombeau » opposant au drame qui venait de le frapper – et au décès d'un si jeune être – l'Idéal plus apaisé que vengeur d'une œuvre « dégagée » des tourments terrestres. Rien ne permet d'imaginer la forme (en prose, en vers ?) que cette œuvre aurait prise s'il l'avait menée à son terme. Mais il semble avoir assez vite abandonné ce projet, dont il ne reste donc que ces 202 fragments, crayonnés (au sens littéral) sur de minuscules feuillets : ébauches et notations en vue d'un texte demeuré virtuel. Il faut insister sur le travail exemplaire de Jean-Pierre Richard, premier éditeur de ces notes, qui a accompagné leur déchiffrement d'une très longue étude – presque un livre en soi – sans laquelle notre lecture demeurerait sans doute encore plus lacunaire. Outre ce préambule qui éclaire avec acuité des pages à bien des égards énigmatiques, il faut souligner l'extraordinaire « présence » que le texte dégage, d'avoir été retranscrit et recomposé « à l'identique » (ce qui n'est pas le cas dans la nouvelle édition de la *Pléiade* [1998], où il se trouve au contraire totalement « aplati »). D'une certaine façon, d'ailleurs paradoxale, c'est bien comme une œuvre « finie » qu'on peut aujourd'hui lire ces pages, restituées dans la fulgurance (et les hésitations) de leur inscription initiale – et dont le thème, douloureux, nous touche d'autant plus qu'il conserve, dans l'éparpillement de ses fragments, son incandescence première. On trouvera l'écho de cette « forme » – qui n'en était pas une, dans l'esprit de l'auteur... – chez certains poètes d'aujourd'hui (je songe à Collobert, à Bénézet) dont le *Tombeau d'Anatole* semble préfigurer les recherches : « or parti, et/vent de rien/qui souffle/(là, le néant/? moderne) ».

C'est une belle idée en tout cas de nous procurer une édition « populaire » (et fidèle) de ce texte inclassable, bouleversant.

Y. d. M.

MELVILLE Herman
**Moby Dick, Pierre
 ou Les ambiguïtés,
 volume III**

[Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », septembre 2006, 1 407 p., 60 €, ISBN : 2-07-011845-2. Édition dirigée par Philippe Jaworski.]



9 782070 118458

● *Moby Dick* passe à nos yeux – et à juste titre – pour l'un des chefs-d'œuvre de la littérature anglo-saxonne du XIX^e siècle. Avec Hawthorne et Poe, Melville figure parmi les pionniers de cette jeune nation qui cherchait encore la noblesse de ses belles lettres. Pourrait-on seulement imaginer que *Moby Dick* fut un échec cuisant quand il parut en 1851 ? Cette grande fable métaphysique aux résonances bibliques n'a pas touché le cœur de ses contemporains. Melville en retira une grande et profonde amertume et il décida alors d'abandonner le vaste territoire des océans qui l'avait tant inspiré pour écrire une *romance* se déroulant en Nouvelle-Angleterre. Il en résulta un ouvrage ô combien déroutant. Une grande famille rurale de la côte est qui a des prétentions aristocratiques, une tradition familiale oppressante malgré l'absence du père décédé, une mère très conformiste : tout est fait pour écraser le jeune Pierre Glendinning. Ce dernier adhère à la culture dont il est issu et en est fier. Et l'avenir lui sourit : il est fiancé avec une jeune fille blonde, bien née et nantie, prénommée Lucy. Mais le destin va faire obstacle au bonheur de Pierre : il rencontre une jeune fille brune, Isabel, dont il s'éprend. Il découvre qu'elle n'est autre que sa demi-sœur. Contre toute attente, il épouse la jeune fille et va s'installer à New York. Ils habitent dans un lieu invraisemblable où vivent des marginaux de toutes sortes, dont des artistes. Pierre tente de gagner son pain en produisant des œuvres littéraires. Et son histoire s'achève de manière catastrophique. Quand il sort de presse, en 1852, le roman est très mal reçu. Melville est attaqué, surtout à cause de l'amoralisme de l'intrigue. Avec le recul, il prend une

saveur particulière, puisque l'emportement du héros fait sauter tous les garde-fous que la société dispose pour se préserver. Pierre, dans ses égarements, représente la toute-puissance du sentiment et de la passion (il y a d'ailleurs un chapitre entier consacré à la souveraineté de l'Amour), il met à mal un des principes de la production romanesque de son siècle (des Brontë à James, en passant par Jane Austen), le conflit entre les valeurs du monde et les raisons du cœur, sans parler des plus obscures machinations de l'âme.

G.-G. L.

RABEARIVÉLO Jean-Joseph
Presque Songes. Sari-Nofy

[Sépia, coll. « Tsipika », octobre 2006, 127 p., 6 €, ISBN : 2-84280-119-9. Présentation par Claire Riffard.]



9 782842 801199

● Jean-Joseph Rabearivelo (1901-1937) est probablement l'écrivain malgache le plus célèbre. Issu d'une famille noble de l'Îmerina, il est fasciné par la littérature française, qu'il découvre au collège des jésuites de Tananarive. Il en est toutefois renvoyé pour lecture illicite : *Les Fleurs du mal*. Très tôt, il traduit en malgache des poèmes de Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Mallarmé. Coup sur coup, il publie en 1934 et 1935 *Presque Songes* et *Traduit de la nuit*. Deux recueils dans lesquels il suggère un aller-retour permanent entre la langue malgache et française. En outre, il tente de retrouver en français le principe d'une des formes poétiques malgaches, le hain-teny, que Jean Paulhan (qui fut professeur de lettres au lycée de Tananarive de 1908 à 1910) introduit dans la poésie française. Malgré ces succès littéraires, Jean-Joseph Rabearivelo se donne la mort en 1937 en absorbant du cyanure de potassium. Depuis, on ne cesse de s'interroger sur les raisons qui l'ont conduit au suicide. Certains évoquent une dépression nerveuse, d'autres la précarité matérielle, d'autres encore son incapacité à assumer sa double identité. Car il a souffert, comme il l'écrit lui-même, « d'être welche parmi les Latins, un mélanien au milieu des

blancs ». Léopold Sédar Senghor, qui l'a longuement évoqué dans son *Anthologie de la poésie nègre et malgache* (1948), a une autre explication. « Le départ volontaire du prince des poètes malgaches, qui se suicida le 22 juin 1937, pose un problème trop grave pour être éludé, problème individuel et social en même temps ; le poète se débattait, depuis des années, au milieu d'insurmontables difficultés matérielles et l'Administration française, sollicitée, ne fit jamais rien pour lui venir en aide. Français par l'esprit, il voulait voir sa patrie spirituelle ; l'Administration française lui opposa, par deux fois, un refus méprisant. Ajoutez les chagrins domestiques et la maladie. Ajoutez les hantises littéraires, les images de Chatterton, de Crevel et d'autres. Il ne restait au poète qu'à quitter superbement la vie... » Qu'à cela ne tienne, ses recueils de poèmes les plus connus, depuis longtemps épuisés, viennent d'être réédités par Sépia dans la collection « Océan Indien » que dirige Dominique Ranavaison. *Presque Songes*, publié en 1934, repris par Hatier en 1990, est ici présenté par Claire Riffard, qui a eu en main les manuscrits de Rabearivelo. Au lecteur de lui prêter une petite oreille : « Ne faites pas de bruit, ne parlez pas :/ vont explorer une forêt, les yeux, le cœur/l'esprit, les songes... »

B. M.-M.

ROSSARD Cécile
Un bisou de poisson rouge

[Diabase, coll. « Littérature », juin 2006, 64 p., 10 €, ISBN : 2-911438-43-4. Préface de Marie Desplechin, dessins de Bonnie Colin.]



9 782911 438431

● Un « bisou de poisson rouge » – ainsi une collégienne de quinze ans revoit-elle le dernier soupir de sa mère, comme enfermée dans une bulle à elle adressée, pour la porter vers l'existence tandis qu'inexorablement, le poisson se retire pour s'enfoncer dans l'océan. C'est dans ce dernier souffle que la narratrice trouve l'inspiration et, peu à peu, l'énergie de reconstruire ce que fut leur vie ces

derniers mois-là, partagés avec sa mère et la maladie. En quelques textes brefs, sensibles et délicats, c'est tout un trajet croisé qui s'esquisse, celui d'une mère qui lentement s'éclipse, celui d'une très jeune fille naissant à l'existence ; un trajet où chaque instant volé à la mort ravive toutes sortes de souvenirs. Chaque évocation contribue, au fil de petits faits vrais notés au jour le jour, à retisser ce lien vital, fondateur, et à en restaurer la mémoire. Pour que la mort n'engloutisse pas ce qui fut juste, heureux ou douloureux, vivant et surtout vital, ce premier roman semble inscrire avec justesse, pudeur et talent ce qui fut à l'origine d'une intime nécessité d'écrire.

L. L. L.

TADIÉ Jean-Yves

De Proust à Dumas

[Gallimard, coll. « Blanche », septembre 2006, 395 p., 23 €, ISBN : 2-07-078106-2.]



● L'auteur de ce recueil est l'un des maîtres des études proustiennes ; il est également connu pour son livre sur Jules Verne, *Regarde de tous tes yeux, regarde!* (Gallimard, 2005) ou encore pour sa remarquable introduction aux *Écrits sur l'art* de Malraux, dans la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, 2004). Ce sont précisément quelques-unes des multiples curiosités de J.-Y. Tadié qui font l'intérêt de son dernier livre. On y retrouve ainsi (ou l'on y découvre) sa passion pour Dumas : « À la recherche du temps perdu est un grand roman d'aventures spirituelles, et *Vingt Ans après*, *Le Comte de Monte-Cristo*, *Le Vicomte de Bragelonne* reposent entièrement sur la mémoire » ; son admiration pour Nathalie Sarraute, pour Péguy, pour Mallarmé. Ce qui fait essentiellement la valeur de ces textes, l'auteur l'annonce dans son avant-propos : « Ne donnons pas à nos lecteurs, à nos élèves, l'impression que nous n'aimons ni ce que nous faisons ni ce dont nous parlons. » De même, dans son « Péguy, critique littéraire », il évoque « cette sorte d'amour qui pousse Péguy à parler de ses

auteurs, et de la littérature, comme de ses enfants, comme de lui-même ». C'est là l'esprit qui anime *De Proust à Dumas*.

Plusieurs parties constituent l'ouvrage : des préfaces où règne Dumas ; des chroniques (le « chant d'innocence » de Marcel Raymond, Julien Gracq lecteur, un entretien sur l'écrivain et ses archives) ; des voyages (notamment de suggestives « Impressions d'Égypte » notées à Alexandrie à l'âge de vingt-quatre ans) ; des textes sur la musique, parmi lesquels une émouvante réflexion sur les *Dialogues des carmélites* de Poulenc, une présentation de *Parsifal* pour un programme de l'Opéra-Bastille, etc. La dernière partie, « Sur Proust », propose diverses études : « La plume et l'épée », où les textes militaires du romancier sont rapprochés de ceux du général de Gaulle, confrontation inattendue qui montre « la valeur des textes militaires de Proust » ; la préface écrite pour *Le Vocabulaire de Proust* d'Étienne Brunet, ou encore, épilogue du recueil, « De la culture à la création », qui reproduit la passionnante préface au catalogue de l'exposition « Marcel Proust, l'écriture et les arts », présentée en 1999 à la Bibliothèque nationale de France.

F. S.-C.

VAN RYSSELBERGHE Maria Je ne sais si nous avons dit d'impérissables choses. Une anthologie des Cahiers de la Petite Dame

[Gallimard, coll. « Folio », octobre 2006, 704 p., 10 €, ISBN : 2-07-030751-4.]



● Amie d'André Gide depuis 1899, Maria Van Rysselberghe devient sa voisine, rue Vaneau, en 1928. De 1918 à 1951 (année de la mort de Gide), Maria note tout. Le résultat, ce sont les *Cahiers de la Petite Dame* (quatre tomes parus chez Gallimard de 1973 à 1977) dont ce Folio constitue une anthologie. Passionnante anthologie qui fait revivre Gide et – comme l'écrivait André Malraux dans sa préface de 1973 ici reproduite – « le milieu important et limité de ses disciples, amis ou lecteurs ».

La frilosité de Gide, l'abondant courrier qu'il reçoit, son retour d'Afrique en 1926, son souci d'une « campagne pour les Noirs », ses scrupules de traducteur, son émotivité, tout est évoqué. Nous découvrons ainsi ce qu'il pensait de ses contemporains. De Valéry en 1926 : « Un être considérable, prodigieux d'intelligence » ; de Malraux en 1930 : « Il est trop intelligent, je me sens un petit garçon à côté de lui » (à cette date, Gide a 61 ans et Malraux, 29...). De Péguy en 1934 : « On n'a pas assez dit quelle étonnante figure ce fut. » Gide s'intéresse également beaucoup à Georges Simenon, dont il dit en 1945 : « Je ne lis plus un Simenon sans prendre des notes. » Il y a aussi ce que Gide pense des maîtres du passé. De Dostoïevski (le romancier qu'il aurait préféré être), il dit en 1921 : « Dès qu'on en ouvre un, c'est la bouffée de chaleur au cerveau. » De Hugo en 1934 : « J'ai la plus profonde admiration pour sa poésie, je trouve son théâtre détestable. » En 1936, Gide rentre d'URSS : « Le bonheur pour tous, au détriment de chacun ! » L'année suivante, la « petite dame » note : « Les nouvelles exécutions en URSS, où la terreur s'exaspère et prend un aspect de folie, nous occupe tellement l'esprit qu'on ne parle que de cela. » Malraux est très présent au Vaneau dans les années 1940 ; le voici, par exemple, en novembre 1944 alors que sa compagne Josette Clotis vient de mourir accidentellement, « un Malraux tout fermé, contracté, le visage ravagé ». En 1945, voici Louis Martin-Chauffier de retour du camp de Belsen ; en 1947, le prix Nobel ; en 1949, une visite à Matisse, « imposant comme un beau portrait de Titien ». Enfin, la mort de Gide et ses lendemains sont largement évoqués. Saluons donc cette édition en exprimant toutefois un regret : quel dommage qu'il n'y ait pas d'index des noms !

F. S.-C.

POÉSIE

Sélection de Marc BLANCHET, Michel ENAUDEAU,
Yves di MANNO et François de SAINT-CHÉRON

CCP n° 12

[Farrago, novembre 2006, 252 p., 15 €,
ISBN : 2-84490-192-1.]



● Alternant couverture jaune et couverture bleue, chaque numéro du Centre international de poésie de Marseille (cipM), intitulé *CCP (Cahier critique de poésie)*, constitue une somme puisque le propos de cette publication volumineuse et bon marché est de brosse l'ensemble du panorama de l'édition de poésie en France, deux fois l'an, à travers « auteurs, livres, revues, expositions, livres uniques, CD audio, CD-ROM, Internet, fanzines, micro-édition, manifestations, lectures ». Autant dire que les numéros de *CCP* sont indispensables à toute médiathèque ou centre culturel, tant le lecteur pourra y suivre des chroniques de toutes les parutions, s'informer d'une vie littéraire intense masquée par la promotion des romanciers dans la télévision et nombre de supports écrits ou radiophoniques. Chaque numéro de *CCP* est également consacré à un poète. Après les récents Quignard et Fourcade, *CCP* recueille plusieurs collaborations pour un dossier Christian Gabriel/Guez Ricord dont les éditions Le Bois d'Orion ont publié, de manière posthume, l'impressionnant *Cantique qui est à Gabrielle*, somme de quatre livres publiés séparément auparavant et qui s'impose comme une sorte de Livre mêlant les religions monothéistes pour une révélation personnelle frôlant l'hallucination. Méditant sur la parole divine révélée en tout être (et plus encore, ici, dans la « personne » du poète), il dévoile aussi des paysages sensuels qui font regarder autant vers Bonnefoy que vers Jouve, vers Dante que vers Sade. Pour nombre de lecteurs informés, l'œuvre de Guez Ricord est perçue comme un des sommets de la poésie française de la fin du xx^e siècle. Ce dossier, accompagné d'une iconographie, permet ainsi de découvrir la complexité d'un parcours poétique en cours de réédition. Il s'avère très instructif

en préambule de chroniques de livres de poésie publiés tous azimut (du confidentiel au diffusé en librairie) avec des partis pris discutables qui disent par ailleurs le milieu passionné de la poésie, si méconnu en France comme à l'étranger, mais qui est d'une richesse qu'on pourrait qualifier d'unique...

M. B.

Les Poètes du tango

[Gallimard, coll. « Poésie », septembre 2006, 274 p., 5,80 €, ISBN : 2-07-033900-9. Édition d'Henri Deluy et Saúl Yurkievich.]



● Les définitions du tango, son histoire, ses thèmes : les premières pages de ce recueil nous les apprennent fort bien ; suivent les poèmes, présentés dans l'ordre chronologique de 1890 à 1980. Bien sûr, il manque la musique, mais les paroles disent, elles aussi, « les déboires que le destin inflige, le mal de vivre, et chantent ce qui est perdu à jamais ». « Un soupçon de brouillard/entoure le café/de fine pénombre.../Pleure la nuit qui agonise » (*L'Aube*). « Je ne sais si c'était péché de te dire ma tendresse,/ devant l'image divine de Jésus./C'est vrai le monde était un chemin de bonheur/ et sur ce chemin ton amour était lumière... » (*Messe de onze heures*). « La bruine, et seul et triste,/sur le trottoir, va ce cœur transi/par une tristesse de ruines... » (*Bruine*). « Frère, te souviens-tu ? comme elle était belle,/ un cercle se formait pour la regarder danser,/quand je la vois si vieille à présent dans la ruelle/je détourne la tête et me mets à pleurer » (*Temps anciens*). Il est précieux de pouvoir découvrir le texte de ces poèmes parce que, lorsque nous écoutons les tangos, nous ne prêtons pas forcément attention à leurs paroles, surtout si nous ne comprenons pas l'espagnol... Or, comme le montrent les quelques vers cités à l'instant (et bien d'autres), ces poèmes ne sont ni sans charme ni sans beauté. L'anthologie est enrichie d'une note sur l'idiome des tangos, d'un lexique et d'une chronologie.

F. S.-C.

BECK Philippe Beck, l'impersonnage. Rencontre avec Gérard Tessier

[Argol, coll. « Les singuliers », octobre 2006, 252 p., 25 €, ISBN : 2-915978-05-0.]



● Inaugurée voici tout juste dix ans avec *Garde-manche hypocrite*, l'œuvre poétique de Philippe Beck est déjà riche d'une douzaine de titres parus notamment chez Flammarion, Al Dante et au Théâtre Typographique. La reconnaissance presque immédiate de cette œuvre – comme les résistances qu'elle a pu rencontrer – ne sont pourtant pas allées sans malentendus. La position de Beck, assignant à la poésie « l'horizon du vers » comme perspective réitérée, suffirait à le distinguer de tous ceux qui, dans sa génération (répétant la vieille posture avant-gardiste), ont fait un choix exactement inverse – celui de la prose « informelle » et du rejet de la poésie « en tant que telle ». Mais le désaccord est évidemment plus profond. Il touche à la question du sens et, plus largement, aux liens que la poésie continue d'entretenir avec l'ensemble des interrogations (sociales, morales, politiques) qui travaillent l'époque. Pour participer bien sûr à sa mutation. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, cette « monographie dialoguée », emblématiquement placée sous les auspices de « l'impersonnage », apporte de nombreuses et précieuses précisions. Il s'agit, selon le principe de la collection, d'une rencontre privilégiée : ici avec Gérard Tessier, en qui Beck a trouvé un interlocuteur à sa mesure, d'une finesse d'analyse remarquable et poussant parfois l'auteur dans d'inattendus retranchements. Loin de rechercher l'anecdote, la conversation évite sciemment de s'engager sur le terrain biographique. Plusieurs digressions en divers moments du livre – sur une enfance alsacienne ou, plus tard, le grincement d'une balançoire associé au cri des mouettes – laissent cependant affleurer une trame plus secrète, qui aurait peut-être mérité d'être mieux mise au jour. Mais la matière principale est évidemment ailleurs – dans le dépassement

des contingences personnelles et cet effort vers le « lyrisme objectif » que Beck renouvelle (ou réinvente) avec une ambition pour le travail poétique dont on pourra ici mesurer le sérieux. La forme du dialogue s'avère particulièrement adaptée à l'essor d'une parole soucieuse d'éclairer le foyer central d'où l'œuvre rayonne, dans sa densité : car si elle n'est pas toujours d'accès « facile », la poésie de Philippe Beck n'a pour autant rien d'illisible. Enrichi d'une anthologie significative (et de quelques illustrations), ce volume d'entretiens ouvre en tout cas bien des pistes pour le lecteur qui souhaiterait l'aborder, dans sa vérité et ses revendications manifestes. Il marque également un tournant dans le travail de l'auteur, que les *Chants populaires* (réécriture des contes collectés par les frères Grimm, à paraître début 2007 chez Flammarion) devraient bientôt confirmer.

Y. d. M.

DEGUY Michel
Donnant Donnant.
Poèmes 1960-1980

[Gallimard, coll. « Poésie », septembre 2006, 448 p., 9 €, ISBN : 2-07-034080-5.]



9 782070 340804

- Dans la préface qu'il donne à ce nouveau choix de poèmes composés entre 1960 et 1980 – refonte de deux précédents volumes, parus dans la même collection en 1973 et 1986 –, Michel Deguy rappelle les réserves que lui inspire la tendance contemporaine à la compilation anthologique, coupable selon lui d'oblitérer l'effort réel des œuvres pour n'en retenir que des fragments insignifiants, détournés de leur contexte. Tout en partageant sa méfiance, force est de constater que le présent volume lui donne partiellement tort : car la traversée qu'il propose dans les neuf recueils concernés, de *Fragment du cadastre* (1961) à *Donnant Donnant* (1981) – en passant notamment par ces deux étapes majeures que furent *Oui Dire* (1966) et *Figurations* (1969) – rend exactement compte des tensions qui les travaillent, ainsi re-parcourus chronologiquement. À un détail près,

il est vrai : en privilégiant pour l'essentiel – au détriment des pages réflexives qui en sont indissociables – les séquences les plus ouvertement « poétiques » (et le remarquable travail sur le vers que Deguy menait au tournant des années 1960-1970), ce florilège estompe l'un de ses apports majeurs. Je veux parler de l'« impureté » revendiquée de ses recueils et d'une composition qui confrontait la théorie et la pratique (comme on disait alors) : poésie traversée d'idées et philosophie lyrique. C'est même cette remise en cause de plus en plus marquée – et la recherche parallèle d'un nouveau statut du poème – qui caractérise alors l'écriture de Deguy. Ce mouvement-là, en revanche, l'anthologie le restitue parfaitement : on y perçoit même la lutte qui s'est livrée contre le « poète » que Deguy, visiblement, n'a pas voulu être (à son détriment d'ailleurs, comme le rapportera plus tard *Le Comité*). En quoi il accompagne comme on sait (et précède parfois) l'ensemble de sa génération, de Denis Roche à Jude Stéfan. *Donnant Donnant* peut donc se lire comme le bilan d'une quête qui n'eut rien d'éthéré et fut portée au contraire par une résistance opiniâtre aux conventions du moment. Pour prolonger la réflexion, on lira avec intérêt le diagnostic sans complaisance sur le paysage poétique actuel que Michel Deguy propose sous le titre de *Mutation ?* dans la dernière livraison (n° 116) de la revue *Po&sie*, dont il est le maître d'œuvre depuis près de trente ans.

Y. d. M.

FERRARI Éric
Les Inventions

[Cheyne éditeur, coll. « Verte », septembre 2006, 76 p., 13,50 €, ISBN : 2-84116-114-5.]



9 782841 161140

- Quel beau titre, *Les Inventions* ! Ne peut-on pas ainsi définir le poème contemporain, une manière d'inventer, de créer ainsi par l'écriture poétique un décalage, une nouveauté, qui soit plus sur un mode subtil qu'un plan conceptuel ? Il y a dans cette « invention » d'un titre également une « invitation » qui donne rapidement, à la lecture de ce quatrième

livre d'Éric Ferrari (né en 1960), la sensation que ce livre se veut aussi le lieu d'une communauté. Si le « nous » est si présent, c'est peut-être que le poète sait qu'inventer, ou que proposer le poème sous la forme d'une invention, c'est nous inviter nous-mêmes dans nos capacités de création, d'entente, voire de partage. « Ce qui arrive/et ce qui n'arrive pas./S'il/fallait s'en/soucier, //c'est que nous serions/pas vraiment/ivres d'être », écrit le poète : il y a dans la rapidité de ce poème encore cette façon, ce désir, de nous dessiner tous dans nos aspirations et nos mystères. Cette nature mystérieuse du poème, Éric Ferrari la décline tout au long de ce livre. Cela peut tenir de notre nature double : « Deux.// Comment/veux-tu le comprendre,/faut-il le porter/comme//on se dépenche/de soi en/soi » ; être une adresse : « Une volonté de mur face aux obstacles. Les yeux tombent à l'intérieur de soi. Et cet air effaré d'avoir vu la moelle.//Tranquillise-toi, la douleur qui nous singe nous remettra d'aplomb. » Ou encore une méditation qui, étant celle du poète dans « l'effort d'écrire », inscrit le rapport de tous au quotidien : « Subsiste une grâce qui hante notre propre apparition : penser que tout équilibre dépend aussi de ce qui reste invisible.//Sur la table de chevet : du porc, des pamplemousses, des oranges, tant que l'on veut. Travailler et oublier. Continuer de travailler. » Ces poèmes dessinent des paysages où la brume posée autour de chacun de nous est la matière par laquelle nous allons distinguer les choses, et la lumière n'est pas la solution, seulement l'espace d'un partage qui n'est vrai qu'inscrit dans la communauté du poème.

M. B.

FONDANE Benjamin
Le Mal des fantômes

[Verdier, coll. « Verdier poche », novembre 2006, 284 p., 9,50 €, ISBN : 2-86432-485-7. Liminaire d'Henri Meschonnic.]



9 782864 324850

- Saluons d'abord les mots d'Henri Meschonnic qui introduit ce volume rassemblant, selon le vœu de cet auteur

encore méconnu mais apprécié d'un nombre croissant d'amateurs, les poèmes de 1942-1943 : « De tous les poètes contemporains, pas un, ni même ceux qui ont été dans la Résistance, pas un n'a écrit la révolte et le goût de vivre mêlé au sens de la mort comme Benjamin Fondane. Sa situation de fantôme lui-même y est sans doute pour quelque chose : un émigrant de la vie traqué sur les rives de Babylone. Contre les dualismes de la philosophie, il est dans le continu de la vie à partir du poème et du poème à partir de la vie. Par là il est présent. » Comprenant les recueils *Ulysse*; *Le Mal des fantômes*; *Titanic*; *L'Exode sous-titré Super flumina Babylonis* et *Au temps du poème*, ce livre nous fait découvrir idéalement, et dans la concision d'une période qui rejoint la violence de l'Histoire, un poète au rythme puissant et à la pensée subtile : « Le monde meurt. En route, vieux fantômes ! // Qui veut ressusciter d'entre les morts ? // Ivresse ! Faut-il donc qu'elle sanglote/toujours – encore l'ancre dans les ports ? // ... Terres de l'au-delà ! Nuits féériques... / Quoi ! Échoués aux visions sans voir, / vils papillons pour lampes électriques ? // – on nous ramassera sur les trottoirs. » On n'est plus dans l'héroïsme des poèmes de la Résistance, plutôt dans une sorte d'atemporalité qui accueille la joie et l'apocalypse, le mythe et le vivant : « Que l'on nous brûle et qu'on nous cloute/et que ce soit chance ou déveine, / que voulez-vous que ça nous foute ? / Il n'est de chanson que l'humaine. » Quoique consciente des violences du monde d'où elle surgit, la poésie de Fondane, dans sa mélodie, voire sa fraîcheur irrévérencieuse, va donc de l'avant, puisque le mythe est aussi l'humanité qu'elle perçoit derrière la porte fermée d'aujourd'hui : « Nous n'avons rien à dire aux ombres/qui ont cherché refuge en nous/elles parlent si bas qu'on ne les entend pas/elles parlent une langue étrangère, inconnue, / elles donnent des fêtes énormes/et parfois en ouvrant une porte/sur un escalier sans issue/ un air nous envahit, délicieux, absurde, / qui n'est certes de nulle part. »

M. B.

HUBIN Christian

Dont bouge

[José Corti, novembre 2006, 92 p., 13 €, ISBN : 2-7143-0930-5.]



● Il y a dans l'œuvre poétique de Christian Hubin une sorte d'avancée imperturbable. Les titres témoignent du tranchant qui opère dans chacun des poèmes : *Ce qui est*; *Maintenant*; *Tombées*; *Venant*; *Laps... Avec Dont bouge* (titre qui n'est pas sans épouser une certaine ambiguïté anglaise : « Don't bouge... »), cette raréfaction du matériau poétique s'impose encore. La lecture de ces poèmes nous inspire cette question : qui est ici à l'œuvre ? Quels sont ces éléments qui viennent rares ou découpés à nous, qui n'empruntent à aucune anatomie trop visible mais font entrevoir des corps, et plus encore des extraits de la réalité : meubles, limaille, efforts, mouvements... Tout cela s'agit dans la rapidité et la vitesse, cela surgit et disparaît. Tantôt en petits vers saccadés sur la page, tantôt en une seule phrase, Hubin construit un univers de déconstruction. La qualité de cet édifice impossible est d'exclure toute notion méditative qui donnerait à ces fragments l'espoir d'un sens caché ou imposerait une sorte d'autorité philosophique, si courant après l'œuvre de Celan, une pensée qui pour exister aurait besoin de se découper et n'aurait d'intérêt que par ce que l'on devine, ou tente de deviner, en elle. Non, Hubin est dans une introspection sincère, qui ne s'appuie sur aucune mode de référence intellectuelle visible. Toute sa poésie est dans l'effort d'être, et même l'effort d'un être pour témoigner d'une tentative d'écriture devant, et dans, des manifestations internes et externes. Ici les sens sont convoqués non pour dire mais seulement nommer telle ou telle part de la réalité : « La pression/à partir/ : du dos/d'orties » ou « L'adhérence/élevée//à/l'averse ». Il n'y a pas de recherche de sens, ce qui est là justement est ce qui est tombé du sens. Non l'assemblage de chutes, mais le témoignage de ce qui dégringole de la réalité, ne fait pas

sens que par l'absence de sens qui nous saisit devant ces éléments. Pas de corps souffrant, mais un corps éparpillé. Non une conscience, mais les strates de cette conscience. Non la phrase, mais les découpes d'une phrase, ce « dont » sur lequel le discours s'appuie comme contre du vide. Ainsi des paysages singuliers viennent-ils à nous, soustraits de leur grammaire et de leur justification : « De – contre vous, d'un sens brusque d'attestation ».

M. B.

LACOUÉ-LABARTHE Philippe
L'« Allégorie »

[Galilée, coll. « Lignes fictives », septembre 2006, 168 p., 23 €, ISBN : 2-7186-0724-6.]

Suivi de *Un commencement*, par Jean-Luc Nancy.]

● Comment lire ces textes anciens dont trois parurent (il y a longtemps dans la revue *Le Nouveau Commerce*) dans un ordre différent de celui dans lequel ils sont aujourd'hui proposés ? Les lire « naïvement », tout en sachant qui est Philippe Lacoue-Labarthe, philosophe, grand connaisseur des philosophies grecque et allemande, traducteur parmi beaucoup d'autres travaux de Benjamin et Hölderlin ; les lire sans prévention ni précaution particulières ? Procéder ainsi est alors faire peu de cas du titre, qui engage déjà beaucoup ; des guillemets qui enserrent le mot du titre. Dans ce cas, ce sont des poèmes en prose précédés d'une Ouverture qui s'offrent à la lecture. Les parties – « Récitatif », « Air », « Duo » – inclinent non vers l'opéra (il y a trop de faste même dans les opéras les plus « sobres ») ; plutôt vers l'oratorio. « La veille » lève les yeux vers le tableau célèbre de Georges de La Tour, *Madeleine pénitente*. De longues pages ont la puissance envoûtante – que l'on trouve chez Gracq (*Le Rivage des Syrtes*) ou Maurice Pons (*Les Saisons*). Elles mènent au lieu initial, lieu sans mystique d'avant l'hiver, la nuit, l'aube selon le poème qui le pense, comme la musique cherche, pour Lacoue-Labarthe, à faire entendre quelque chose d'avant

la musique. Ces associations seront sévèrement démenties par l'essai que Jean-Luc Nancy consacre à son ami, auteur avec lui d'un livre de référence sur le romantisme allemand (*L'Absolu littéraire*, 1978). Jean-Luc Nancy expose qu'on reconnaît aujourd'hui dans ces pages quelques motifs que le philosophe Lacoue-Labarthe a travaillés dans ses livres ultérieurs : la mimésis apparaissant selon le thème de la défiguration, la fable s'opposant, comme le conte chez Walter Benjamin, au mythe. Chaque phrase de cette prose exhale la perte, perte portée allégoriquement par la cantatrice (qui ne manque jamais de quitter la scène), par l'évanouissement du chant. C'est peut-être à cet endroit que la lecture naïve et celle, avertie et prévenante, de Nancy pourraient s'accepter. Des poètes ont appelé « chants » des parties de leur œuvre. Le chant est comme l'entendu de la voix, voix que la littérature, selon Lacoue-Labarthe, s'offre à proférer dans « l'éclat de l'éblouissement », « le silence du froid » et dont les textes de *L'« Allégorie »* disent l'inepugnable tension.

M. E.

LEUWERS Daniel

Livre pauvre/Livre riche

[Somogy, août 2006, 150 p., 35 €, ISBN : 2-85056-999-2.]



● En dépit des bouleversements récents de la technologie (et du mode même de production des livres), l'intérêt pour ce qu'il est convenu d'appeler les « livres d'artistes » ne s'est nullement démenti de nos jours, prolongeant sans doute une ancienne fascination pour le caractère « artisanal » du travail d'écriture – que l'impression vient le plus souvent oblitérer. C'est fort de ce constat que Daniel Leuwers – universitaire et lecteur attentif de la poésie contemporaine – a inauguré au début de ce siècle son projet du « livre pauvre ». L'épithète doit s'entendre dans sa double acception : économique, parce que ces travaux, n'étant pas destinés à la vente, échappent aux lois du marché ; mais aussi plus ouvertement esthétique,

parce qu'il s'agit de réalisations « minimales », le plus souvent conçues autour d'une simple feuille, pliée à plusieurs reprises. Diverses collections de formats différents ont ainsi vu le jour : « Vice versa », « Pli », « Éventail », « Feuillet d'album », etc. L'auteur inscrit son texte manuscrit et le peintre intervient directement sur chacun des exemplaires, avec toutes les variations qu'on imagine. Les livres pauvres sont conservés depuis l'origine au prieuré de Saint-Côme, près de Tours, mais font l'objet d'expositions régulières, en France comme à l'étranger. Et leur collection ne cesse de s'enrichir, associant de nombreux poètes et artistes de renom (ou moins notoires) – avec une ouverture notable en direction de la francophonie. Une publication en 2003 (chez Tarabuste) avait présenté un premier bilan de cette expérience inédite. Le somptueux volume que publie aujourd'hui Somogy nous offre une large sélection des œuvres réalisées depuis lors, avec une qualité de reproduction exemplaire. Impossible de citer ici tous les auteurs (ils sont plusieurs dizaines...) de ces travaux à quatre mains. Mais quelles que soient l'approche et la nature de leur collaboration, on reste confronté à cet échange énigmatique – à cette alchimie parfois – que suscite l'inscription conjointe de signes relevant d'alphabets différents.

Une initiative originale, quoi qu'il en soit, et dont ce volume, plus qu'un catalogue, se veut un peu l'exposition permanente.

Y. d. M.

MAINARDI Cécile

La Blondeur

[Les Petits Matins, coll. « Les grands soirs », septembre 2006, 144 p., 12 €, ISBN : 2-915879-21-4.]



● Depuis une quinzaine d'années, Cécile Mainardi édifie dans son coin, boudeuse et appliquée, une œuvre vive, acide, d'une tonalité immédiate – « extrêmement contemporaine », si l'on veut – tout en se démarquant de la plupart des rhétoriques du moment.

La Blondeur est le premier livre important qu'elle publie depuis *La Forêt de porphyre* (Ulysse-Fin de siècle, 1999) et regroupe neuf variations au fil du temps autour d'un seul et même thème : la « blondeur » comme incarnation (ou métaphore) de l'homme aimé mais absent – qu'il ait lui-même pris le large ou qu'on l'ait volontairement abandonné. Il s'agit donc d'élégies, mais excluant toute nostalgie, travaillant plutôt (dans le langage) la douleur que suscite la perte ou l'arrêt d'un amour. Et si tous les textes sont bien des adresses à un homme dont on pressent qu'il n'est pas identique (« Ta blondeur n'existe pas, c'est moi qui l'ai inventée pour la refléter dans le Tibre »), il s'agit d'abord d'une méditation sur le corps (du désir) et le suspens du temps que l'amour comme l'écriture impliquent. La première partie, dont le ton évoque le Fourcade de *Rose-déclat*, déroule une série de variations assez ahurissantes sur le concept de « blondeur », décliné de mille façons : « Ta blondeur aux conduits apparents/aux tulipes occupées [...] ta blondeur d'ornithorynque [...] ta blondeur ternie, ta blondeur d'urine/subjuguée contre les chambranles... » Les sections suivantes renoncent pourtant à cette virtuosité baroque : la gravité gagne, si l'on peut dire, et le septième chant propose même un autoportrait de l'auteure en capitaine de vaisseau « qui sombre avec le livre qu'il écrit ». C'est un recueil d'une beauté dense – et constamment irritée –, d'un élan maintenu vers une sorte de lyrisme froid, peu répandu dans la poésie d'aujourd'hui.

Une postface de Stéphane Bouquet, complice et sans complaisance, en situe intelligemment les enjeux. Il n'est pas certain en revanche que la maquette retenue par l'éditeur (qui sature graphiquement tous les espaces vides du livre, marges et pages blanches) rende pleinement justice au texte...

Ni à la relation physique que Cécile Mainardi entretient ici avec le langage : « l'écharpe je l'ai encore/je la noue autour du poème/dans ce dernier vers ».

Y. d. M.

MASSON Jean-Yves
**Hofmannsthal, renoncement
 et métamorphose**

[Verdier, coll. « Verdier poche »,
 septembre 2006, 378 p., 9,80 €,
 ISBN : 2-86432-484-9.]



9 782864 324843

HOFMANNSTHAL Hugo von
Le Lien d'ombre

[Verdier, coll. « Verdier poche »,
 septembre 2006, 444 p., 9,50 €,
 ISBN : 2-86432-483-0.]

Traduit de l'allemand, annoté
 et présenté par Jean-Yves Masson.]



9 782864 324836

● Deux livres qui se complètent :
 une traduction intégrale des poèmes
 de l'Autrichien Hugo von Hofmannsthal
 (1874-1929), plus précisément
 l'intégralité des poèmes publiés du vivant
 de l'auteur suivis de l'essentiel de ses
 poèmes posthumes – un auteur dont
 on ne connaît généralement en poésie
 que *La Lettre de Lord Chandos* ; et un essai
 de Jean-Yves Masson, son traducteur,
 mais surtout un des plus grands
 spécialistes français de poésie (de tous
 temps et toutes nationalités) et qui,
 à travers un nombre impressionnant
 de traductions, préfaces, textes critiques
 ou chroniques, a introduit en France
 les œuvres des Italiens Mario Luzi
 ou Roberto Mussapi, offert de nouvelles
 approches de Rilke, Yeats ou Sinigalli.
 Cet essai d'un poète sur un autre
 (les poésies de Jean-Yves Masson sont
 publiées notamment chez Cheyne
 et L'Escampette) s'avère passionnant
 par les perspectives pertinentes qui
 situent d'emblée Hofmannsthal au sein
 d'une modernité autrichienne, donc
 de langue allemande, complexe. Version
 revisitée d'une thèse (Jean-Yves Masson
 est professeur de littérature comparée
 à l'université Paris IV-Sorbonne),
*Hofmannsthal, renoncement
 et métamorphose* permet de suivre
 un auteur qui, commençant par la poésie,
 choisit de délaisser apparemment
 celle-ci pour l'écriture des livres d'opéra
 de Richard Strauss et de pièces de théâtre

(encore peu jouées en France).
 C'est un être de métamorphose que nous
 découvrons, soucieux de se lier à son
 époque sans en épouser les modes.
 C'est aussi une évolution spirituelle
 (enrichie notamment par une découverte
 de la Grèce) qui est présentée ici
 et qui montre, étape par étape,
 les interrogations d'un homme inspiré
 en recherche d'une continue,
 mais féconde, insatisfaction. La rigueur
 et la lisibilité de l'écriture de Jean-Yves
 Masson nous permettent de saisir
 au plus près ce personnage sans rien
 sacrifier de l'analyse de ses poèmes
 et proses. On ne peut que se réjouir
 de la parution d'un tel essai en « poche »,
 qui nous fera découvrir une œuvre
 méconnue en France mais dont
 les traductions existantes rendent
 encore plus précieuses l'appréhension.

M. B.

MOSES Emmanuel
Figure rose

[Flammarion, octobre 2006, 128 p., 16 €,
 ISBN : 2-08-069052-3.]



9 782080 690524

● On vous place dans un paysage.
 Ce n'est pas le monde mais c'est le
 monde de l'auteur. En tout cas,
 on y reconnaît des êtres et des choses,
 des activités humaines (soit l'union des
 deux premiers), quelques éléments
 de nature. Mieux encore : on vous place
 dans ce paysage avec un vocabulaire
 qui lui ressemble, aisément reconnaissable
 par tous, simple, simplement formulé
 (mais est-il simple à formuler ?). Voilà
 pour les repères. Seulement, vous
 avancez et vous devenez sujet du poème :
 tout devient différent, tout devient
 et dévie. Car en chaque chose, en chaque
 mot il y a son fantasme, son double
 désiré et son double inconnu. Cependant,
 n'oubliez pas que le poète ici est instruit :
 quoique demeure une part d'enfance
 en lui, il connaît son innocence. Si elle
 surgit parfois, et qu'il l'accepte, il sait
 la pervertir ou l'habiller de vêtements
 autres que ceux que la bienséance nous
 recommande. À partir de là, tout est
 possible dans *Figure rose* d'Emmanuel
 Moses : fantasmes et souvenirs, instants

et devinettes, joies et déceptions.
 Et l'invention d'un personnage, peut-être
 trop bien nommé mais néanmoins
 présent : « Dans l'allée des ifs/Monsieur
 Néant/songe à son ancien patronyme//
 un nom voué à la tristesse chronique//
 à la boisson//il revoit les chambres d'hôtel/
 le papier peint auréolé d'humidité//
 les carreaux sales/qui diffusaient un faux
 jour permanent//Copenhague, Göteborg,
 Brème//maintenant, pédalant
 en costume blanc/parmi les gouttes
 de sang des baies,/il comprend
 – soulagé – que les choses n'ont fait
 que suivre leur cours naturel/sans rien
 devoir à la « maîtrise de soi »,
 au « triomphe de la volonté »/et autres
 fatras du même acabit. » Un poème
 mélancolique auquel répond plus loin,
 dans la diversité de ton de ce recueil,
 ce simple aveu nostalgique : « Trains
 éclairés par le souvenir/vous voilà
 devenus aussi fantastiques/que des
 licornes ou des centaures//arrêtez-vous
 un moment dans ma nuit/comme
 à un sémaphore/entre deux villes
 endormies. »

M. B.

SARRÉ Jean-Luc
Bât. B2

[Farrago, août 2006, 96 p., 14 €,
 ISBN : 2-84490-185-9.]



9 782844 901859

● « S'il faut appeler nuit cette veille »
 – écrit en incise Jean-Luc Sarré –
 reconnaissons que les pages qu'il nous
 livre aujourd'hui sont en effet moins
 accablées de lumière que certains
 de ses précédents recueils : je songe
 en particulier aux poignantes *Journées
 immobiles*, parues chez Flammarion
 en 1990. Le paysage – pourtant
 identique – se trouve ici comme en retrait,
 dans la pénombre d'un crépuscule,
 réduit d'ailleurs aux quelques scènes
 que l'auteur « cadre » depuis son balcon :
 comme s'il lui était désormais interdit
 d'arpenter des rues plus lointaines
 ou de traquer à l'horizon les incertitudes
 de la mer. Se tenant lui-même à l'écart,
 curieusement absent dans cette présence
 au monde qui l'entoure, il se contente
 d'étudier les périple animaliers,

de surprendre une dispute entre voisins ou d'observer le rituel des buveurs qui « ne doivent leur béatitude/qu'à l'hérésie d'une carafe/de vin étranglée de glaçons » – obéissant « à l'aveuglant souci de voir » auquel se résume pour lui la poésie. Son travail est pourtant moins prosaïque qu'il n'y paraît : « rien de glorieux ni de terne », en effet, dans cet autoportrait de l'auteur aux fenêtres du bâtiment B2 où l'on soupçonne qu'il habite. Quatre séquences de poèmes d'une brièveté et d'une tension extrêmes déroulent ainsi les fragments d'une vie ordinaire, dans l'attente et l'écoulement des jours, avec cette économie de moyens familière à Sarré – cette façon de décaler insensiblement (dans l'art du vers) des tournures quotidiennes qui s'entendent tout à coup autrement. Deux « suites volatiles » complètent l'ensemble, en ouverture et en clôture de l'ouvrage – la seconde évoquant avec une rare sobriété la mort d'un frère. Après le détour assez inattendu des *Poèmes costumés* (Farrago, 2003), Jean-Luc Sarré renoue ici avec sa veine originelle : poésie « descriptive » tendant vers une épure presque abstraite – que souligne le salut à Tortel, dans un ultime exergue. On est évidemment loin du réalisme : « D'ailleurs, le temps qu'il fait l'indiffère. »

Y. d. M.

VENAILLE Franck Chaos

[Mercure de France, septembre 2006, 181 p., 14 €, ISBN : 2-7152-2646-2.]



9 782715 226463

• *Chaos* le dit : l'enfance, le langage, l'amour, l'idéal, la guerre, les femmes, la poésie, vivre est, sont chaos : « Ma vie est celle-là Vie/Du chaos d'avant la naissance du mon-/De.../Je marche/ Dans le désordre de l'existence tentant/ De calmer l'enfant en moi l'enfant De-/La- douleur-première... » Le mot chaos apparaît ainsi pour la première fois page 19. Le chaos est même un peu typographique : il produit ses effets sur la page, il se montre et requiert la forme diverse lisible. Les mots et le langage y mettent juste ce qu'il faut d'hésitation

(« Quand les mots/qui sont là pour dire/hésitent/À se heurter au monde ») pour porter à la parole les « cris de gorge » (Malraux, dans *Les Voix du silence* : « Notre gorge seule nous transmet notre voix intérieure. »). Ce peut aussi être plus radical : « Parfois les mots se donnent la mort. » La poésie de Venaille n'est pas résurrection. Ses mots arasent. Ils taillent dans la sensibilité pour accorder place à la souffrance dans l'existence, à « l'enfant-de-la-douleur-première », à « mes morts ». Voilà qui taraude Venaille, (et depuis combien de temps au juste ?), au point de faire œuvre (plus de trente livres publiés). La guerre, « il y a quarante-neuf ans », celle d'Algérie, bouge encore en lui : « J'étais soldat, j'étais en guerre contre moi j'étais cet homme-là en uniforme./.../ On m'avait appris à tuer. On ne m'avait appris que cela./C'est ainsi que le désespoir pénétra, de l'intérieur, le corps du soldat. » La colère s'avère aussi implacable que le désespoir intime et la désillusion politique. Contre Brecht, l'emportement est sarcastique : « Si c'est pour/Évoquer mon passé politique avec Brecht J'/Appel d'urgence la police.../Dites/Pour les larmes, c'est bien le 13, non ? » Acmé de cette colère impitoyable et douloureuse : le long poème *Homme pour homme* qui s'empare du titre d'une pièce du jeune Brecht. Mais chez un poète de l'ampleur de Venaille, qui a « éprouvé la peur du langage », le désespoir tient bon : « Je/longe l'avenue du chaos puis je prends la première rue à main/gauche & me retrouve où se tient/intact/mon désir de vivre. » Il marche non par la voie lyrique (« Désormais la poésie lyrique se fabrique comme une carcasse de voiture prisonnière des centaines de mains de sa chaîne de montage. /Il faut entendre le bruit qu'elle fait ») mais par cette position qu'énonce un autre poème : « Je crois à la Parole rare./À ce qui protège des mouvements de foule du langage. » Dans ce livre poignant, la parole de Venaille semble parfois s'amuser. L'estaminet moque l'imprononçable éternité rimbaldienne : « La mer en allée, quoi ? L'estaminet ! » Mais la violence déchirée de l'épithète Venaille qui ouvre *Chaos* commande le recueil tout entier. Elle fait écho dans

sa dénudation à la prière de l'épithète Villon (« Frères humains qui après nous vivez... »). Venaille poète de l'humain sait d'expérience et de lectures (il nomme Adorno) que l'humain n'en est pas quitte avec la barbarie. Dans *Vies politiques* et à propos de Brecht, Hannah Arendt écrit que « les poètes sont là pour qu'on les cite – non pour en parler ». En ce cas, c'est tout *Chaos* qu'il faut citer.

M. E.

WATEAU Patrick Ingrès

[José Corti, novembre 2006, 126 p., 16 €, ISBN : 2-7143-0932-1.]



9 782714 309321

• Non l'atemporalité mais une sorte de monde confus de l'ici et maintenant qui ferait fi de ce monde quotidien pour arracher de sa substance des choses, des formes, des « poèmes » qui seraient tels les parasites de ce monde : tel est l'univers poétique de Patrick Wateau, un univers qui semble davantage s'agglomérer dans chaque volume, gagner en concision et en souffrance. Plus de phrases entrecoupées de blancheur : plutôt l'inverse, non dans une spatialisation du poème mais une annotation, une progression faite de fragments qui ne sont pas sans ironie sur soi. Car, en effet, le sujet est ici démembré, exploré, explosé, déchiré dans son être et ses apparences. Cela s'inscrit dans le présent de la page avec une netteté subjuguante et une incompréhension presque revendiquée, dans le sens où elle est première avant le cheminement d'une compréhension ou, mieux encore, d'une appréhension. Entre aphasie et cri, sens et délire, dans l'héritage mêlé d'Artaud, Michaux, Noël ou Dupin, l'écriture de Wateau fait confiance aux errances du langage pour dire ces circonvolutions du sens qui prennent corps en nous, fussent-elles lambeaux. Ainsi le poème *Quelque chose est une mort* : « Ce serait dans un monde/mais c'est//Le sommeil prend du chanvre cru//Droit bâton/ Il/dehors/parmi/il//Avec elle/le chemin/ avec la veine d'une aile/de chauve-souris// le langage le mal//Le crachat recueilli/ guyonné//Ma litière bouge/le je bouge/

n'ai plus/que mon être n'ait plus». Patrick Wateau dit en effet beaucoup de sa poésie en un vers : «Ce serait dans un monde/mais c'est», inscrivant sa démarche, mieux : sa nécessité d'écrire, dans cet extérieur du monde qui serait fictif et sûrement antérieur au nôtre, mais qui est aussi un fantôme où le tribal se lie à la Parole dans une relecture du passé, une «réimagination» du passé, imposant ainsi un présent d'autant plus mesurable qu'il a la vivacité d'une blessure. Toute l'œuvre est dans un tel abîme : elle s'y plonge entièrement, remonte la tête dans des grimaces et des crachats. Elle est insatisfaite, elle est monstrueuse. Un livre la contient à peine.

M. B.

POLARS ET ROMANS NOIRS

Sélection d'Aurélien MASSON

BRETIN Denis et BONZON Laurent
Complex 1, tome I: Eden
[Éd. du Masque, mars 2006, 382 p., 20 €, ISBN : 2-7024-3274-3.]



9 782702 432747

- Au cœur de la nuit suisse, un laboratoire hyper-moderne de manipulation génétique de fleurs part en fumée, cible d'un attentat fomenté par le groupe Eden, une petite cellule d'éco-terroristes. Spécialiste de la question de la criminalité écologiste, travaillant dans le cadre d'Interpol, le flic Renzo Sensini est chargé de faire la lumière sur cette affaire. Ce qui apparaissait d'abord comme un simple délit de vandalisme va très vite se transformer en une course-poursuite sanglante. Un à un, les membres du groupe disparaissent dans des conditions violentes. Surtout, le leader d'Eden, Thomas Hearing, qui s'est blessé lors de l'incendie en se brisant une fiole rempli d'un drôle de liquide sur la main, et qui se comporte de manière de plus en plus étrange. Son corps ne réagit pas normalement, une force inconnue semble le mouvoir.

Très vite, Renzo va comprendre que les travaux du laboratoire ne concernaient pas que les fleurs et que le scientifique à sa tête, un cerveau de l'Est expatrié après la chute du Mur, n'a pas que des roses dans le cœur...

Premier volume d'une trilogie à paraître, *Eden* séduit tout d'abord par son ambition. Les deux auteurs prennent à bras le corps des thématiques contemporaines qui ne sont pas toujours justement représentées dans le monde du polar hexagonal. La question du terrorisme vert et de l'écologisme radical est traitée avec intelligence et originalité. Nous sommes plongés dans l'univers de la manipulation génétique, lancés à la poursuite d'un nouvel humain, perfectionné, efficace. La force du livre est de rester simple et crédible. Nous ne sombrons jamais dans l'ésotérisme savant, le mysticisme futuriste ou la réaction moisie. Les auteurs ont pris le parti de l'aventure et de l'action et nous livrent une intrigue haletante, pleine de rebondissements, qui nous conduit de la Suisse à la Roumanie. Cet effet de simplicité est d'autant plus inquiétant : malgré la folie prospective qui souffle tout au long de ce roman noir, tout ce qui est décrit pourrait se passer maintenant, à l'heure où vous lisez ces lignes.

A. M.

CHRISTIN Pierre

Petits Crimes contre les humanités

[Métaillé, coll. «Suites», mai 2006, 246 p., 10 €, ISBN : 2-86424-583-3.]



9 782864 245834

- Pelouse mitée, béton fatigué, amphithéâtre à moitié vide, salle de cours à l'éclairage capricieux... L'action se situe dans une petite faculté de province, à Nevers. C'est là que Simon, jeune agrégé normalien, essaye tant bien que mal de vivoter. Employé sur un demi-poste d'assistant temporaire, il essaye comme il peut de s'acclimater au petit monde de l'Université, avec ses mandarins, ses seconds couteaux, ses éternels perdants. La culture intellectuelle ne fut certes pas facile

à acquérir mais la connaissance pratique du milieu universitaire est une autre paire de manches. Pas facile de devenir *Homo academicus*. Mais quand la fac de sciences humaines devient le théâtre de morts et de disparitions pour le moins étranges, notre jeune intellectuel précaire prend son courage à deux mains : c'est d'abord un professeur émérite qui est foudroyé par un mystérieux infarctus à la sortie de son cours, c'est ensuite un professeur vacataire qui s'évapore avec les copies de l'agrégation, sans parler de mails vengeurs qui se mettent à polluer les ordinateurs administratifs de l'université... Et si la fac se transformait en stand de tir ? C'est moins pour son intrigue, emberlificotée, un peu tirée par les cheveux, que pour son atmosphère que nous conseillons ces joyeux *Petits crimes contre les humanités*. Depuis les livres de l'Anglais David Lodge, nous n'avions pas lu de roman aussi drôle et féroce s'attaquant au microcosme universitaire. Christin nous projette dans un univers hiérarchisé et absurde, où l'ombre de Kafka n'est jamais loin. Il nous décrit avec ironie cette petite comédie humaine pathétique qui vit en vase clos. Au cœur de la machine, nous suivons les colloques, les réunions au ministère, les conseils d'université. Nous assistons aux stratégies mandarinales pour conserver le pouvoir, nous devinons les différends microscopiques et formels qui opposent les uns aux autres. C'est drôle, méchant, mais jamais populiste. Un livre qui aurait sûrement fait sourire Bourdieu.

A. M.

HERVIER Grégoire

Scream Test

[Au Diable Vauvert, août 2006, 294 p., 18,50 €, ISBN : 2-8462-6114-8.]



9 782846 261142

- Quel amateur de films d'horreur n'a pas regardé une fois dans sa vie un film dit *slasher* où est mis en scène un tueur sadique qui décime à intervalle régulier un groupe d'adolescents aussi déséparés qu'effrayés ? *Vendredi 13, Massacre à la tronçonneuse, Les Griffes de la nuit,*

tous ces films furent des succès populaires qui marquèrent l'imaginaire de nombreux jeunes Occidentaux. Avec *Scream Test*, Grégoire Hervier a créé le premier « *slasher* littéraire ». Son livre met en scène Clara Redfield, jeune lieutenant de Los Angeles chargée de retrouver la trace d'un groupe de six jeunes gens qui ont disparu de la circulation. Le point commun entre les disparus ? Tous avaient été refoulés d'un casting pour une émission de télé-réalité. Quelques jours plus tard, un site Internet clandestin se met à diffuser illégalement une émission à laquelle participent les fameux adolescents. L'émission virtuelle reprend tous les canons des émissions de télé-réalité, sauf qu'ici les candidats ne sont pas éliminés mais abattus froidement à leur sortie. Bien sûr, les participants ne savent pas à quel jeu macabre ils participent et rivalisent de crétinerie tandis que l'émission devient le show le plus regardé aux États-Unis... *Thriller* angoissant, farce cruelle, *Scream Test* séduit par ce mélange de récit populaire et de critique pince-sans-rire d'une société médiatique qui engloutit tout sur son passage. La véritable horreur, semble nous dire l'auteur, n'est pas celle des monstres et autres loups-garous mais bien celle de ce petit écran qui scintille dans le noir. Certes, le constat n'est pas nouveau, ni même particulièrement original, mais ce premier roman est suffisamment vif et caustique pour être remarqué.

A. M.

PELLETIER Chantal **Noir caméra !**

[Fayard, coll. « Fayard Noir »,
octobre 2006, 192 p., 18 €,
ISBN : 2-213-62623-5.]



● Primée à plusieurs reprises, traduite à l'étranger, Chantal Pelletier est une de ces « auteures » de polar qui comptent et qui ont réussi à rafraîchir le genre. Dans ce recueil de nouvelles à l'humour noir grinçant, Pelletier nous livre un tableau panoramique de notre quotidien tendre-amer : à travers les yeux fatigués

d'une star du grand écran qui s'acharne à résister aux coups de boutoir du temps, les angoisses incontrôlées d'une fugueuse boulimique qui cache sous la graisse la jolie princesse qu'elle fut ou même les considérations résignées d'un gigolo cubain sur le point de plonger dans les bras flétris de sa cliente européenne, le lecteur évolue dans un monde fragile, précaire, où le poids de l'image se fait de plus en plus lourd, indépensable. Elle nous décrit des solitaires en mal de chaleur humaine, des retraités qui découvrent enfin l'amour au seuil de leur existence, de vieux acteurs qui essaient tant bien que mal de retrouver leurs textes, des écrivains passés de mode qui prennent la poussière à l'ombre d'un sinistre chapiteau d'un salon du livre quasi désert. La mort n'est jamais loin dans les nouvelles de Pelletier, elle se tient derrière la porte, prête à vous sauter dessus : maladie, suicide, accidents variés... nombreuses sont les raisons de quitter la scène prématurément et de plonger dans le noir. Mais attention ! Si la mort est là, c'est aussi pour mieux la conjurer, se moquer d'elle et la mettre à sa place. L'essentiel, dans tout ça, semble nous répéter l'auteure en souriant, c'est de se comporter avec style, la tête haute. Tous les personnages qui peuplent ce recueil font partie de l'humanité ; cabossés, meurtris, parfois inutiles, ils ont choisi de vivre debout.

A. M.

PRUDON Hervé **Ze Big Slip**

[Éd. La Branche, coll. « Suite noire »,
octobre 2006, 94 p., 10 €,
ISBN : 2-35306-005-6.]



● C'est en 1978, avec *Mardi Gris*, qu'Hervé Prudon fit son entrée sur la scène du polar français. Immédiatement remarqué par le chroniqueur Manchette, il fut l'une des figures de proue du néo-polar. Poétique, loufoque, romantique, Hervé Prudon a toujours été un oiseau à part. Cela faisait plusieurs années

que l'auteur n'avait rien commis et c'est avec joie que les amateurs du genre liront ce petit bijou proposé dans la collection « Suite noire », de J.-B. Pouy, qui entend rendre hommage aux bons vieux *pulp* d'autrefois, aux romans de gare et aux polars à la papa. Mission proprement impossible que de tenter de résumer ce roman noir déjanté qui se déroule en une journée dans le 14^e arrondissement de Paris. Nous suivons Philippe Marleaut, bon à rien de son état, qui essaye de mettre la main sur son bon à rien de fils qui ne trouve rien de mieux que de lui demander de lui amener un flingue planqué dans son armoire sous un gigantesque slip. Mais une traversée de Paris, chez Prudon, ça prend tout de suite une tournure improbable : on y croise des Africains super sapés qui sèment la terreur à tous les coins de rues, des étudiants anti-CPE foutant un joyeux bordel, sans oublier un transsexuel au grand cœur et aux mains de boxeur. À l'ombre de l'hôpital Sainte-Anne et du vieux lion placide de Denfert-Rochereau, le narrateur nous fait pénétrer dans un conte de fées pour adultes où la réalité n'est plus qu'une abstraction. Nous retrouvons en filigrane tous les thèmes présents dans les derniers livres de l'auteur (*Les Inutiles*, *Ours et fils*), comme cette relation d'amour à la fois tendre et psychotique qui unit un père et son fils. Les héros de Prudon ne sont pas les durs-à-cuire des romans noirs américains, plutôt des Pierrots écorchés vifs qui font rire et pleurer.

A. M.

PRIX LITTÉRAIRES 2006

Académie française

Lauréat

LITTELL Jonathan
Les Bienveillantes

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006,
903 p., 25 €, ISBN : 2-07-078097-X.]



9 782070 780976

[Vient de paraître n° 27, p. 52]

Dernière sélection

DELECROIX Vincent
Ce qui est perdu

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006,
155 p., 14 €, ISBN : 2-07-078134-8.]



9 782070 781348

SCHNEIDER Michel

Marilyn, dernières séances

[Grasset, août 2006, 531 p., 20,90 €,
ISBN : 2-246-70371-9.]



9 782246 703716

Cinq continents

Lauréat

DEVI Ananda
Ève de ses décombres

[Gallimard, coll. « Blanche »,
janvier 2006, 154 p., 12,50 €,
ISBN : 2-07-077618-2.]



9 782070 776184

Femina

Lauréat

HUSTON Nancy
Lignes de faille

[Actes Sud, coll. « Un endroit où aller »,
août 2006, 490 p., 21,60 €,
ISBN : 2-7427-6259-0.]



9 782742 762590

Dernière sélection

HENRY Françoise
Le Rêve de Martin

[Grasset, mai 2006, 218 p., 14,90 €,
ISBN : 2-246-71011-1.]



9 782246 710110

LITTELL Jonathan
Les Bienveillantes

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006,
903 p., 25 €, ISBN : 2-07-078097-X.]



9 782070 780976

[Vient de paraître n° 27, p. 52]

MAUVIGNIER Laurent
Dans la foule

[Éd. de Minuit, septembre 2006, 372 p.,
19,50 €, ISBN : 2-7073-1964-3.]



9 782707 319647

[Vient de paraître n° 27, p. 53]

Goncourt

Lauréat

LITTELL Jonathan
Les Bienveillantes

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006,
903 p., 25 €,
ISBN : 2-07-078097-X.]



9 782070 780976

[Vient de paraître n° 27, p. 52]

Dernière sélection

FLEISCHER Alain
L'Amant en culottes courtes

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction et Cie »,
août 2006, 612 p., 22 €,
ISBN : 2-02-089284-7.]



9 782020 892847

SCHNEIDER Michel
Marilyn, dernières séances

[Grasset, août 2006, 531 p., 20,90 €,
ISBN : 2-246-70371-9.]



9 782246 703716

VALLEJO François
Ouest

[Éd. Viviane Hamy, août 2006, 266 p.,
18,50 €, ISBN : 2-87858-235-7.]



9 782878 582352

Interallié

Lauréat

SCHNEIDER Michel
Marilyn, dernières séances

[Grasset, août 2006, 531 p., 20,90 €,
ISBN : 2-246-70371-9.]



9 782246 703716

Dernière sélection

MATZNEFF Gabriel
Voici venir le Fiancé

[Éd. de la Table Ronde, coll. « Vermillon »,
mars 2006, 313 p., 19 €,
ISBN : 2-7103-2709-0.]



9 782710 327097

MOIX Yann

Panthéon

[Grasset, août 2006, 314 p., 18,90 €, ISBN : 2-246-66101-3.]



9 782246 661016

SPAAK Isabelle

Pas du tout mon genre

[Éd. des Équateurs, août 2006, 104 p., 15 €, ISBN : 2-84990-037-0.]



9 782849 900376

Médecis

Lauréat

CHALANDON Sorj

Une promesse

[Grasset, août 2006, 273 p., 15,90 €, ISBN : 2-246-71171-1.]



9 782070 780976

Dernière sélection

LITTELL Jonathan

Les Bienveillantes

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006, 903 p., 25 €, ISBN : 2-07-078097-X.]



9 782070 780976

[Vient de paraître n° 27, p. 52]

DELECROIX Vincent

Ce qui est perdu

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006, 155 p., 14 €, ISBN : 2-07-078134-8.]



9 782070 781348

AUDEGUY Stéphane

Fils unique

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006, 262 p., 17,50 €, ISBN : 2-07-077724-2.]



9 782070 777242

FLEISCHER Alain

L'Amant en culottes courtes

[Éd. du Seuil, coll. « Fiction et Cie », août 2006, 612 p., 22 €, ISBN : 2-02-089284-7.]



9 782020 892847

MILLET Richard

Dévorations

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006, 219 p., ISBN : 2-07-078125-9.]



9 782070 781256

GAUDY Hélène

Vues sur la mer

[les Impressions nouvelles, coll. « Traverses », août 2006, 152 p., ISBN : 2-87449-018-0.]



9 782874 490187

Renaudot

Lauréat

MABANCKOU Alain

Mémoires de porc-épic

[Éd. du Seuil, coll. « Cadre rouge », août 2006, 228 p., 16,50 €, ISBN : 2-02-084746-9.]



9 782020 847469

[Vient de paraître n° 26, p. 43]

Dernière sélection

KHOURY-GHATA Vénus

La Maison aux orties

[Actes Sud, mars 2006, 117 p., 15 €, ISBN : 2-7427-6022-9.]



9 782742 760220

MATZNEFF Gabriel

Voici venir le Fiancé

[Éd. de la Table Ronde, coll. « Vermillon », mars 2006, 313 p., 19 €, ISBN : 2-7103-2709-0.]



9 782710 327090

POIVRE D'ARVOR Olivier
et Patrick

Disparaître

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006, 324 p., 18,50 €, ISBN : 2-07-077966-1.]



9 782070 779666

[Vient de paraître n° 27, p. 55]

Goncourt des Lycéens

MIANO Léonora

Contours du jour qui vient

[Plon, août 2006, 274 p., 18 €, ISBN : 2-259-20396-5.]



9 782259 203968

[Vient de paraître n° 27, p. 53]

Renaudot des Lycéens

SPORTÈS Morgan

Maos

[Grasset, août 2006, 406 p., 19,50 €, ISBN : 2-246-67651-7.]



9 782246 676515

Premier roman

MONNEHAY Max

Corpus Christine

[Albin Michel, août 2006, 226 p., 15 €, ISBN : 2-226-17334-X.]



9 782226 173348

[Vient de paraître n° 26, p. 44]

ROMANS ET NOUVELLES

Sélection de Marc BLANCHET, Gilles FUMEY, Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS, Gérard-Georges LEMAIRE, Yves di MANNO, Aurélien MASSON, Boniface MONGO M'BOUSSA et Jean-Pierre SALGAS

ANGOT Christine

Rendez-vous

[Flammarion, août 2006, 382 p., 20 €, ISBN : 2-08-068947-9.]



9 782080 689474

● « Et si l'on désactivait le buzz Angot ? » demandait Daniel Schneiderman dans *Libération* du 1^{er} septembre ; mais non, le buzz appartient à Angot, il est Angot : durant trois mois de campagne médiatique (« warholienne » ou « débordante »), Christine Angot n'a pas quitté les couvertures et les plateaux. Pour, à rebours, y revendiquer son asocialité d'écrivain : la littérature comme voyance, « oreille absolue », la « lucidité » de qui a la « position divine de l'écriture » (entretien dans *Les Inrockuptibles* du 22 au 28 août), la vérité qui troue le langage social. Au sens strict, Christine Angot joue sur les deux tableaux, à la manière de Marguerite Duras après *L'Amant*, dans la période de *L'Autre Journal* (affaire Grégory, Mitterrand, Platini)... (Éric, l'acteur de *Rendez-vous*, interprète ces textes page 155). La trilogie « autofictive » depuis 1999 racontait son entrée contrariée dans le monde littéraire (refus de l'inceste puis de l'inceste social puis assumption des deux *via* Pierre, à la mort du père), à l'âge du spectacle (*Pourquoi le Brésil ?* se clôt par un dîner chez Beigbeder), son « devenir-buzz », justement, « Angozy » ou « Angolène » ? Alors, *Rendez-vous ?* un quatrième tome : après l'écart d'un roman à clés dans ce monde enfin conquis (*Les Désaxés*), nous retrouvons la suite des aventures de Christine (et de sa « famille » : Claude l'ancien mari, Léonore la fille et Pierre l'ex), devenue *people-écrivain* ou *écrivain-people* (lequel, *that is the question*). B, un banquier, aime C, Christine (qu'il a lue), qui aime A, Éric, un acteur (qui l'a lue). Au cœur

de *Rendez-vous*, la lecture dans tous les sens, colloque intime ou spectacle à presque le théâtre. B, « grosse queue », gros stylo, grande maison, veut interpréter le rôle du père. A, partenaire de scène d'un soir, fuit de Toulouse à la Colline. De nouveau, on retrouve ce qui fait la touche Angot : l'état de la nature de la littérature censé correspondre à l'irruption de nature de l'écrivain dans le monde social (Nan Goldin, auteur de *La Ballade de la dépendance sexuelle*, a photographié « sujet Angot » pour *Elle* [21 août], les épaules dénudées). Avec toute l'ambivalence : rien ne serait plus sot que d'en vouloir à Angot de son « second métier » (dirait Lahire) particulier de *people*, mais le style (l'écriture plus précisément, pour parler Barthes) est souvent proche des magazines féminins, plus dans le registre de la confiance haletante que de la dissection de la bourgeoisie d'affaires et de l'univers du théâtre. Plus Bovary (qui n'est pas Flaubert) que Flaubert (qui, comme chacun sait, est Bovary). À suivre.

J.-P. S.

BUIN Yves

Jedda Blue

[Le Castor Astral, août 2006, 153 p., 13 €, ISBN : 2-85920-669-8.]



9 782859 206697

● Dans son dernier roman, *Jedda Blue*, Yves Buin a voulu conjuguer l'esprit du jazz (l'une de ses grandes passions) et l'atmosphère du roman noir. Cette association n'a rien d'extravagant et nous fait songer aux thrillers américains et aux fantasmagories de Jack Kerouac, qui a tant désiré impulser les rythmes et le tempo des grands jazzmen dans sa prose et sa poésie. Cela étant dit, l'écrivain transporte tout cela dans les régions périphériques du bon vieux Paris : l'hôpital Bichat, le boulevard Ney, le boulevard d'Ornano, le boulevard Macdonald, le boulevard Barbès, le métro Château-Rouge, que sais-je encore. Le personnage principal de cette affaire, Sandeman (il a pour sobriquet Ruby) est un ancien employé d'une agence mystérieuse (il venait de mener une enquête sur les activités du docteur

Benway, qui n'est autre qu'une figure emblématique du *Festin nu* de William S. Burroughs !) vient de perdre son emploi. Il est très désorienté et sa vie sentimentale est un champ de ruines. C'est alors qu'il fait la connaissance d'une jeune prostituée noire, Délivrance, surnommée dans son milieu Jedda. Elle vient du lointain Sierra Leone. C'est une jeune femme très belle, intelligente et fascinante. Sandeman succombe à son charme et, plus encore, il se prend de passion pour elle, mais refuse d'avoir la moindre relation physique avec elle bien qu'il en soit profondément épris. Il passe le plus clair de son temps à converser avec elle. Bientôt, il ressent la nécessité absolue de l'arracher à l'emprise de son souteneur, Khider, un être dangereux. Étant désargenté, Sandeman tente avec l'énergie du désespoir de trouver un emploi et un logement pour elle. Il échoue. Et il est immédiatement renvoyé à son néant.

Cet ouvrage écrit avec une grande sensibilité et beaucoup de tendresse est aussi prenant qu'un roman noir et en a le tonus. C'est là son paradoxe et son originalité.

G.-G. L.

CANNONE Belinda

L'Homme qui jeûne

[Éd. de l'Olivier, août 2006, 234 p., 18 €, ISBN : 2-87929-537-8.]



9 782879 295374

● Comment ne pas songer aussitôt au personnage étrange et inquiétant de la nouvelle de Franz Kafka « Un artiste de la faim » ? L'analogie est voulue, mais on se rend vite compte que la comparaison s'arrête là. Belinda Cannone a voulu reprendre la problématique dans un sens qui n'était pas celui de l'esthétique pure, absolue de l'écrivain pragois : son jeûneur n'a aucune vocation artistique. Que manifeste-t-il ? Sans doute son désir de se révolter contre lui-même et, en tout cas, contre son existence. Il a choisi de se retirer du monde en se privant de manger. Mais il n'a pas encore renoncé à tout. Et c'est là que le roman devient piquant.

Retiré du monde (il ne se donne aucune raison morale ou religieuse), il choisit de continuer à voir ceux qui lui sont proches. C'est ainsi qu'il cultive une relation étroite avec Youssef, qui l'entraîne dans une affaire extravagante et qui se termine de manière tragique et absurde : leur vieil ami Boris, devenu monte-en-l'air, se retrouve à Fresnes ; Youssef imagine un plan pour le faire évader ; le plan est mis à exécution et il échoue. Boris est blessé mortellement et c'est son cadavre qu'il cache dans l'appartement du jeûneur. Notre supplicé volontaire continue aussi à voir Myriam, une vieille flamme qui ne veut pas s'éteindre et dont il entretient la passion avec le sentiment extrême de la consumer en même temps qu'il mortifie son corps. Peu à peu, son rapport au temps se transforme et se dégrade. Il examine toutes ses réminiscences à l'aune de l'expérience de la douleur et de l'exaspération de tous les sens. Il se rapproche d'une nuit de la conscience qui va lui révéler la vérité de son être ambigu. De toutes les ambiguïtés qu'il cultive, il y a d'abord cette passion de l'art. L'amour immodéré de la peinture repose tout entier sur la séduction. La fascination qu'exerce sur lui une œuvre du Corrège dans les collections du Kunsthistorisches Museum de Vienne, *Jupiter et Io*, devient un instrument de séduction efficace et une jeune femme y succombe. Ce tableau est une affaire de domination plus que de séduction, et Io s'est sans doute déjà livrée au maître des Cieux, qui s'empare de ses proies par subterfuge. Mais est-elle vraiment dupe de l'artifice divin ? *L'Homme qui jeûne* est une machination complexe pour mettre à vif, à nu, sous nos yeux, jusqu'aux plus enfouies des pensées de cet individu qui a compris que la connaissance passe par le dépouillement, la souffrance et la nudité. Le héros de Belinda Cannone n'a en fait d'autre ennemi que celui qui fut et qui ne sera plus – son double, qui n'existe que dans un passé à reconquérir.

G.-G. L.

CUSSET François La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980

[La Découverte, coll. « Cahiers libres », octobre 2006, 372 p., 23 €, ISBN : 2-7071-4654-4.]



Le Meilleur des mondes n° 2, automne 2006

[Denoël, octobre 2006, 158 p., 15 €, ISBN : 2-207-25902-1.]



● 1983, 1989, 2001 : en cercles concentriques et pour un citoyen français, la France, l'Europe, le monde ont changé. Polarité Nord-Sud au lieu d'Est-Ouest, fin des partages de l'Europe, la « gauche de droite » et la cohabitation devenues la norme, l'hétéronomie redevenue la « règle de l'art »... Il faut sûrement lire Chateaubriand et/ou Stendhal pour retrouver consignée une expérience existentielle comparable... *Mémoires d'Outre-Tombe versus Vie de Henri Brulard*. Quoi que nous pensions, nous mourrons dans un autre monde que celui où nous sommes nés (comme le premier), nous gardons dans le nouveau monde les sensations de l'ancien (comme le second, homme du XVIII^e sous Louis-Philippe). Innombrables sont les livres qui « traitent » de ces métamorphoses. À gauche, à droite. L'intérêt de ce livre, de cette revue est de se situer tous deux sous le regard de l'Amérique (la France n'occupe plus le centre du monde) et de vouloir orienter le débat d'idées. Selon deux traditions : celle de l'intellectuel critique, celle de l'intellectuel conseiller du prince. Avec sa *French Theory* (2003), François Cusset a ouvert grand les fenêtres, a révélé une France libre outre-Atlantique quand ici s'étendaient les manières de la Nouvelle Philosophie (décryptées pour toujours par Deleuze en 1977, voir *Deux régimes de fous*). La *Décennie* entend se retourner sur la France sans théorie française. Dans la ligne de Guy Hocquenghem (*Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*). Cusset parcourt ces dix ans en treize étapes et onze portraits (Coluche, Attali, Tocqueville, Bruckner, Baudecroux, Ferry,

Tapie, Finkielkraut, Joffrin, Furet, Debray). Puis détaille cinq figures intellectuelles de la Restauration : la fin sans fin de la politique, l'ordre des experts, la gestion des corps, l'esprit de l'entreprise, la culture « c'est la vie ». Entre les deux moitiés du livre, un « intermezzo télévision ». Qui trop embrasse... Pour ne rien dire de ce mauvais titre décennal (on songe à Ferry-Renaut et leur *Pensée-68*). Il eût fallu plus que dépouiller le *Nouvel Obs...* et peut-être moins accabler *Libération* (sûrement plus contradictoire que ne le dit l'auteur). Ne pas négliger les œuvres (dont la lecture serait plus accablante) sous les portraits. En deux mots, se faire plus Bourdieu que Baudrillard, faire moins journalistiquement le procès du journalisme... Dommage (un). Dirigée par Olivier Rubinstein et Michel Taubmann, la nouvelle revue des éditions Denoël entend regrouper « quelques-uns en France » qui voient dans le 11 septembre la pointe avancée d'une nouvelle sorte de totalitarisme (dont l'Iran d'Ahmadinejad entend prendre la tête), lutter contre un nouvel esprit munichois. Le titre – excellent – et l'exergue veulent, j'imagine, répondre aux *Temps modernes*, George Orwell ou Aldous Huxley plutôt que Sartre/Chaplin, pour une entreprise voisine des « néo-cons » américains. En ouverture de la seconde livraison, un texte : *Saul Bellow par lui-même : J'ai une stratégie*, issu de conversations avec Philip Roth à partir de 1998. Fil conducteur : la genèse de ses premiers romans, notamment *Les Aventures d'Augie March*. Au centre, les souvenirs de l'écrivain à Paris en 1948 – son regard de jeune Américain juif sur la France. « Puisque les Américains avaient libéré Paris, Paris me devait bien une faveur. » Une présence cruelle pour ce qui suit. Le reste du numéro, outre deux entretiens avec deux des candidats aux présidentielles, apparaît encore plus proche du news magazine : articles façon « Sciences Po/instituts de sondage », et reniements façon « café du commerce » (Olivier Rolin, Thierry Jonquet). Nulle littérature au sens de Saul Bellow (vite, relisons Philippe Muray ou Michel Houellebecq). Pas plus que de sciences sociales (*La France invisible* paraît ces jours-ci à La Découverte, cf. ce numéro, p.73). Dommage (deux).

J.-P. S.

FAYE Éric

Le Syndicat des pauvres types

[Stock, coll. « Bleue », août 2006, 212 p., 16,50 €, ISBN : 2-234-05929-1.]



9 782234 059290

● Antoine Blin n'est pas vraiment un héros. Il en serait plutôt le contraire. On dirait : un « pauvre type » si on n'avait pas peur de vexer tous ceux qui se reconnaîtront en lui. C'est d'ailleurs sa chance : que beaucoup en lui se reconnaissent. Le personnage du dix-huitième livre d'Éric Faye transpire sous la canicule, dégage une odeur qui lui est insupportable, vit seul dans un appartement qui ressemble à celui d'une publicité pour du papier toilettes... Pourtant, quand débute le roman, on sait qu'il a été inhumé au Panthéon. Alors ? Les derniers jours d'Antoine Blin auront été romanesques, pour le moins. Contacté pour intégrer « le syndicat des pauvres types », qui vise, à terme, à la « grève de la vie » et à bloquer la société (on saura au final ce que cela cache, et ce n'est pas rien), notre homme aura brillé sous les sunlights de la télé-réalité. Et remporté haut la main le concours de « Monsieur Tout-le-monde »... Pour mener sa fable, Éric Faye a tiré un fil tissé dans la littérature d'un Kafka. La grisaille est au cœur de son homme, docteur en naïveté, imbécile au point de se faire avoir par une petite annonce sentimentale. Le coup classique : l'amoureux envoie de l'argent à la belle correspondante pour qu'elle vienne le voir et se retrouve avec une demi-douzaine d'autres célibataires à faire le pied de grue à l'aéroport... Notre homme grugé pourtant continuera d'écrire à la belle virtuelle. C'est dire !

Si l'on se gausse à suivre les pauvres aventures de Blin, le rire peut facilement virer au jaune. Éric Faye est un maître pour, d'un portrait réaliste, nous porter au bord du précipice : on rit de Blin et puis, quoi, on se trouve ensuite un air de ressemblance. Avec la télé qui nous sert de miroir.

T. G.

FERNEY Alice

Les Autres

[Actes Sud, septembre 2006, 544 p., 21,80 €, ISBN : 2-7427-6258-2.]



9 782742 762583

● Éléance, finesse, subtilité, ces qualités de la romancière Alice Ferney, déjà vivement perceptibles dans ses précédents livres (notamment *L'Éléance des veuves*), concourent à faire de ce roman-ci une œuvre classique dans sa modernité même. Son intérêt singulier, qui fait aussi sa force, réside dans une construction très élaborée permettant un jeu de miroirs entrant en écho avec l'intrigue, elle-même métaphore du sujet : l'altérité. Je, Tu, Il, autour de ces trois pronoms personnels se distribuent les trois parties – « Choses pensées », « Choses dites », « Choses rapportées » –, comme trois approches possibles d'une même histoire. De plus, les règles de la tragédie – unité de temps, de lieu et d'action – y sont rigoureusement respectées, ce qui confère à cette version renouvelée de *Rashomon* sa tension dramatique. L'histoire – ou prétexte – est celle d'une réunion de famille : l'anniversaire de Théo, auquel son frère offre un jeu de société, une espèce de jeu de la vérité qui va fonctionner, entre les différents acteurs, comme un révélateur de choses trop longtemps tues. Comment les autres nous voient-ils ? Comment les voyons-nous ? La vérité peut-elle vraiment se dire ? Ne tue-t-elle pas, parfois, autant que le mensonge ? Au terme de cette soirée que chacun vit à sa façon, confronté à la chute de ses illusions, voire à ses douleurs les plus intimes, quelques masques tomberont, non sans violence. Si le jeu, cruel, éveille au passage bien des doutes, l'issue semble en valoir la chandelle. « Les autres parfois se trouvent bien placés sur le chemin de nos calvaires. » Cette juste place occupée par chacun sauverait-elle de la solitude à laquelle confronte, au milieu de tant d'« autres », la singularité individuelle ?

L. L. L.

FLEURY Gilles

Sans légende

[Phébus, août 2006, 192 p., 15 €, ISBN : 2-7529-0204-2.]



9 782752 902047

● « Sans légende », le double sens du titre traduit bien l'enjeu, ici, de l'écriture : se confronter à ces photos qui, muettes, sans légende, émergent du passé pour raconter une histoire trouée ; mais aussi, à partir de ses propres souvenirs, qui ne cadrent pas toujours avec ces photos-là, reconstruire l'histoire en la débarrassant des légendes familiales qui l'encombrent et la déforment. Tel est le mouvement dans lequel, au fil de l'écriture, se trouve entraîné le narrateur. Habitant New York où il s'est exilé, apparemment, pour mettre entre ses parents et lui une distance salutaire, il revient dans l'Est, sa région natale, pour y enterrer son père dont la mort lui a été annoncée, par sa mère, au téléphone. Ce retour s'accompagne, naturellement, d'un retour intérieur à ses propres origines, retour semé de questions, de doutes, de souvenirs refoulés qui émergent, d'incompréhension, de manque ; souvenirs traversés des phrases assassines de la mère, des silences du père, des consentements soumis du frère aîné, de lettres à demi secrètes parlant d'un bonheur interdit tissant le malheur des autres. L'histoire serait banale si elle n'était portée par une écriture aussi raffinée que subtile, aussi travaillée qu'apparemment naturelle, une écriture qui vient rappeler avec insistance mais sans tapage que la mémoire, comme le dit Gérard Macé, aime chasser dans le noir, et que l'écriture, dans ce noir parasité par toutes sortes de bruits qui font écran à la vérité, a pouvoir d'y tracer des chemins de lumière et d'éclairer des reliefs inédits pour se frayer un avenir. On dit parfois d'un premier roman qu'il est prometteur. Celui-ci, d'emblée, tient déjà ses promesses. Ajoutons qu'il témoigne de la vitalité secrète de la jeune littérature française et rend gourmand d'autres du même ou d'un autre tonneau. On attend donc le suivant.

L. L. L.

FOUCARD Daniel

Cold

[Léo Scheer, coll. « Laureli », septembre 2006, 176 p., 13 €, ISBN : 2-7561-0042-0.]



● Pour son quatrième roman, Daniel Foucard a choisi de planter le décor au beau milieu de l'Antarctique. Cette zone démilitarisée, située à l'extrémité du monde, ne peut recevoir que des bases scientifiques. C'est dans l'une d'elles, la station de Byrd, qu'est envoyé un jeune homme nommé Lain. Il est rattaché provisoirement à la base vivant en vase clos où l'on mène des expériences de toutes sortes, plus étranges les unes que les autres. Il doit pour sa part tester les effets d'une substance classée « secret défense », *l'olufsen*. Il fait alors la connaissance de l'équipe de savants et de techniciens qui l'ont précédé dans ce lieu coupé du monde des vivants. Il y a Syd, qui soumet les sujets à des avalanches d'images et de sketches sexuels, Seel, l'éleveur, qui gouverne un bassin piscicole, l'URS, chargé de calculer le recul de l'islandis des régions méridionales du continent antarctique, Zeno, l'exobiologiste, pour ne citer qu'eux. D'étranges relations unissent ces personnages qui évoluent dans une atmosphère de science-fiction et dans le décor abstrait du monde polaire. Ils mènent des expériences très poussées et énigmatiques sur le climat, la fonte des glaces, la reproduction animale dans des conditions extrêmes, mais aussi et surtout sur le comportement humain et la sexualité. Comme dans un mauvais rêve éveillé, ces êtres industriels et bizarres spéculent sur le devenir du genre humain placé dans l'optique d'un futur catastrophique et dominé par la haute technologie. Mais c'est la pathologie mentale qui est de règle dans ce microcosme étouffant dont l'enjeu est purement fantasmagorique. L'érotisme diffus et obsédant de cet univers en apparence exclusivement dévoué aux sciences engendre un malaise qui ne cesse de s'accroître à mesure qu'on progresse dans le récit. Peu à peu,

on perd le sens commun et même la réalité est mise en cause. Du clone virtuel, on va à l'hologramme, en passant par le livre de Kottas consignant des procédures cybernétiques : quand le héros revient de sa mission, il a en partie perdu le contact avec le monde concret. C'est une œuvre déconcertante et pourtant intrigante de bout en bout.

G.-G. L.

GODBOUT Jacques
La Concierge du Panthéon

[Éd. du Seuil, coll. « Cadre rouge », octobre 2006, 148 p., 14 €, ISBN : 2-02-088516-6.]



● Poète, essayiste et romancier, Jacques Godbout est une figure essentielle de la littérature québécoise. Mondialement connu pour son roman *Salut Galarnéau*, il publie cette année un texte léger et grave, où il promène à Paris un personnage qui jette sur la Ville lumière un regard décalé. Voici son argument. Julien Mackay, météorologue, décide pour ses 48 ans de prendre une retraite anticipée afin d'écrire son premier roman à Paris. Secrètement, il aspire à rencontrer l'inspiration à l'ombre du Panthéon. La ville fait-elle l'homme ? Voilà une question rhétorique que Jacques Godbout tente de « résoudre » dans ce texte qui fait penser davantage à un conte de Voltaire qu'à un roman. Débarquant dans une ville mythique, ville rêvée plutôt que ville réelle, Julien Mackay va de désillusion en désillusion et se découvre étranger dans un monde pourtant proche. À travers ce texte, l'auteur donne à voir toute une réalité de Paris, que connaissent bien certains intellectuels étrangers : ceux qui n'ont de la Ville lumière qu'une image livresque et culturelle. Déjà, à son époque, l'Afro-Américain James Baldwin décrivait Paris comme une ville où tout le monde perd ses principes et tombe forcément amoureux. Si chez James Baldwin l'acclimatation a été rude, pour Julien, elle est amère : à Paris, il est à la fois chez lui et ailleurs. Le projet

de séjour qu'il adresse au Conseil des arts du Canada, espérant obtenir une bourse, est à cet égard édifiant : « Mackay, Julien, né le 1^{er} juillet 1958 à Richelieu, Province de Québec. Actuellement sans emploi. Aucun texte publié à ce jour. *Pourquoi sollicitez-vous une aide ?* Pour la rédaction d'un roman. *Précisez.* Je désire raconter l'histoire d'un Canuck (c'est-à-dire un descendant de Canadiens immigrés aux États-Unis pendant la fusarieuse du blé de la fin du XIX^e siècle). » Roman de retour aux sources, mais aussi roman qui solde définitivement cette relation amour/haine entre la France et le Québec et marque le début de l'autonomisation du champ littéraire québécois. Mais, surtout, roman sur les illusions perdues de ceux qui pensent que l'on devient écrivain parce qu'on vit à Paris. Enfin, roman de désillusion, parce que n'est pas écrivain qui veut.

B. M. M.

GOFFETTE Guy
Journal de l'imitateur

[Fata Morgana, novembre 2006, 35 p., 9 €, ISBN : 2-85194-686-2.]



● Et si la rentrée littéraire, plutôt que de s'illustrer par des romans ennuyeux de plus de neuf cents pages, pouvait se révéler féconde dans un petit récit de trente ? Ah, ce serait bien ! Mais n'est-ce pas le cas avec ce *Journal de l'imitateur* ? On commence à lire, on découvre un personnage aussi frustré qu'antipathique, puis sa maladie nous gagne et son refus, son dédain même, d'un livre de Bernhard après quelques pages (autant celles du livre de l'Autrichien que celle du Français ? c'est du moins le sentiment que le narrateur parvient à nous faire ressentir...) se mue en plaisir, en une étrange et pénétrante proximité. « Premier contact avec l'œuvre de Thomas Bernhard : peu encourageant », écrit le professeur plein d'ennui qui commence ce journal. Mais les impasses de la réalité sont pleines d'enseignements et débouchent sur la ressemblance d'un monde qui fait communiquer celui de Bernhard avec celui du narrateur.

Ainsi, sans vouloir trop en dire (ou en raconter), un charme nous gagne-t-il à travers cet être fruste, conscient de son apparente médiocrité mais néanmoins perspicace pour déceler les tares de ses proches et de ses contemporains. Aussi lit-on plus loin, dans ce court journal qui semble aller vers l'inéluctable : « Ainsi, bien des choses ont changé pour moi le jour où j'ai mis le nez dans les pages de Bernhard : mon rythme de vie, mes habitudes, ma digestion, mon sommeil, bref, il n'est pas jusqu'à mon désordre qui ne se soit transformé, on dirait qu'il a trouvé lui aussi un sens et une grandeur face à la vie abrutissante que je mène au service de l'État. » Le feu est allumé pour le sentiment intime d'une insatisfaction qui va aussi avec de la rébellion. On ne peut que louer le style précis et plein de détachement à la fois de Guy Goffette, qui fait de ce court récit une petite leçon de prose et donne une bonne correction aux romans français contemporains, et plus encore à tous ces « romans obligés » qu'un auteur une fois inspiré doit produire pour qu'on ne le perde pas de vue. Et puis saluons un auteur capable de jouer l'imitation d'un auteur sans y sombrer, tout simplement parce qu'il a réellement quelque chose à nous raconter et que la concision impose parfois ce que le développement tait.

M. B.

HUSER France **La Fille à lèvres d'orange**

[Gallimard, septembre 2006, 144 p.,
14,90 €, ISBN : 2-07-077981-5.]



9 782070 779819

● Auteur d'une dizaine de romans, France Huser, critique d'art, s'aventure ici à ressusciter le personnage de Jeanne Hébuterne, connue pour avoir été le dernier amour et le modèle de Modigliani. Âgée de 19 ans en 1917 lorsqu'elle le rencontre, elle se jettera par la fenêtre en janvier 1920, deux jours après la mort du peintre. Que s'est-il passé pendant ces trois années de passion partagée ? Imaginer le journal intime de Jeanne, France Huser l'inscrit dans le Montparnasse sortant

de la Grande Guerre, toile de fond de cette relation amoureuse qu'accompagnent les figures d'Utrillo, de Soutine, de Foujita et de bien d'autres princes du regard au bout du pinceau... Parmi ces grands, « Modi » incarne la figure presque trop classique de l'artiste génial, incompris, fantasque, irresponsable, tuberculeux, de l'or au bout des doigts et la misère en poche. De quel regard cette toute jeune femme amoureuse, qui illumina son œuvre et ses dernières années, le voyait-elle ? Quel fut le secret de cette passion si vive qu'elle lui sacrifiera la présence de leur propre fille, et jusqu'à sa propre vie ? La trouvaille formelle de France Huser, et qui rythme le texte, consiste à faire passer l'auteur de ce journal intime du « tu » (adressé à l'amant) au « il » plus distancié, plus lucide mais toujours tendre. Se dégage de ce texte vivant un personnage généreux, profond, délicat, s'interrogeant sans relâche sur le mystère de cet homme désespéré ayant sans explication abandonné la sculpture, qui était sa vocation ; mais un personnage qui, malgré son extrême jeunesse, ne semble nourrir aucune illusion sur son propre avenir, inimaginable sans cet amant magnifique qui a envahi sa vie, pour le meilleur et pour le pire. Continuer à vivre sans lui, n'aurait-ce pas été le tuer une seconde fois ? Au-delà des traces historiques et tout en leur restant fidèle, ce roman en explore l'envers, cette part secrète qui anime les liens singuliers, fabrique les destins et touche aux énigmes de la condition humaine.

L. L. L.

JOURDE Pierre **L'Heure et l'Ombre**

[L'Esprit des Pénières, août 2006,
260 p., 19 €, ISBN : 2-84636-100-2.]



9 782846 361002

● Auteur d'un pamphlet, *La Littérature sans estomac*, où il s'en prenait notamment à Camille Laurens pour son sentimentalisme, Pierre Jourde propose aujourd'hui un roman... d'amour. Et, qui plus est, sur le mode romantique. On entre toutefois dans *L'Heure et l'Ombre* par un récit aux teintes

fantastiques. Une femme raconte ses débuts de médecin dans un petit village de Bretagne, la rencontre envoûtante qu'elle y fit avec une petite fille mystérieuse. Celle-ci, fantomatique, vit seule avec Martin, un père en proie à des troubles psychiques. Parfois, c'est comme si le corps de Martin était habité par un autre et le seul mot qu'on l'entend prononcer alors est celui de Saint-Savin. Justement, le narrateur auquel ce récit est fait a vécu les vacances de son enfance à Saint-Savin et la description que son amie lui fait de Martin lui évoque l'amant de sa voisine, qui a un jour mystérieusement disparu. Serait-ce le même homme ? Sous prétexte d'affiner son hypothèse, le narrateur effectue un voyage dans la ville balnéaire autant que dans son passé. À Saint-Savin, dès huit ans, il tomba amoureux d'une des filles de la voisine. Cet amour, poussé entre ombres et mystères au plus profond de la passion, nous est narré en de multiples détours qui jouent avec le désir du lecteur. Le roman convoque ici Proust, là Nerval et multiplie une symbolique sylvestre. Non sans égratigner jusqu'au sang les travers de notre époque, comme si cela était la signature de l'auteur. Après un pamphlet qui a fait couler beaucoup d'encre, un très beau récit (*Pays perdu*) qui faillit lui coûter la vie, un volumineux roman où l'Éducation nationale en prend pour son grade (*Festins secrets*), *L'Heure et l'Ombre* confirme que Pierre Jourde a bien sa place aujourd'hui dans le panorama littéraire français.

T. G.

LE CLÉZIO Jean-Marie Gustave **Raga. Approche du continent invisible**

[Éd. du Seuil, coll. « Peuples de l'eau »,
novembre 2006, 192 p., 15 €,
ISBN : 2-02-089909-4.]



9 782020 899093

● J.-M. G. Le Clézio, on le sait, est passionné par les cultures amérindiennes. Cette fois, ce sont les îles du Pacifique qui l'attirent. Mais le récit qu'il nous fait de ce périple en Mélanésie est loin de la littérature de Pierre Loti, même de celle des grands navigateurs. Son récit

se montre aussi distant et critique à l'encontre des recherches des grands ethnologues. Au fond, il veut s'éloigner de toute une littérature qui a été bâtie sur les terres australes. Il reconnaît le grand romantisme de ces aventuriers, ivres de découvrir de nouvelles terres. Mais il ne supporte pas la mythologie dont on entoure le monde du Pacifique : « Les îles du Sud ont été non seulement les fourre-tout du rêve, mais aussi le rendez-vous des prédateurs. » Il découvre en fait un monde désabusé, un monde d'après les grandes découvertes mais aussi de la colonisation, de l'évangélisation et de l'exploitation à outrance des ressources de ces îles, même des ressources humaines, quand les impitoyables *blackbirders* enlevaient hommes, femmes et enfants pour les envoyer travailler au loin dans des conditions épouvantables. Le Clézio explore la réalité de cette civilisation qui n'a pas souffert d'acculturation, comme on l'a trop répété, mais d'une complexe créolisation. Il défend les tentatives qui ont été faites par les insulaires pour tenter de sauver l'essentiel de ce qu'ils sont à travers la religion, la tradition, un mode de vie. L'écrivain est profondément désabusé, car il ne regarde pas ces cultures désormais abâtardies comme le symbole d'un paradis perdu violé par l'homme blanc, mais comme autant de bribes d'une civilisation qui, la plupart du temps, demeure encore aujourd'hui sous tutelle. Au fond, l'auteur d'*Étoile errante* exprime sa colère face à l'Occident dont il est issu, mais il le fait d'une voix si posée, si policée que sa rage prend la tournure d'une prose poétique qui a le don de nous rapprocher de ces plages où il aborde...

G.-G. L.

LEMOINE Bruno **Matamachine**

[Al Dante, septembre 2006, 124 p., 17 €, ISBN : 2-84761-126-6.]



9 782847 611267

● Pour ce premier roman, Bruno Lemoine part d'un fait divers : un employé de commerce dans la bonne quarantaine, Philippe Désinquey, agresse

une employée des Galeries Lafayette dans le métro et la tue. La raison de ce crime n'est pas explicitée (là, l'auteur fait un clin d'œil à André Gide). On assiste alors à la suite de l'affaire : l'arrestation, l'interrogatoire, la reconstitution, le séjour à l'hôpital, l'incarcération. En somme, le cheminement logique d'une enquête et d'une condamnation menant l'intéressé dans la cellule d'une prison. Mais ce n'est là que la trame qui sous-tend une fiction qui prend un tour expérimental. En effet, Bruno Lemoine ne cesse de provoquer digressions et parenthèses narratives, multipliant notes et apostilles, intégrant au récit principal des extraits du journal intime du héros, ses réminiscences, des épisodes parallèles. En prison, l'assassin devient l'ami du bibliothécaire et c'est lui qui pousse le chariot des livres dans les couloirs de la prison. Cette condition est la métaphore de cette intrigue déconstruite : le texte est constellé de réflexions sur l'écriture et sur le *diabolicus ex machina* de ce roman incomparable. Par exemple, on nous enseigne qu'il est vain de trouver une fin à une histoire et que celle-ci est un grand piège pour l'imagination du lecteur. Le rêve, l'écriture automatique si chère aux surréalistes tiennent ici une place de choix, au moins autant que le doute légitime que l'on peut avoir sur la justesse des faits. Et pourtant, à travers ces éléments discordants et décousus, le passé de Désinquey remonte à la surface, jusqu'à ce jour de 1993 où il s'est trouvé sur le quai du métro Château-d'Eau. L'auteur a repris à son compte certaines tentatives livresques des années 1970. Il a su les transposer dans une œuvre de son temps avec beaucoup d'esprit et l'idée de pousser jusqu'à ses conséquences les plus dérangeantes l'invention d'une autre forme romanesque. Cela donne un ouvrage frappé d'étrangeté, mais qui tient le lecteur en haleine en dépit de la « déconstruction » du récit.

G.-G. L.

LING Xi **Été strident**

[Actes Sud, août 2006, 142 p., 16 €, ISBN : 2-7427-6365-1.]



9 782742 763658

● Ling Xi écrit en français. Mais ces trois nouvelles la ramènent dans son pays d'origine. Le héros de la première nouvelle vit seul avec le fils de sa sœur, qu'on surnomme l'Idiot. Il se fait passer pour le directeur général d'un laboratoire. Mais, en réalité, il est un pauvre élèveur de cafards. Il nous raconte sa jeunesse et l'histoire de ses parents. Son père porte un amour sans borne pour la France et finit par s'y rendre pour y exercer son talent de peintre. Il n'est rentré dans sa famille que sous l'espèce de cendres dans une urne. À travers ce récit, l'auteur nous fait comprendre l'histoire récente de la Chine et ses contradictions, la fascination de son élite pour le monde occidental. Dans la seconde nouvelle, la plus belle, la plus attachante aussi, « L'homme aux lauriers-roses », Ling Xi évoque le destin d'un individu étrange et dérangentant qu'on a retrouvé mort chez lui, assassiné. Il n'avait cessé d'intriguer ses voisins de la cité industrielle, qui le soupçonnaient des pires turpitudes. Le jeune narrateur dit à quel point cet amateur passionné d'opéra de Pékin qui se travestissait en femme (ce n'était donc pas le personnage interlope qu'on avait imaginé) a pu modifier le cours de son existence. Dans la dernière nouvelle, « Été strident », le protagoniste est un jeune cadre chinois venu travailler en France. Il est confronté aux préjugés et aux idées toutes faites qu'ont ses collègues sur la Chine. Et il songe à son enfance, qu'il a passée à la campagne habillé en fille pour échapper à la convoitise des marchands d'enfants mâles. Ce recueil met en relief le talent d'un auteur qui éprouve le désir de représenter le conflit intérieur qui assaille tous ceux qui ont abandonné leur culture pour la nôtre en évitant le discours identitaire et le mythe de la culture plurielle. Ce dont on peut remercier l'auteur.

G.-G. L.

LITTELL Jonathan

Les Bienveillantes

[Gallimard, coll. « Blanche », août 2006, 908 p., 25 €, ISBN : 2-07-78097-X.]



9 782070 780976

• Dans toute la presse, Christine Angot tonne contre les « bourreaux », et en faveur des « victimes ». Suivez son regard... Trois cent mille exemplaires de ce livre non programmé ont été vendus avant le Goncourt (advenu le 6 novembre comme une évidence), plus de neuf cents pages qui en contiennent bien le double... Un auteur inconnu. Et un sujet impossible : les confessions tardives de Maximilien Aue, né en 1913 en Alsace et Hauptsturmbannführer, engagé dans les Einsatzgruppen, à ce jour industriel de la dentelle, homosexuel. Seuls précédents, dans des directions opposées : Robert Merle, *La mort est mon métier*, 1953 (Rudolf Hoess le commandant d'Auschwitz), *Le Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, Goncourt 1959. *Les Bienveillantes*, roman « mimétique » dirait Henri Godard, participe d'une nouvelle configuration du problème de l'« écrire après Auschwitz » (l'interdit d'Adorno-Blanchot disparaît avec l'époque des témoins). Idem pour le déplacement de l'intérêt vers le bourreau. D'autres génocides (Cambodge, Rwanda, Bosnie) ont eu lieu malgré tous les « Plus jamais ça ! ». Littell, 38 ans, n'a pas connu la Shoah : né en 1967 à New York, fils de l'écrivain Robert Littell. Après des études entre Paris et Yale, il rencontre Burroughs et traduit pour lui Blanchot, Genet, Sade. En 1993, il est en Bosnie, représentant de l'ONG Action contre la faim. Puis en Tchétchénie, en Afghanistan, au Rwanda. Point de départ des *Bienveillantes* dit-il : la photo d'une partisane russe tuée par les nazis. Max Aue ? « C'est un moi possible. [...] Lui fait du nazisme avec autant de sincérité que moi j'ai fait de l'humanitaire. C'est un peu le propos du livre. Mais ça ne signifie pas que je l'innocente. » (*Revue littéraire*, septembre 2006.) On songe à Rony Brauman, médecin sans frontières, lisant *Eichman à Jérusalem* en Ethiopie et s'y retrouvant.

Et on a envie d'applaudir sans réserve à ce livre *démesuré*, pour les mêmes raisons qu'au film et au livre d'Eyal Sivan et Rony Brauman (*Un spécialiste, Éloge de la désobéissance* en 1999), adaptant Arendt à partir des archives filmées du procès de Jérusalem. Dès le prologue de ce livre, Aue recopie d'ailleurs Arendt et sa réflexion sur la « banalité du mal » : « Je suis coupable, vous ne l'êtes pas [...], il y a peu de chances pour que vous soyez l'exception pas plus que moi. » Eichman, le criminel de bureau méticuleux, passe et repasse dans ce livre qui alterne massacres et raisonnements, il en semble le principal modèle (je rappelle, lors de son procès, ses paires de lunettes, jamais les bonnes, ses confusions entre Kant et d'Hitler). On le suit en Ukraine, en Pologne, lors de l'invasion de l'URSS, en vacances à Paris où il a fait ses études et connu Brasillach, Rebatet et Céline. Pour finir huit cents pages plus loin, pris dans la chute de Berlin. Tout le problème est là : à l'instar de l'auteur, le narrateur a tout lu, tout vu sur la Shoah, histoire, mémoires, fiction, philosophie (deux cents livres dépouillés, dit Littell) et le nazisme... Et même des livres sur les anticonformistes des années 1930 et la collaboration littéraire. Plus exactes que celles de Christine Angot, les protestations dans le *Journal du Dimanche* de Claude Lanzmann pour qui ce livre n'a que deux lecteurs possibles, Raul Hillberg et lui (ironie : l'édition « définitive » de *La Destruction des juifs d'Europe* paraît en Folio). *Les Bienveillantes* ou la Shoah entre Hegel (la fin éclaire le début) et Google (je songe aux développements sur les langues caucasiennes). Il n'y a pas de temps mort, car il n'y a pas de temps du kitsch : une table de coïncidence allemand/français des grades – pour quels lecteurs ? Savoir absolu et saturation. Point de vue de Dieu omniscient. On a envie de conseiller à Littell la dernière lecture de son personnage en 1945, *L'Éducation sentimentale*. Point de vue de Dieu, suite. L'art du roman pourrait bien dissimuler une anthropologie générale. La dernière scène à Berlin est au zoo (l'espèce humaine ?). Et si le nazisme, envisagé

depuis la tête d'un bourreau, n'était pas du tout la question du livre, mais une illusion optique, une lentille grossissante ? Le titre, *Les Bienveillantes*, vient de *L'Orestie* d'Eschyle (*Agamemnon*, *Les Choéphores*, *Les Euménides* – ou *Les Bienveillantes*) : Oreste est déclaré non coupable. Plus on avance dans cette forêt de pages, ordonnée comme une symphonie, plus on pénètre jusqu'au matricide fondamental dans « l'histoire de famille » du narrateur et dans ses rêves et fantasmes – qui évoquent Luchino Visconti et/ou Georges Bataille – plus une interrogation sur le double se fait jour : *devenir/juif* d'Hitler, France/Allemagne, juifs/nazis, inceste frère/sœur (laquelle, Una, a des jumeaux) au sein d'une double famille... Pourquoi pas la Shoah et sa bibliothèque ? Le nazisme fournit (juste ?) son paroxysme à un destin privé qui coïncide avec celui de l'humanité. Point de vue du Jugement dernier que celui de Max Aue, « moi possible » de l'auteur : *Les Bienveillantes*, roman total totalisant l'expérience humaine à partir de l'expérience totalitaire. Plus que vers Mann, Grossman, Malaparte, Styron ou Mailer (la presse), c'est peut-être les ambitions de Michel Tournier (*Le Roi des Aulnes* et *Les Météores*) ou de René Girard qu'il faut se remémorer. « Dieu n'est pas un artiste, Monsieur Littell non plus », pourrait-on dire. Cela ne l'empêche peut-être pas d'inaugurer une nouvelle époque de l'après-guerre.

J.-P. S.

MASSÉ Odile

La Traversée des villes

[Éd. de l'Arbre vengeur, septembre 2006, 116 p., 11 €, ISBN : 2-916141-07-3.]



9 782916 141077

• On ne résistera pas à retranscrire la présentation faite par l'auteur de sa personne : « Née à Marseille, élevée à Paris, épanouie à Nancy où elle vit, Odile Massé a renoncé aux professions de chanteuse des rues, d'enseignante, d'hôtesse de l'air ou de femme de chambre pour devenir comédienne au sein de la compagnie 4 litres 12.

Quand elle ne joue pas, elle écrit sur *La Vie des ogres* (2002) ou explique comment *Manger la terre* (2004). Sa *Tribu* peut s'honorer du Grand Prix de l'humour noir obtenu en 1998. » Précisons que ces trois livres sont parus au Mercure de France et que, sous le couvert d'un humour évident, le livre d'Odile Massé, aux éditions de l'Arbre vengeur, sises à Bordeaux, n'est pas sans la vérité d'une obsession qui trouve dans son ironie de quoi se régénérer sans s'y dissoudre. *La Traversée des villes*, traversée elle-même d'illustrations d'un homme marchant réalisées par Franck Hommage sous forme de *flip-book*, raconte, « met en scène » l'avancée continue d'un homme à travers la ville, une sorte de parcours qui épouse les angles et les perspectives d'une cité pour dire cette obsession sans fin qui, pourtant, visuellement, sensuellement, recueille des éléments de la réalité, les aspects d'une vérité urbaine en reflet de cette marche. Marche qui commence par « Un, j'aime l'obéissance aveugle de mes pieds » et qui, en petits épisodes, témoigne du comptage des pas, mais aussi de la perception de soi comme corps, corps habillé, corps physique, corps technique, dans la neige, auprès d'un fleuve, devant, derrière la féminité croisée pendant la marche. Aussi l'effort devient-il désir, et l'obsession une attention. La ville impose ses résistances, ses violences, ses détours. Le texte d'Odile Massé ne dit pas, heureusement, ce qui aussi le fonde : cette marche, c'est aussi une pensée qui avance, qui, pendant l'écriture même, trouve ses paysages, ses dérives, ses amusements, ses fantasmes ou ses souffrances. Bref, la technique convoquée à toute heure par le narrateur pour tenir au sein de sa marche est aussi l'imagination éprouvée dans sa rigueur et sa pertinence. C'est dans cette tension que cette écriture trouve sa voie, sans ligne tracée d'avance ni pensée d'école à suivre.

M. B.

MAUVIGNIER Laurent

Dans la foule

[Éd. de Minuit, septembre 2006, 372 p., 19,50 €, ISBN : 2-7073-1964-3.]



9 782707 319647

• Ce jour-là, le 29 mai 1985, ils se sont tous rendus là-bas : il y avait Geoff et ses deux frères qui avaient pris le train de Liverpool, épris de victoire et de bière ; il y avait aussi Jeff et Tonino, les deux petites frappes parisiennes qui semblent échouées sur le bitume bruxellois comme deux pauvres oiseaux de l'autre hémisphère ; sans oublier Francesco et Tana, les deux jeunes Italiens en voyage de noces. Tous étaient présents au stade du Hesel ce soir-là pour assister à ce que les journalistes sportifs appelaient « le match du siècle », la finale de la Coupe d'Europe opposant la Juventus de Turin aux Reds de Liverpool. Bien sûr, tout le monde connaît la suite, les actes de hooliganisme de supporters anglais ivres morts, les corps compressés contre les barrières de sécurité, les cadavres posés à même la pelouse... À travers ce roman chorale qui nous fait passer d'un narrateur à l'autre et multiplie les points de vue sur ce même événement, Laurent Mauvignier parvient à créer une tragédie moderne d'où personne ne sort ni vainqueur ni vaincu. Les petites histoires se télescopent absurdement à la grande, la trivialité quotidienne se heurte à l'extraordinaire qui surgit là où on ne l'attendait pas. Tout n'est ici que voix, respiration, silence et retenue. Pas de place pour la grandiloquence journalistique, les effets de style clinquants qui louchent du côté du cinéma et de la bande dessinée, nous touchons ici du doigt l'humain perdu au cœur de cet événement inhumain. Comment revenir de ce stade de la mort où tout n'était que sang et cris ? Comment réapprendre à vivre quand celui que l'on a aimé a disparu et que l'on a survécu sans même rien demander ? Comment écrire ce qui ne peut être dit ?

A. M.

MIANO Léonora

Contours du jour qui vient

[Plon, août 2006, 274 p., 18 €, ISBN : 2-259-20396-5.]



9 782259 203968

• Jeune Camerounaise née à Douala, Léonora Miano a publié en 2005 chez Plon *L'Intérieur de la nuit*, l'un des meilleurs livres de l'année, selon le magazine *Lire*. « Horreur, Horreur ! » Ce cri que pousse Kuntz dans *Au cœur des ténèbres* de Conrad, est également celui que pourrait pousser tout lecteur sensible en ouvrant *L'Intérieur de la nuit*, puisqu'il y est question de cannibalisme. Présentant l'auteure et son œuvre dans *Le Monde* 2 du 22 juillet 2006, Martino Valo écrit : « Ce n'est pourtant pas la force de son style qui a propulsé sur le devant de la scène littéraire son premier roman, *L'Intérieur de la nuit*, mais bien la teneur de l'histoire qu'elle avait à nous conter. Cette affaire de guerre sur la terre africaine, de perte d'humanité, de transgression terrible, sonne comme une tragédie venue du fond des âges. Une fois ouvert, son livre bref a l'impact d'un coup de poing. » Avec *Contours du jour qui vient*, elle prolonge *L'Intérieur de la nuit* : elle revient sur la problématique de l'enfance sacrifiée. Son argument ? Après la guerre qui vient de le ravager, le Mboasu (ville imaginaire d'un pays africain) est exsangue. Face à un tel désastre humanitaire, les vieux démons resurgissent : charlatanisme, sectes, rites ancestraux. Dans cette descente aux enfers, les parents incapables d'assumer leur statut abandonnent leur progéniture, qui deviennent ce que l'on appelle pudiquement des enfants de la rue. C'est le cas de Musango, l'héroïne du dernier roman de Léonora Miano. Soupçonnée de sorcellerie, elle est jetée à la rue. Décidée à retrouver sa mère, elle traverse son pays, en folie du nord au sud. C'est cette errance que nous conte Léonora Miano dans une langue sobre. *Contours du jour qui vient* reprend une problématique déjà évoquée par plusieurs romanciers africains (Ahmadou Kourouma, Emmanuel Dongala, Florent Coua-Zotti,

Abdourahman Waberi) : la question des enfants-soldats. Léonora Miano l'élargit, puisqu'elle décrit, comme dans *Le Cauchemar de Darwin*, l'errance des filles. Mais ce qui ici est original et touchant, c'est que l'héroïne du roman, bien qu'abandonnée, va à la recherche de sa mère. On glisse subrepticement de l'enfance-fantôme à la problématique de la transmission ou de la non-transmission. Mieux encore : à l'inversion de la transmission. Vu sous cet angle, *Contours du jour qui vient* peut être lu comme la métaphore d'une Afrique à la dérive. « As-tu vu ces enfants qui mangent à même les décharges ? [...] Il n'y a plus rien pour eux. Parce que le suicide est un crime dans nos cultures, leurs parents déboussolés les sacrifient. Ils ont vu et subi tant d'horreurs durant la guerre... C'est leur manière de mettre fin à leurs jours : ils assassinent le futur, mutilent les lendemains. »

B. M. M.

MILLET Richard **Dévotions**

[Gallimard, septembre 2006, 220 p., 16,50 €, ISBN : 2-07-078125-9.]



9 782070 781256

L'Art du bref

[Gallimard/Le Promeneur, septembre 2006, 104 p., 14,50 €, ISBN : 2-07-078136-4.]



9 782070 781362

● Richard Millet a une manière de commencer ses récits qui ne tient qu'à lui, qui dépasse la simple présence d'un décor pour imposer le sentiment qu'une avancée va être nécessaire au sein de la narration, la curiosité tenant à la fois de l'inconnu vers lequel il se dirige et de l'étrange sentiment d'une remémoration. Cette fascination tient déjà dans le style de l'auteur, palpable dès la première phrase : Millet articule toujours l'annonce d'une possible enquête dans la fluidité d'une écriture qui s'enrichit sans cesse de nuances. Pas d'effet : la maîtrise d'un souffle va tenter de tout embrasser, afin de permettre

à la narration de se déployer. *Dévotions* raconte ainsi (et ce désir de « raconter » fait toute la force de ses livres) l'arrivée, de nos jours, d'un instituteur dans un village, un homme jadis écrivain et dont le récit – qui est aussi une approche et un dévoilement mutuel – est dit par une jeune femme qui s'est exclue des hommes comme des mots. *L'Art du bref*, publié dans le beau format des éditions Le Promeneur, raconte l'histoire, à la fin du xx^e siècle, d'un Limousin qui va devenir photographe ambulant. Enrichi de dessins de Philippe Ségéral, ce récit semble prendre à revers le flot du premier pour la précision de quelques instants, semblable à l'art photographique sur lequel Millet se questionne dans la trame du récit : « Pouvoir se regarder tel qu'on a été, autrefois, et contempler ailleurs que dans leur tombe ceux qui sont morts il y a longtemps : voilà l'objet d'une bien singulière négociation avec le temps, aurait-elle pu dire, non pas exactement en ces termes mais en observant ces photos comme si elle était déjà de l'autre côté, parmi les défunts et non plus avec eux par le cœur et l'esprit [...] » Deux livres de méditation sur les vivants et de la fine frontière qui nous sépare du royaume des morts – mais en sommes-nous séparés ?

M. B.

MOSES Emmanuel **Les Tabor**

[Stock, août 2006, 448 p., 20 €, ISBN : 2-234-05708-6.]



9 782234 057081

● Nous sommes à Amsterdam, en 1937. Contraints de fuir l'Allemagne nazie, Léo Tabor, son épouse Julia et leur fils Zacharie se retrouvent bloqués en Hollande. Ancien conseiller juridique d'une firme cinématographique, Léo passe des heures aussi vaines qu'humiliantes à l'Agence pour l'emploi du comité d'aide aux réfugiés juifs. Julia s'active de son côté, tout en évoquant les années d'un bonheur encore proche et d'une enfance presque féérique en regard de ce glacial présent. Leur seule ressource provient

du loyer que leur verse le locataire de l'appartement berlinois qu'ils se sont vus forcés d'abandonner, avec l'ensemble de leurs biens. Pris comme tant d'autres dans la nasse de l'Histoire qui s'est refermée sur eux, ils vaquent au fil de ces journées arrêtées en se nourrissant d'espoirs (le plus souvent déçus) et en retrouvant d'autres exilés dans les brasseries du port ou à la pension de Mme Appelboom, chez qui ils ont trouvé refuge. Cette chronique du temps qui ne passe pas, d'une attente immobile et chargée d'une sourde angoisse est pourtant riche en émotions de toutes sortes, en scènes drolatiques, en détours inattendus, en portraits satiriques ou tendres. À travers les épreuves tristement ordinaires de la famille Tabor, Emmanuel Moses évoque aussi dans cet ample roman – son plus ambitieux à ce jour – la faillite d'une Europe saisie à l'instant de son effondrement. Il le fait avec un subtil décalage stylistique (dans la grande tradition de la littérature romanesque d'alors) et un art consommé du récit : les scènes quotidiennes alternent avec l'évocation du passé, tissant peu à peu le fil de ces destins brisés. C'est un livre d'une grande densité humaine, attentif à tout ce qui emporte et illumine parfois l'existence des hommes : du vent violent de l'Histoire aux songes embrumés qui les animent. L'écriture suit lentement son cours, sinueuse jusqu'au baroque dans certains passages, mais d'une saveur et d'une invention constantes. À l'image de cette photographie où les trois héros « disparaissent » à la fin, dans « le blanc du ciel descendu sur la terre » – comme à la première page du livre...

Y. d. M.

NOBÉCOURT Lorette **En nous la vie des morts**

[Grasset, août 2006, 406 p., 18,90 €, ISBN : 2-246-59451-0.]



9 782246 594512

● Aussi multiple et divers que l'existence, le genre romanesque s'en veut tantôt le reflet, tantôt le miroir, tantôt l'envers qu'il révèle à qui peut

l'entendre. *En nous la vie des morts* ferait plutôt partie de cette dernière famille, elle-même composite, qui emprunte à la fois au roman de formation et au roman d'initiation pour traduire un cheminement tendant tout entier, fût-ce à l'insu de celui qui chemine, vers une mutation intérieure susceptible d'éclairer le monde d'une autre lumière. Avec subtilité, sensibilité et passion, mais avec sagesse aussi, Lorette Nobécourt nous amène ici à cette délicate croisée des chemins où spiritualité n'est pas à confondre avec mysticisme: en effet, rien ici d'obscurantiste, la seule alchimie qui intéresse l'écrivain étant celle du langage, de la nomination, qui transcende les individus. Nortatem, le nom de son narrateur, d'emblée fait énigme. Et d'emblée l'on perçoit que la clé de son destin doit être moulée dans ce nom même. L'aventure ici mise en scène est double: extérieure, liée au suicide incompréhensible d'un ami plus aimé que tout, qui conduit le narrateur à se retirer dans le Vermont et à y faire diverses rencontres et lectures qui s'enchevêtrent et s'éclairent mutuellement; intérieure, surtout, puisque ces rencontres et ces lectures deviennent, à travers le travail de deuil qui jour après jour s'accomplit, l'occasion d'une mutation subjective éclairant le jeune homme sur le sens de son propre destin. À l'instar de l'allégorique *Livre 7* qui le rythme et le ponctue, *En nous la vie des morts* est un roman avec lequel on chemine vers quelque chose qu'on pourrait appeler le cœur de l'être, et qui a nom *joie*; un cœur que l'on découvre par surprise quand tombent, tels des masques flétris, les illusions qui vous séparaient de vous-même et des autres. Si les morts vivent en nous, c'est qu'ils continuent de nous parler à travers les mots et les noms qu'ils nous ont imprimés dans la chair. Devenir capable d'entendre ce qu'ils disent, tel devient le sens du chemin, socratique entre tous. Car entendre ce qu'ils disent en nous, parfois, éclaire le monde.

L. L. L.

POIVRE D'ARVOR Olivier
et Patrick

Disparaître

[Gallimard, août 2006, 325 p., 18,50 €, ISBN : 2-07-077966-1.]



9 782070 779666

Lawrence d'Arabie, la quête du désert

[Ed. Place des Victoires, octobre 2006, 240 p., 29,95 €, ISBN : 2-84459-141-8.]



9 782844 591418

- David Lean et son *Lawrence d'Arabie* ont figé le destin de T. E. Lawrence dans une légende en cinémascope. Soucieux de retrouver l'homme sous le héros, Olivier et Patrick Poivre d'Arvor lui consacrent deux livres, un roman, *Disparaître*, et une monographie, *Lawrence d'Arabie, la quête du désert*, faisant ainsi balancer leurs recherches entre gageure littéraire et enquête scrupuleuse. Dans la fiction, les deux écrivains, en « hérétiques », usent du *stream of consciousness* cher à Virginia Woolf pour faire entendre la voix de T. E. Lawrence: entre monologues intérieurs (ce « je » honni par le protagoniste mais auquel finalement il se raccroche dans un dernier souffle) et récit plus biographique, *Disparaître* décrit les jours d'agonie d'un T. E. Lawrence, victime d'un étrange accident de moto dans le Dorset. Alors que *Lawrence d'Arabie, la quête du désert* ausculte la gestation d'un des derniers écrivains-voyageurs de génie. C'est presque fortuitement que son existence bascule dans l'aventure: en Orient, tout n'est que protectorat et domination européenne. Prendre fait et cause pour la révolte arabe de Faysal, futur roi d'Irak, c'est aussi, d'une certaine manière, se dresser contre l'Occident. Pour beaucoup de ses compatriotes, T. E. Lawrence restera un flibustier ou, pire, un traître. Mais peut-il en être autrement pour un homme dont l'âme contient « un peu de Bonaparte et de Leclerc »? Fin stratège, homme d'armes ayant fait ses classes dans la Royal Air Force, Lawrence mènera une armée de Bédouins à la victoire et libérera, en 1917, une bonne partie de la Palestine, du Hedjaz

et de la Jordanie de l'emprise ottomane. Mais si cette décolonisation avant l'heure tourne court, la couronne britannique faisant passer ses intérêts en priorité, Lawrence en tire une philosophie originale, incarnée dans son œuvre phare, *Les Sept Piliers de la sagesse*. Un livre qui fascinera la jeune Hannah Arendt. Sa « quête du désert » n'aura donc pas été vaine.

G. F.

QUIGNARD Pascal L'Enfant au visage couleur de mort

[Galilée, coll. « Lignes fictives », septembre 2006, 96 p., 15,50 €, ISBN : 2-7186-0717-3.]



9 782718 607177

Le Petit Cupidon: nouvelle

[Galilée, coll. « Lignes fictives », septembre 2006, 56 p., 12,50 €, ISBN : 2-7186-0718-1.]



9 782718 607184

Ethelrude et Wolfram: conte

[Galilée, coll. « Lignes fictives », septembre 2006, 48 p., 12,20 €, ISBN : 2-7186-0719-X.]



9 782718 607191

Triomphe du temps: quatre contes

[Galilée, coll. « Lignes fictives », septembre 2006, 86 p., 15 €, ISBN : 2-7186-0721-1.]



9 782718 607214

Requiem

[Galilée, coll. « Lignes fictives », septembre 2006, 70 p., ill. n. & b., 18 €, ISBN : 2-7186-0720-3.]



9 782718 607207

- Parution groupée à la rentrée, quelques mois après *Vila Amalia*, un roman chez Gallimard, de cinq livres de Pascal Quignard – une deuxième salve

après celle de l'an dernier (le colloque de Cerisy de juillet 2004 : *Pascal Quignard, figures d'un lettré*, sous la direction de Philippe Bonnefis et Dolorès Lyotard, *Écrits de l'éphémère*, avec des dessins originaux de Valerio Adami, plus livraison du *Cahier critique de poésie* n° 10 chez l'éditeur de Jacques Derrida et d'Hélène Cixous, entre autres. Ces petits volumes sont des rééditions. Changement de stratégie depuis quelques années de l'écrivain, qui naguère alternait romans (relativement) grand public et petits traités (à la Pierre Ménard). Prise de position de l'écrivain par rapport au temps (la littérature comme l'inconscient l'ignore, nous a enseigné Quignard) dans le temps social, jeu complexe avec son *devenir-monument*, sa momification universitaire et académique, dans une situation du champ littéraire bouleversée par rapport à celles qu'il connut à partir de 1968 (pensez aux stratégies de Robbe-Grillet ou Duras, de Sollers ou Le Clézio). Questions ouvertes de sociologie de la littérature... Réparaissent donc des textes seconds de différentes époques dont le statut se modifie : *L'Enfant au visage couleur de la mort*, 1979 ; *Le Petit Cupidon*, 1981 ; *Ethelrude et Wolfram*, 1985 ; *Triomphe du temps*, 2003 (des contes enchâssés) ; *Requiem* pour Thierry Lancino, musicien (la Sybille parle latin et David le grec, « deux mains distinctes pour tâter la mort »), illustré par Leonardo Cremonini. À un autre niveau, ce nouveau cours de l'œuvre accélère « une gène technique à l'égard de Quignard » (pour pasticher un de ses plus beaux textes, un portrait de l'auteur en La Bruyère, réédité dans la salve de 2005 ; ce sont alors les fragments qui sont cause de la gène, la cible est Maurice Blanchot). Laquelle est apparue clairement avec *Vie secrète* en 1999 – les Goncourt l'ont ensuite couronné : je la nommerais « yourcenarisation » – elle concerne les romans comme les contes. Lecteur, Quignard est lentement passé de la résurrection des langues à celle des corps. Et du singulier au général. De la bibliothèque à l'espèce. Exemple : dans *Le Petit Cupidon*, Pauline Harlai, musicienne âgée, raconte : « Je suis toutes les femmes. » Son compagnon a « la beauté tout à fait générale d'un

homme vivant qui cherche à se reproduire ». Prière, grotte, statue du dieu servent de décor à une sorte d'anthropologie. Chaque homme est l'homme en général, chaque femme la femme éternelle, ils sont confrontés à la vie, l'amour, la mort... Il est permis de regretter Apronenia Avitia ou Albuscius...

J.-P. S.

RABBAJ My Seddik *Inch'Allah*

[Ubu éditions, septembre 2006, 160 p., 13,50 €, ISBN : 2-35197-005-5.]



● On entre dans l'univers de ce premier roman comme on débarque en pays d'enfance. La langue simple et légère vous y parle de l'intérieur, et si les échos qu'elle renvoie échappent parfois du fait de la singularité de la culture, ça n'a guère d'importance : une parole sensible habite le texte qui résonne et fait surgir des êtres de chair et de lettres, des personnes vives enfantées par les douars et les déserts, et porteuses des rêves qui hantent l'humanité depuis toujours. Moh le puisatier, sa femme Yemna, leur fils Lahsen, leur fille Yejja, chaque lecteur d'où qu'il soit, et qui n'a pas perdu tout lien avec l'enfance, peut vibrer à l'unisson de ces êtres modestes et dignes, naïfs et honnêtes, plus nobles que bien des riches, et que l'humanité lamine. L'aventure de cette famille que la mort accidentelle du père disperse et livre à l'horreur du monde se déroule dans un pays que l'auteur nous fait aimer à travers ses couleurs, ses parfums, ses sonorités familières. Économe, sobre, juste, l'écriture réussit à faire goûter le charme de ces lieux différents, habités par des êtres infiniment proches. On revient de ce voyage immobile comme d'une traversée du désert, légèrement modifié, enrichi par des rencontres inattendues, tout à la fois lesté et allégé d'une expérience belle et surprenante, mais aussi brutale et douloureuse.

L. L. L.

RAVEY Yves

L'Épave

[Éd. de Minuit, octobre 2006, 108 p., 12 €, ISBN : 2-7073-1966-X.]



● Cela s'appelle *L'Épave* mais pourrait s'appeler « L'Échange ». Tout ce qu'on y accorde de valeur se trouve aussi pouvoir prendre un sens inverse. Pareil des êtres et des sentiments. Aussi la réalité crue, aidée ici par la simplicité de la narration d'Yves Ravey, présente un visage apparemment intelligible pour dévoiler ensuite les ambiguïtés qui n'ont cessé de la peupler. Et, pour tout dire, ce récit est « comme une parabole », même s'il ne raconte rien d'autre que lui-même. C'est ce qui fait l'univers, sinon le trouble, des écrits d'Yves Ravey. Ici, List récupère des objets d'une voiture dont les occupants sont tous décédés lors d'un accident. Le père de l'accidenté vient pour les récupérer. De manière faussement acharnée, List les lui « récupère » (il les a déjà en sa possession) et les lui restitue, s'enrichissant progressivement, changeant de situation sociale puisque financière. Il ne ment pas seulement, il pervertit sa propre réalité. Et quand les effets de ses propres mensonges lui reviennent, il s'aperçoit qu'il n'a cessé d'être au sein d'une réalité pervertie et qu'il ne maîtrise rien. Tristesse d'un sort qui découvre ses vérités plus qu'une fatalité. Mais s'il y a parabole, il n'y a pas démonstration. *L'Épave* est aussi une chronique lente, une sorte de paysage citadin où les êtres errent dans leur ennui et leurs mensonges, qui sont peut-être les nôtres... L'écriture d'Yves Ravey, si elle est d'une précision redoutable, offre sans cesse des ombres et des lignes de fuite au destin de List, à l'Allemand qui est venu se recueillir en d'étranges prières, à la mère de List, qui a ses secrets. Quelque chose d'également cinématographique se joue ici : on y voit ces êtres tenter et mentir, vivre et attendre, vouloir et espérer. Cependant, parmi ces heures d'amertume et d'amour déçu, un lien se profile qui conclut le livre, dans une simplicité de ton qui a la justesse des sentiments racontés.

M. B.

SOLLIEC Corinne

Le Petit Corps

[Gallimard, juin 2006, 192 p., 12 €, ISBN : 2-07-077622-0.]



● Quelles forces secrètes plus fortes que tout inspirent donc la tyrannie de ce « petit corps » et le poussent régulièrement à se remplir sans plaisir pour se vider de force et avec rage ? L'enfer de la boulimie-anorexie – souvent deux faces d'un même symptôme –, la solitude où confine le secret, la honte d'être percé à jour par ceux qu'on aime, l'impasse des liens amoureux envahis eux-mêmes par le symptôme autour duquel tourne toute l'existence, la vanité de thérapies qui ne protègent pas des rechutes, Corinne Solliec décrit de l'intérieur et de l'extérieur, à travers le destin d'Estelle Maréchal, cette vie que mène à sa propriétaire ce « petit corps » indomptable et tyrannique. Est-ce donc elle-même, le bébé qu'elle a été, qu'Estelle cherche ainsi à expulser ? Le coup de théâtre final – qu'on ne révélera pas au lecteur – tendrait à confirmer, du côté des forces de vie, l'interprétation. Pas de *happy end*, bien sûr, mais peut-être une issue possible, nouvelle, à cet infernal tunnel où se débat une jeune fille cherchant interminablement à naître. Ce premier livre, réussi et talentueux, n'est pas seulement intéressant par la naissance qu'il laisse espérer d'un écrivain au long cours. Il l'est aussi par la représentation intériorisée qu'il traduit d'un symptôme relativement récent dans son ampleur, et ravageur. Au-delà de ce qu'il est convenu d'appeler le « comportement alimentaire », quelle erreur de transmission s'est produite pour qu'une génération entière, dans des sociétés riches, entretienne avec la nourriture, qui apporte théoriquement vie et plaisir, un rapport si ambivalent, pour ne pas dire mortifère et autodestructeur ? Que dit ce petit corps-là, qui se jette sur n'importe quelle nourriture pour l'engloutir à s'étouffer puis se forcer à la rejeter dans l'heure qui suit ? Quand la littérature lui donne la parole, au-delà du comportement trop

souvent réducteur, c'est bien une parole en souffrance que l'on entend.

L. L. L.

TANIMURA Emily

La Tentation de l'après

[Gallimard, juin 2006, 144 p., 12,50 €, ISBN : 2-07-077984-X.]



● Âgée de 27 ans, cette jeune auteure, comme son nom ne le dit pas, nous vient de Suède et vit à Paris depuis cinq ans. Écrit directement en français, son premier roman impressionne par sa justesse, la façon à la fois sobre, forte et distanciée dont elle relate l'expérience traversée plutôt que vécue par la jeune narratrice. Jeune Lolita qui s'ignore, bercée par les images d'Épinal diffusées par les feuillets américains, cette ingénue de 14 ans luttant contre l'ennui va prendre tous les risques pour sortir d'une enfance qui l'habite encore et nourrit ses rêves sans visage. Qu'est-ce qu'un homme ? Un étranger ? Si son innocence semble la protéger du pire, si elle a la chance d'avoir affaire à quelqu'un qui s'intéresse véritablement à elle et non seulement à ses charmes, à elle tout lui échappe, y compris la rencontre, y compris elle-même. La vie la traverse sans l'émouvoir, prise qu'elle se trouve dans un jeu de mime auquel, riant ou pleurant selon les jours, elle s'exerce des heures durant devant son miroir avant de s'y risquer dans les bras de l'homme d'une patience inouïe. La tentation de l'après, c'est le désir d'être femme avant même d'avoir pris le temps de la mutation intérieure ; c'est vouloir brûler les étapes où, parfois, se brûlent les cœurs. Endossant un rôle de femme trop grand pour elle, la jeune fille détruit, avec l'infinie cruauté de l'inconscience, ce qui ressemblait beaucoup plus à son rêve qu'elle ne pouvait l'imaginer. L'aventure mimée ne lui laissera, au corps, qu'une cicatrice au genou et, au cœur, un souvenir doté, pour la première fois, d'un visage disparu, en larmes.

L. L. L.

MUSIQUE CLASSIQUE – DISQUES

Sélection de Jean ROY

BISMUTH David Piano

[Ameson, septembre 2006, 1 CD, 20 €. Claude Debussy : *Pour le piano* ; *Suite bergamasque* ; *Arabesque n° 1*. Paul Dukas : *Sonate en mi bémol mineur*.]

- Une petite marque de disques nous révèle avec ce CD un jeune pianiste au talent déjà affirmé qui joue Debussy d'une manière très personnelle et donne à la sonate de Dukas sa véritable dimension. Dans son interprétation de Debussy, David Bismuth met en évidence les lignes de force d'une musique dont l'architecture, pour être masquée, n'en est pas moins solide. Dans la sonate de Dukas, ouvrage que Debussy admirait au point d'écrire que, « par la grandeur de sa conception, elle prend place immédiatement après les sonates de Beethoven », la rigueur, le souffle, l'ampleur de la sonorité du pianiste lui permettent d'affronter avec succès ce chef-d'œuvre, unique en son genre, où le compositeur a lancé un défi que peu d'interprètes ont osé relever.

J. R.

DESSAY Nathalie Le Miracle d'une voix

[Virgin Classics, octobre 2006, 2 CD, 17 €. Airs d'opéra et mélodies de Haendel, Mozart, Donizetti, Meyerbeer, Gounod, Massenet, Delibes, Offenbach, Chabrier, J. Strauss, R. Strauss, Stravinsky, Rachmaninov, Alabiev, Bernstein.]

- Nathalie Dessay, soprano légère et comédienne née dont l'éloge n'est plus à faire, nous étonne par l'étendue de son répertoire. Passer de Haendel à Donizetti, d'Offenbach à Richard Strauss, de Chabrier à Stravinsky témoigne, chez elle, d'une curiosité d'esprit et d'une ambiance toujours récompensées grâce à la qualité de son travail. Cette faculté de s'adapter à tous les rôles est assez rare pour être soulignée. Le secret de la réussite de Nathalie Dessay ?

Sans doute le fait d'avoir le même don de perfection dans son chant que dans son jeu sur la scène. Elle fait vivre les œuvres avec une intensité peu commune. Elle joue, elle chante, et ne pose pas à la diva.

J. R.

MUSIQUE CLASSIQUE – LIVRES

Sélection de Jean ROY

BEAUSSANT Philippe Passages : de la Renaissance au Baroque

[Fayard, septembre 2006, 232 p. + 1 CD, 20 €, ISBN : 2-213-63361-4.]



9 782213 633619

- Philippe Beaussant, auteur d'un *Monteverdi*, d'un *Lully*, d'un *Couperin*, d'un *Rameau* et d'un livre qui a pour titre : *Vous avez dit Baroque*, musicologue mais aussi parfait connaisseur de l'architecture et de la peinture, était appelé à décrire ces passages de la polyphonie au madrigal, de la Renaissance au Baroque, entre 1560 et 1610. Son livre est à lire, regarder, écouter. Il comporte des reproductions de tableaux de Tintoret, de Véronèse et de Caravage que l'auteur analyse avec autant de soin que s'il s'agissait d'œuvres musicales en montrant les rapports entre les deux modes d'expression. Un CD réunissant des œuvres de Pérotin, Palestrina, Monteverdi, Girolamo Della Casa, Noël Bauldewijn (ce dernier pour accompagner *Le Repos durant la fuite en Égypte* du Caravage) illustre à son tour les tableaux des peintres et les propos de l'auteur. Aiguisant la curiosité du lecteur, l'écriture de Philippe Beaussant est vivante et savoureuse.

J. R.

CANTAGREL Gilles Dietrich Buxtehude

[Fayard, octobre 2006, 508 p., 26 €, ISBN : 2-213-63100-X.]



9 782213 631004

- Auteur de plusieurs ouvrages sur Jean Sébastien Bach, d'un livre sur Telemann et d'un récit intitulé *La Rencontre de Lübeck, Bach et Buxtehude*, Gilles Cantagrel n'a cessé d'approfondir et de compléter sa connaissance de l'Allemagne musicale dans la seconde moitié du XVII^e siècle, devenue pour lui un domaine familier. « Longtemps, Buxtehude est demeuré un inconnu. » Voilà ce que nous dit Gilles Cantagrel. Il s'agissait donc de combler, dans la musicologie française, depuis l'ouvrage magistral d'André Pirro publié en 1913, une lacune à vrai dire assez inexplicable.

La vie, le caractère du compositeur, sa place dans la société, ses fonctions d'organiste, la musique d'église, précédent, dans le livre de Cantagrel, l'étude de l'œuvre, présentée dans toute son étendue et sa diversité. Sait-on que Buxtehude a composé près de cent vingt cantates ? En annexe, l'index des œuvres, qui comporte pas moins de deux cent soixante-quatorze numéros, permet de prendre conscience de l'ampleur et de la diversité d'une production à laquelle Gilles Cantagrel, à la veille de la célébration du tricentenaire de Buxtehude, a voulu donner la place qui lui était due dans l'histoire de la musique.

J. R.

THIEBLOT Gilles Guillaume Leken

[Bleu nuit, coll. « Horizons », octobre 2006, 174 p., 18,50 €, ISBN : 2-913575-77-3.]



9 782913 575776

- Guillaume Leken, né à Heusy, en Belgique, en 1870, mort du typhus à Angers en 1814, a malgré la brièveté de sa vie laissé une œuvre importante

dont on connaît surtout la *Sonate pour piano et violon*, la *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* et *l'Adagio pour cordes*.

Admirateur de Wagner, élève de César Franck et de Vincent d'Indy, Guillaume Leken a apporté à la musique de la fin du XIX^e siècle une couleur personnelle que l'on pourrait situer entre le romantisme et le symbolisme. L'étude de Gilles Thieblot montre quelle était la culture du jeune musicien et nous invite à découvrir les partitions qu'il faudrait tirer de l'ombre pour lui rendre justice. Des analyses musicales, en particulier celle de la *Sonate pour piano et violon*, éclairent son propos, qui s'ouvre sur une étude des liens musicaux entre la Wallonie et la France.

J. R.

MUSIQUE CONTEMPORAINE

– DISQUES

Sélection de Richard MILLET

DALBAVIE Marc-André L'Ensemble itinéraire

[Nocturne, juillet 2006, 1 CD, 19,90 €, S209/NT100.]



0 826596 012094

● Les œuvres de Marc-André Dalbavie, ici rassemblées et interprétées par l'ensemble L'itinéraire, nous donnent à découvrir la musique de chambre de ce compositeur né en 1961. *Palimpseste*, pour six instruments, met en rapport de façon miroitante et humoristique la structure du conte de E.T.A. Hoffmann *Le Chat Murr* et un madrigal de Gesualdo. Influencé par *Le Bruit et la Fureur* de Faulkner, le *Trio pour violon, cor et piano* est écrit en hommages aux trios que Brahms et Ligeti ont composés pour la même formation : là aussi, deux univers se rencontrent et, comme dans le roman de Faulkner, nous proposent divers points de vue sur des événements en mouvement. *Tactus*, pour clarinette, basson, cor, piano et quintette à cordes (formation du célèbre Octuor de Schubert), explore

les rapports entre plusieurs rythmes, vitesses, décalages, dont la métamorphose est un rappel de ce que toute culture, toute vie ne cessent de mettre au jour. Quant à *In advance of the broken time*, pour flûte, clarinette, piano, violon, alto et violoncelle, cette pièce fait allusion (au moins pour son titre) au premier *ready made* de Duchamp, une pelle à neige, et interroge l'idée de ligne : « Une ligne plutôt plastique, définie par son épaisseur, sa courbe dans l'espace, sa direction, son évolution et surtout son équilibre », écrit le musicologue Guy Lelong.

R. M.

IBARRONDO Felix Œuvres vocales

[L'Empreinte digitale, septembre 2006, 1 CD, 21,40 €, ED13226.]



0 826596 025438

● Les *Œuvres vocales* du compositeur Felix Ibarrodo (né en 1943) semblent émerger des profondeurs de la langue basque sous forme d'onomatopées qui donnent parfois naissance à des phrases avant de retourner dans l'informulé. L'ensemble Musicatreize et le Chœur contemporain, dirigés par Roland Hayrabadian, sont les excellents interprètes de ces pièces exigeantes. *Oroipen* (Souvenir) est un émouvant hommage à Maurice Ohana, dont Ibarrodo fut très proche. *Urrindik* (Du lointain) fait dialoguer une soprano et une guitare pour explorer le monde nocturne, tout à la fois lointain et proche, des cauchemars. Ses *Trois chœurs a cappella*, le compositeur les considère comme une symphonie en trois mouvements, nourrie de fortes oppositions qui peuvent évoquer la violence terroriste au Pays basque, la mort collective, le sabbat, le mal, puis la lumière retrouvée. Si *Min dira* (Ils ont mal) est une pièce pédagogique composée sur un poème du franciscain basque A. B. Gandiaga, *Illundik* (Venant de l'obscurité) a quelque chose d'un madrigal contemporain qui reliait l'immense Monteverdi au mystère toujours interrogé par la musique.

R. M.

MELLANO Olivier La Chair des anges

[Naïve, octobre 2006, 1 CD, 20 €, MO782178.]



8 221868 217870

● La musique d'Olivier Mellano (né en 1971) est d'emblée séduisante, sans doute parce qu'elle se veut résolument post-moderne, aux confluences de la tradition savante européenne et de la musique populaire industrielle, des répétitifs américains et des Baltes. L'influence d'Arvo Pärt est notamment sensible dans *Perpetuus animarum motus I* (pour contralto) et *II* (pour quatre voix), où le sens du sacré est interrogé dans une simple lumière, de la même façon que *riVIÈre*, pour quatuor à cordes (ici le quatuor Debussy), est une métaphore de la vie humaine ou que *Chant d'électrons* explore le fourmillement de l'électronique, ou encore *Eterre*, pour clavecin, joue sur les registres de l'équilibre et du déséquilibre. Plus spectaculaires, *La Chair des anges* (pour clavecins et orgue) et *As the fire's tongues of earthly pleasure licks the Holy's wings*, pour deux voix, sept guitares et guitare basse, se ressentent de leur destination chorégraphique, mais tout en révélant une des caractéristiques de cette musique : son extrême, son inventive mobilité.

R. M.

NARBONI François Les Animals

[Malibran music/3D Classics, juin 2006, 1 CD, 20,12 €, 3D8036.]



3 361570 580369

● On est immédiatement étonné par la façon dont se propose la musique de François Narboni (né en 1963) : un bal de spectres, une chorégraphie de monstres, un ballet d'êtres déchus. L'ensemble ne va pas sans humour ni compassion. *Mink*, pour saxophone soprano, évoque un personnage de Faulkner condamné à la prison à vie pour un meurtre rocambolique. *Le Plérôme des éons*, pour flûte, clarinette, violon, violoncelle et piano, semble

montrer que toute construction ne peut être que détraquée. Dans *Heldenplatz*, pour basse et électronique, ce sont les univers de Mahler (la première mesure de sa 6^e Symphonie) et de la pièce *Heldenplatz* de Thomas Bernhard qui donnent à l'œuvre sa dimension dramatique. Et si *Pandemonium*, pour clavecin, et *Les Animals*, pour contrebasse, ensemble instrumental (ici l'ensemble Stravinsky) et cris d'animaux échantillonnés, évoquent le désordre originel ou l'irréductibilité de la vie animale, l'infinie mélodie de *L'Allante Heure*, pour clarinette et quatuor à cordes, semble vouloir tirer des enfers le chant le plus réconciliateur.

R. M.

JAZZ – DISQUES

Sélection de Philippe CARLES

ARTERO Patrick

Artero Brel

[Nocturne, octobre 2006, 1 CD, 18 €, NTC396.]



0 826596 003962

• Hier, Patrick Artero nous offrait une superbe « carte » de l'univers de son éternellement jeune (1903-1931) confrère Bix Beiderbecke ; aujourd'hui, le trompettiste explore les harmonies et atmosphères d'un chanteur dont les « blues » furent plutôt des gris et des brouillards. Gaiement fidèle-infidèle à l'homme du plat pays, il multiplie les effets et coups de soleil et, par la magie d'orchestrations signées Vincent Artaud, parvient à déceler sous les mélodies douces-amères aux textes ineffaçables, même quand ils sont tus, d'infinis trésors d'humour et de jubilation. Au-delà, ou en deçà des arrangements foisonnants (violon, flûte, clarinette, basson, trombone, percussions), l'essence de ces chansons sourd parfois d'élémentaires duos avec un sourcier virtuose des richesses cantabile : le pianiste Giovanni Mirabassi. Mais ce sont tous les artisans de ce « tombeau de Jacques Brel » qui mériteraient d'être cités, tant le lyrisme et la gourmandise

sonore d'Artero sont portés par une formation délicieusement baroque.

P. C.

COLLIGNON Médéric

Jus de bocs – Porgy And Bess

[Minium/Discograph, octobre 2006, 1 CD, 16 €, MINO10.]



3 700666 167808

• Il fallait oser, Médéric Collignon l'a fait : pour son premier disque en leader, le trompettiste qui, depuis plusieurs années, agite-bouscule-pimente-illumine la jazzosphère française s'est attaqué à un monument du répertoire états-unien à la notoriété planétaire depuis sa création à New York il y a soixante-dix ans – rares sont les grands (et les moins grands) du jazz qui n'ont pas « relu » au moins une chanson de cet opéra « noir » écrit par le blanc George Gershwin. Jusqu'à l'incontournable Miles Davis, à qui notre jeune héros rend ici un très personnel hommage, moins irrespectueux qu'on aurait pu s'y attendre quand on sait les turbulences et surprises dont il est capable. C'est que Collignon est un amoureux profond du son cuivré, qu'il n'en finit pas de forger et sculpter. En fait, s'il est étiqueté « trompettiste virtuose », tous les instruments qu'il utilise (cornet, bugle...) et son propre organe phonatoire n'ont qu'un objectif : chanter, et en cela il se révèle étonnamment proche d'un de ses confrères, à jamais entré dans l'histoire, Don Cherry. D'où ce splendide concerto en treize actes pour les « voix » d'un Collignon qui signe ici un coup de maître.

P. C.

**CORDAS François
et MANSUY Perrine**

Le Duo plays Jacques Brel

[Douglas/Spirale, août 2006, 1 CD, 20 €, AD13.]



3 660341 175293

• Carrément moins « jazz » que l'entreprise de Patrick Artero, ce doux dialogue ressemblerait plutôt à une promenade, à une balade en barque sur les eaux des chansons de Brel et, de fait,

on se laisse flotter au gré des vaguelettes mélodiques du saxophone soprano, parfois presque étouffé, feutré, et des discrets coups de rame du piano, parfois pas très loin de certaines esquisses et images debussystes, ne serait-ce que par l'effet des tonalités liquidiennes produites par les deux instruments. Soit une collection qu'on aurait pu intituler « Impressions de Jacques Brel », tant les variations et improvisations autour des mélodies initiales apparaissent de façon insidieuse, tels des filets de sève le long d'un arbre. Suave, bucolique, méditatif, on n'en finirait pas d'aligner les qualificatifs pour cet onctueux duo – d'autant plus inattendu qu'il a été produit par Alan Douglas, à qui l'on doit, entre de nombreux autres enregistrements, le premier disque des Last Poets, considérés parfois comme les ancêtres du rap le plus vif et « engagé ».

P. C.

**ROMANO Aldo, VIGNOLO Rémi
et TROTIGNON Baptiste**

Flower Power

[Naïve/Auvidis, novembre 2006, 1 CD, 16 €, NV810911.]



3 298498 109115

• Une fois oublié l'emballage au « graphisme » nunuchement « psychédélique » et digne plutôt de confiseries de baptême ou d'opérettes au Châtelet (humour ? second degré ?), on découvre avec bonheur un énergique et cohérent trio de jazz composé d'un pianiste désormais unanimement apprécié pour son imagination harmonique, Baptiste Trotignon (naguère récompensé par un premier prix du Concours de piano Martial-Solal), d'un bassiste qui fait merveille dans diverses régions musicales (parfois aux frontières du « jazz »), Rémi Vignolo, et du batteur Aldo Romano, qui, ayant traversé toutes les phases de la musique syncopée improvisée (du free au bebop et aux expériences électro), ne semble avoir qu'un but, quel que soit son outil (plume de compositeur, voix, guitare ou baguettes) : « chanter », et ici c'est presque un fantasme qui semble se réaliser au gré des chansons et des tubes, américains (Dylan, Paul Simon,

The Doors), anglais (Elton John, Robert Wyatt) et français (Polnareff, Gainsbourg, Ferré), par ce miracle de l'improvisation qui fait émerger ou jaillir d'un terreau apparemment banal d'émouvantes pépites mélodiques ou rythmiques. Encore faut-il avoir le talent d'un *digger* (celui qui creuse, mais aussi qui « pige »).

P. C.

SOLAL Martial New Decaband – Exposition sans tableau

[Nocturne, novembre 2006, 1 CD, 18 €, NTCD401.]



● Comme dirait je ne sais plus quel personnage « comique » d'émission de télévision : « C'est un scandale ! » Je veux parler de l'admiration condescendante ou presque réticente pour Solal de jazzfans et jazzcritics français qui, par ailleurs, n'en finissent pas de s'extasier devant le moindre tripoteur de clavier au « romantisme » évanescents ou, au contraire, à la vélocité quasi olympique. Alors que depuis un demi-siècle (Martial Solal aura 80 ans en août 2007), tout près, s'offre à eux, à nous, un foisonnement de merveilles et de surprises pianistiques et orchestrales (ici dix instrumentistes) qu'on ne saurait réduire à la seule « virtuosité ». Pour prolonger le jeu de mots « moussorgskyen » choisi par Solal, on serait tenté de décrire ce nouvel album comme un « tableau » de l'art solalien sans vaine « exposition ». De fait, notre homme n'a jamais été surexposé, sans doute, dira-t-on, parce qu'il n'a jamais fait de concessions aux modes et a construit son monde sonore avec une rigueur et une imagination parfaitement singulières, fuyant clichés et pléonasmes, superbement original sans le moindre exhibitionnisme. Car cette œuvre n'est pas « difficile » et comporte toutes les constantes du jazz stricto sensu. Swing, alliages rares de timbres, trouvailles thématiques jubilatoires, extrême richesse harmonique, élastiques dialogues du piano et de la masse orchestrale : tous éléments qui illustrent

la définition de Bernstein : « *Jazz is the sound of surprise.* »

P. C.

THOLLOT Jacques Cinq Hops

[Orkhèstra International/Orkhèstra, novembre 2006, 1 CD, 21 €, ORK007.]



● À l'écoute de cette musique enregistrée en 1978 et enfin rééditée en CD, on ne peut s'empêcher de rêver à des espaces extra-terrestres, à ces musiques qu'on dit « des sphères », et l'on pense à quelques incontournables « singuliers » que l'art des sons (et pas que du « jazz ») de notre planète a eu du mal à accepter (Sun Ra, Alkan, Partch, et encore Ornette Coleman...). Déjà, en 1971, Jacques Thollot, en tant que compositeur et batteur, avait surpris avec l'humour délicieusement « surréaliste » de *Quand le son devient aigu, jeter la girafe à la mer*. Ici, outre le jeu de mots rythmique du titre de l'album, ce n'est pas seulement avec les codes du jazz que joue cette légende vivante : ce serait plutôt avec tous les temps de la musique, d'atmosphères quasi médiévales à des incursions atonales en passant par des séquences de liberté méticuleusement préméditées, avec la participation d'une équipe d'inventeurs qui, depuis, ont fait amplement leurs preuves – le saxophoniste François Jeanneau, les pianistes Michel Graillier et François Couturier, le contrebassiste Jean-Paul Celea. Mais qu'est devenue la chanteuse Élise Ross ?

P. C.

JAZZ – LIVRES

Sélection de Philippe CARLES

GERBER Alain Paul Desmond et le côté féminin du monde

[Fayard, octobre 2006, 368 p., 22 €, ISBN : 2-213-62777-0.]



● Miles Davis, Billie Holiday, Charlie Parker, Chet Baker : d'accord ! Mais Paul Desmond ? On voit déjà les moues dubitatives des lecteurs (auditeurs aussi) et amateurs de jazz qui suivent (avec plus ou moins d'attention) le sillon que creuse le producteur du feuilleton quotidien « Le jazz est un roman » sur France Musique : comment et pourquoi consacrer tant de pages à l'inventeur d'une musique aussi « légère », « diaphane », « futile », voire « inconsistante » (liste infiniment extensible de qualificatifs ayant été utilisés à propos du saxophoniste connu surtout pour avoir été la voix, le souffle du quartette du pianiste Dave Brubeck) ? Là réside une grande part de la magie gerberienne : dans cet art de creuser à l'aide d'un outil au pouvoir de microscope la vie et l'œuvre d'un des personnages les moins « évidents », voire l'un des plus fuyants, de la jazzosphère, et pour aller encore plus loin dans l'analyse (qui n'est pas « psy », mais c'est tout comme), l'écrivain *devient* son héros. Fascinant et vertigineux. À lire évidemment en sirotant un martini à la santé du saxophoniste disparu en 1977 et en écoutant l'album *Time Out* de Brubeck.

P. C.

NOUVELLE CHANSON FRANÇAISE

Sélection de RADIO NÉO (Amaelle GUITON et Julie LEVOYER)

GENTY Gérard Le Plus Grand Chanteur de tout l'étang

[Wagram Music, octobre 2006, 1 CD, 14 €.]



● Croisement improbable entre Mathieu Boogaerts (pour la voix flûtée et le côté bricolo des machines) et Boby Lapointe (pour le calembour vécu comme un sport de combat), Gérard Genty s'était frayé un chemin sur les ondes, il y a deux ans, avec *Pour l'instant j'suis pas encore trop connu, ça va, mais après... j'sais pas*. L'ex-futur prof de sport

continue à tirer le fil de la vraie-fausse célébrité en ouvrant ce *Plus Grand Chanteur de tout l'étang* avec le titre *Mon prénom c'est Gérard, pas Gérard*, hommage loufoque à Sophie Davant et au jeu télé *Motus*.

Les fans de la première heure retrouveront donc leurs marques, d'autant que Gérard Genty continue à cultiver un sens aigu de la blague potache (le très crétin *C'est pour décorer, hein ?* ou le limite scato *Y m'reste plus qu'un jour*) et ose le jeu de mots laids le plus gonflé de l'histoire de la Beatlesmania (« D'après les nonnes, ma carte n'est plus bonne », dans *Les Instruments*) – de quoi provoquer un ulcère chez les esprits chagrins, et ravir les zygomatiques des autres. Mais cette fois, l'athlète du bon mot n'hésite pas à prendre son public à contre-pied en mettant en paroles et musique des choses pas franchement drôles : l'anorexie (*Plaire*), la mort du jeune Brésilien Jean-Charles de Menezes – abattu dans le métro londonien – (*Licence to Kill*), l'angoisse provoquée par l'univers médical (*L'Hôpital*), les menaces sur la diversité culturelle (*Istanbul*) ; et glisse, plus qu'avant, une bonne dose de mélancolie dans sa légèreté, ou l'inverse (*L'Avion, Le Métro, Ferrari Sim*). Une gravité nouvelle qui lui va plutôt bien. En bonus vidéo, le *making of* de l'album, sans être d'une folle originalité, mérite pourtant qu'on s'y arrête. Il faut y voir Gérard Genty, dégainé mi-plagiste californien mi-grand dépendeur d'andouilles, recréer seul dans une pièce du studio Garage une ambiance de saloon pour le titre *Du yoyo dans l'Ohio*. On réalise alors qu'au fond de l'étang – sous les canards en plastique et les lentilles d'eau – se cachent des abîmes de dinguerie assez ravageuse. Pas si Genty, Gérard ? [www.geraldgenty.com]

A. G.

KAOLIN

Mélanger les couleurs

[At(h)ome/Wagram, septembre 2006, 1 CD, 14,50 €.]



3 760068 970345

● Kaolin a changé. Et pas seulement parce que, pour la première fois, le groupe apparaît sur une pochette d'album, entre ciel bleu et fleurs des champs. Avant le bucolique apaisé, l'accident sur un parcours pourtant bien engagé : précédés d'une flatteuse rumeur dès leurs premières démos, vite repérés par une *major*, confiés au gratin des studios internationaux, comparés aux Britanniques de Radiohead ou aux Islandais de Sigur Rós, les quatre de Montluçon n'en ont pas moins été débarqués, fin 2005, par leur maison de disques, victimes collatérales des tangages de l'industrie discographique. Il y avait de quoi trébucher, c'est l'inverse qui s'est produit. Rendu à sa liberté et désormais chouchouté par un label indépendant, Kaolin a opéré un retour aux sources. *Mélanger les couleurs*, c'est bien de ça qu'il s'agit : Dylan (*Partons vite*, citation en forme de tube), Gainsbourg, Cure ; du rock à guitares, des chœurs pop en pagaille, des arrangements éthérés ; des emportements citoyens, des déclarations d'amour, des fantasmes de cinéma, des paysages nordiques, des clins d'œil (*Je reviens*, à bon entendeur...). Et une simplicité qui revivifie aussi bien les compositions que l'écriture, qu'on avait senties guettées par le risque de boursoufflure. Autour, c'est au diapason. Édith Fambuena, réalisatrice inspirée – de Daho et Bashung à Pauline Croze et Polar –, se fait la complice idéale de cette acmé juvénile ; côté mixage, là où, en 2004, Dave Fridmann (sorcier de Mercury Rev et des Flaming Lips) écrasait de sa patte *De retour dans nos criques*, album déjà plombé comme un ciel d'orage, Philippe Weiss, rôdé à l'école hip-hop, se montre d'une modestie redoutable et offre au groupe un son au cordeau, sans surpoids, qui colle comme une seconde peau à l'évidence des mélodies. Plus modeste, plus lumineux, plus abordable que ses prédécesseurs, *Mélanger*

les couleurs offre à Kaolin une vraie chance : sortir de son statut d'*outsider* post-rock pour devenir un authentique et efficace groupe pop. Preuve que ne pas prétendre au chef-d'œuvre est un bon moyen de faire des albums auxquels on s'attache, et qui sont appelés à bien vieillir.

[www.kaolinmusic.com ;
www.myspace.com/kaolinmusic]

A. G.

LANTOINE Loïc

Tout est calme

[Mon Slip/Warner Music France, novembre 2006, 15 €, 1 CD.]



5 051011 798825

● Une voix éraillée, des vers ronronnés, la chaleur d'une contrebasse et un duo à la trentaine fragile... Loïc Lantoin, ancien comparse d'Allain Leprest, comment l'oublier ? Une arrivée fracassante sur la scène musicale française, avec un premier album qui a fait un grand « badaboum » dans nos oreilles et dans nos cœurs. Après trois ans de scène et de succès, le couple formé par le conteur Loïc Lantoin et le contrebassiste François Pierron revient... Plus calme... Plus calme ? Plus serein, peut-être. L'écriture, toujours aussi royale, des mots qui claquent dans l'air, une poésie qui gronde pour un instant d'intimité. À la contrebasse s'ajoutent guitares tziganes, bombarde et hautbois, pour faire de cet album une véritable épopée. Loïc Lantoin nous offre un deuxième opus émouvant, teinté du charme désuet des photos sépia d'antan. Une pochette crayonnée comme un dessin d'enfant, où sa face lunaire sourit à pleines dents, où il donne de la tignasse pendant que François Pierron braille à s'en décrocher la mâchoire. Tout est calme ? Vraiment ? En quinze chansons, les deux complices taillent le chemin à *La Hache*, chantant *Berceuse* et bulles de savon d'un *Jour de lessive*. Mais gare, il se pourrait qu'ils nous fassent la *Tête au carré* à l'aide d'une tronçonneuse... En troubadours du millénaire, les deux compères ont su s'entourer : Denis Charolle aux percussions, Samarabalouf, Nofsell

et Pierrick Hardy à la guitare, Cédric Chatelain aux cuivres et Fantine Leprest au chant... Des associations, des coups de cœur, comme autant d'hymnes à l'amitié, si chère à Loïc Lantoine. Le conteur chantonne, murmure, scande ou déclame : « Aujourd'hui dans ce grand bordel/J'essaie d'gueuler en souriant /Et de tracer à tire-d'aile/Un destin qui unit les gens. » 'Y a de l'amour, 'y a de l'humour et beaucoup de passion dans cet album, qui est loin d'être flegmatique. À l'écoute, une étoile s'allume, phare éclairé pour guider les esseulés en quête de générosité. Tout est calme ? Non. Tout est parfait...
[www.monslip.fr]

J. L.

MONSIEUR ROUX

Ah ! si j'étais grand et beau...

[Autoprod./Foutadawa, septembre 2006, 1 CD, 13 €.]



3 760010 047781

- Passage par le Chantier des Francofolies, le vivier de nouveaux talents du célèbre festival rochelais, puis sélection dans le cadre du Fair, structure d'aide aux artistes dits « en développement » : l'année 2006 aura été riche en encouragements pour Erwan Roux, dont le premier album autoproduit, *Ah ! si j'étais grand et beau*, figure désormais au catalogue du distributeur rennais Foutadawa. C'est mérité, car Monsieur Roux est certainement le plus stimulant héritier de Renaud qu'on ait croisé depuis longtemps, un type capable, comme savait le faire l'ex- « chanteur énervant », de mêler humour, cruauté et tendresse avec une bonne dose de poil à gratter, sans éprouver le besoin de se donner bonne conscience. Nanti de deux compères (Bertrand Thépaut et Kevin Gravier, plus connus de leurs fans sous les noms de Jauni Bernardo et Brandon Michel) qu'on devine aussi généreux en mauvais esprit que l'auteur-interprète lui-même, Monsieur Roux dévoile la part d'ombre des gens « biens sous tous rapports » (*Un homme ordinaire*), épingle les bons sentiments velléitaires des rastas des beaux quartiers (*Petit Rasta*), égratigne avec une mauvaise foi

revendiquée les filles « un peu pépettes quand même » (*P'tite Pouff*), offre à tous les petits boucs émissaires à lunettes leur heure de gloire (*Le Bouffon de la cité*), règle leur affaire aux religions du Livre (*Les Papiers sacrés*)... Et quand l'émotion pointe le bout de son nez – avec *Norredine* ou *Le Clodo*, deux portraits de personnages esquintés par la vie – ce n'est jamais mièvre, car ici on sait accompagner l'accolade du réconfort d'une bonne paire de claques : Monsieur Roux a l'amour vache, et c'est tant mieux. Seule réserve : la réalisation, trop sage, ne rend pas vraiment justice à l'acidité du répertoire ni à l'abattage scénique du trio. Défait « de jeunesse » que ce nouveau venu de la chanson aura – on l'espère bien ! – le loisir de corriger dans les années à venir...

[www.monsieurroux.com ;
www.myspace.com/monsieurroux]

A. G.

NOSFELL

Kälin Bla Lemsnit Dünfel Labyanit

[V2/Likade, octobre 2006, 15 €, 1 CD.]



5 033197 428222

- Parlez-vous le klokobetz ? *Kälin Bla Lemsnit Dünfel Labyanit*, non, ce n'est pas de l'elfique mais une langue unique faite de borborygmes claniques et de sonorités rugueuses. *Kälin Bla Lemsnit Dünfel Labyanit*, un drôle de titre qui sonne comme une sorte de formule magique. Un sortilège qui ouvre les portes du royaume de Nosfell. Cet artiste surprenant invente son propre langage, son propre univers, surnaturel et ésotérique, que l'on avait pu découvrir avec un premier album, *Pomaïe Klokocharia Balek*, en 2005. Une première visite intime, un conte chanté, un rêve chuchoté, où l'on croise des géants, des créatures anthropophages, des personnages magiques, généreux ou scélérats... Ce deuxième opus en révèle un peu plus sur les mythes et les légendes de Nosfell, sans pour autant en délivrer tous les secrets. Embarquez pour la grande traversée vers Klokocharia, île perdue, cernée par les glaces. Et voguez au gré des multiples

ambiances, comme autant de paysages sauvages, que l'on traverserait à grand galop. Dans *Ta main, leurs dents*, le griot/Jawidfel Labyala Nosfell chante : « Dans le creux de mon oreille se confie la silhouette qui un jour, semble-t-il, lui offrit une paire d'ailes pour t'emmener et te perdre dans le ciel... » Dans *Le Long Sac de pierres*, il se demande : « Ai-je égratigné votre ciel ? Toutes ces nuits, laquelle fut la plus douce ? Et laquelle nous rendit amers ? » Ce deuxième voyage est plus réfléchi, tout en introspection, sombre et violent. Une aventure occulte dans laquelle s'est (ré)impliqué Pierre Le Bourgeois, violoncelliste et complice de longue date. Les chemins qui mènent à ces terres enchantées semblent plus solides : la composition est plus mature, les arrangements plus travaillés. Et le vent du renouveau souffle sur les routes de Klokocharia : une batterie vient rythmer l'aventure et Labyala Nosfell propose deux titres en français, cinq en anglais et six en klokobetz. Au final, sa musique est unique, inclassable, oscillant entre folk, rock et chanson de geste tribale. Treize chansons, treize cartes postales... Un album pour s'envoler dans l'espace et dans le temps.
[www.nosfell.com]

J. L.

PAUSE

Pause

[Babylone Bypass/PIAS, septembre 2006, 1 CD, 11,50 €.]



5 413356 073720

- Dans les magazines musicaux spécialisés, on appelle ça un *side project*, « projet parallèle » : un groupe dont un ou plusieurs membres ont déjà fait leurs armes ailleurs. En l'espèce, le pedigri de Pause est plutôt bien fourni puisqu'on y vient de Tryo (le chanteur Guizmo), de la Mano Negra (le guitariste Daniel Jamet, qui accompagne aujourd'hui Mano Solo), des fanfares Tarace Boulba et No Water Please – sans compter des complices de Guizmo croisés dans ou autour du label Babylone Bypass. Musicalement, Pause mixe avec pas mal d'efficacité les influences des uns

et des autres : ça rappe, ça rocke – parfois jusqu'au *hardcore* –, ça pulse reggae, ça joue des cuivres, ça triture des machines, et puis ça file vers la rive sud de la Méditerranée quand les copains de Gnawa Diffusion s'invitent à la fête. Et sur le fond, ça milite et ça l'assume – allergiques au discours engagé, s'abstenir. Les motifs d'indignation s'additionnent, ravages de l'industrie pharmaceutique en Afrique (*Les Bras de la pharma*), parties de poker au Moyen-Orient (*Bagdad Live*), lâchetés face à la barbarie (*Bourreau*, hommage au célèbre poème antinazi du pasteur Martin Niemöller *Lorsqu'ils sont venus chercher les communistes...*); et Pause en profite pour rhabiller pour l'hiver le patron du Medef (*Aristochapote*) et le « sinistre de l'Intérieur » (*Sinistre, CHS*). Sans pour autant abandonner son sens de l'humour – comme le prouve le délirant *Lapin*, sur lequel le Marseillais Imhotep vient poser sa voix – ni de beaux restes d'optimisme, mis à profit dans la berceuse ensoleillée *Laisse-toi aller*. Bref, Pause n'y va pas par quatre chemins, assume de laisser parler ses tripes et de libérer sa belle énergie, fidèle à l'héritage du rock alternatif et à l'esprit frondeur d'une bonne partie de la scène « indé », et ça fonctionne – de quoi consoler les fans inquiets de la mise en vieille de Tryo. C'est ce qu'on appelle des vacances actives ! [www.pause-muzik.com]

A. G.

PHILOSOPHIE

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY et Guy SAMAMA

BRISSON Luc et FRONTEROTTA Francesco (dir.) Lire Platon

[Presses universitaires de France, coll. « Quadrige. Manuels », septembre 2006, 270 p., 15 €, ISBN 2-13-055809-7.]



9 782130 558095

● Cet ouvrage collectif est rédigé par les meilleurs spécialistes français et italiens de Platon et de sa postérité. Il pourrait constituer une bonne initiation à la pensée platonicienne. Ces dix-neuf études éclairent, selon six grands axes, les grandes lignes de force de cette pensée : la figure paradoxale de Socrate, le contexte historique, la place, et le statut de la philosophie à l'intérieur des savoirs, le rôle éducatif et politique du mythe, le sensible et l'intelligible, le corps et l'âme, le gouvernement de soi-même et celui de la cité, l'histoire de l'Académie, institution fondée par Platon pour transmettre ses idées. Ces études ont beau être séparées, elles n'en livrent pas moins une image cohérente, et convergente, de la pensée dialoguée de Platon. Elles nous rappellent que, pour Platon, c'est en accordant la prééminence à l'âme dirigée par l'intellect que l'homme et la cité pourront être bien gouvernés. Cette âme unifie trois fonctions : vie, mouvement et connaissance pour les choses qu'elle anime. Par conséquent, si l'âme est au principe de la juste connaissance de ce qui est vraiment, la philosophie, cette « invention » de Platon, est ce savoir – et ce mode de vie – qui est au principe d'une amélioration de l'individu comme de la cité : il faut éduquer l'âme en l'homme, car l'âme est le meilleur de l'homme. Mais les moyens dont dispose l'âme humaine sont faibles, et fragiles : elle est sans cesse distraite par les transformations, et par les changements, qui nous affectent ainsi que notre monde. C'est pourquoi Platon installe la philosophie dans une situation

d'intranquillité, et même d'inquiétude. Elle ne pourra en sortir qu'en choisissant de se réformer, et d'ordonner l'existence de chacun à la connaissance de la réalité véritable.

Chaque étude est complétée par une bibliographie succincte, de sorte que ce livre est un excellent outil de travail.

G. S.

CANFORA Luciano La Démocratie, histoire d'une idéologie

[Éd. du Seuil, coll. « Faire l'Europe », juin 2006, 484 p., 24 €, ISBN 2-02-018340-4.]

Préface de Jacques Le Goff.]



9 782020 183406

L'Œil de Zeus, écriture et réécritures de l'histoire

[Desjonquères, coll. « Le bon sens », juin 2006, 90 p., 9 €, ISBN 2-84321-087-9.]



9 782843 210877

● Dans le sillage des précédentes enquêtes historiques et philologiques, Luciano Canfora poursuit son entreprise de *démystification savante* d'institutions (la bibliothèque d'Alexandrie), de personnages historiques (Thucydide, Jules César), de grandes idéologies (l'idée de tolérance et de philanthropie en politique, celle de démocratie). Dans le premier livre, il présente une histoire de l'Europe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, examinée à travers le prisme de la démocratie. Ce qu'on a coutume d'appeler ainsi, au moins dans sa forme libérale, représentative et parlementaire, ne serait qu'un mode de domination des groupes non possédants sur les autres. La vraie démocratie, fruit d'un équilibre instable, résulte « de la prépondérance (temporaire) des non-possédants au cours de la lutte inexorable pour la conquête de l'égalité ». Il en résulte aussi, et surtout, que la démocratie n'aurait que rarement existé, et nullement dans la Grèce antique dont on nous dit qu'elle l'aurait « inventée ». Aucun auteur athénien

n'aurait fait l'éloge de la démocratie. Seules des traductions et interprétations douteuses permettraient d'affirmer le contraire. Il faudrait donc affirmer à la fois l'*inexistence* et le caractère *indispensable* de la démocratie. Mieux : la réflexion grecque, surtout athénienne, aurait fait parvenir à l'*insignifiance* des formes politiques en tant que formes, et c'est Aristote qui a le premier dissocié l'idée de démocratie du concept de majorité numérique. Parce qu'elle n'est ni une *forme politique*, ni un *type de constitution*, la démocratie peut exister, *ou non*, dans le cadre de n'importe quelle forme politique et constitutionnelle. De sorte que c'est la liberté qui l'aurait emporté, et que la démocratie serait « renvoyée à plus tard ».

Par l'éloge répété de la Constitution stalinienne de 1936 comme par cette dénonciation d'un lieu commun (la naissance de la démocratie en Grèce, et son existence *en tant que telle*, ainsi que les bienfaits prétendus du suffrage universel dont l'histoire montre, au contraire, la destruction progressive), ce livre a suscité bien des polémiques, notamment en Allemagne. De ces polémiques est né *L'Œil de Zeus*. Ce libelle répond d'une façon amusante aux accusations, et explique que le jugement porté par les historiens sur le passé ne peut être indemne de ce qui se passe *autour*. Les historiens devraient comprendre qu'eux-mêmes et l'objet de leur étude font partie d'une même réalité historique, en perpétuel mouvement.

G. S.

DIXSAUT Monique **Nietzsche, par-delà les antinomies**

[Éd. de la Transparence, coll. « Philosophie », septembre 2006, 345 p., 20 €, ISBN : 2-35051-013-1.]



9 782350 510132

CRÉPON Marc (dir.) **Cahiers de l'Herne n° 73 : Nietzsche**

[Éd. de l'Herne, septembre 2006, 302 p., 36 €, ISBN : 2-85197-150-6.]



9 782851 971500

SIMMEL Georg **Pour comprendre Nietzsche**

[Gallimard, coll. « Le cabinet des lettrés », septembre 2006, 125 p., 13,50 €, ISBN : 2-07-078087-2.]



9 782070 780877

BRANDES Georg **Nietzsche, Essai sur le radicalisme aristocratique**

[Éd. de l'Arche, coll. « Tête-à-tête », novembre 2006, 144 p., 15 €, ISBN : 2-85181-631-4.]

Traduction de Marie-Pierre Harder.]



9 782851 816313

● Y aurait-il une actualité de l'inactuel, comme le laisserait penser cette profusion d'études consacrées à Nietzsche ? Le cours de Monique Dixsaut nous présente un philosophe « tragique », installant la philosophie dans un champ pulsionnel et dépassant les antinomies, celles de l'idéalisme, de la philologie, de la morale, à partir d'un « je veux » et non d'un « tu dois ». Dépasser les antinomies, c'est rendre leur force aux contradictions, qu'il s'agit non seulement de supporter, mais de provoquer. Car pouvoir contredire, c'est penser la contradiction comme un acte, et c'est la vie elle-même qui pousse à contredire tout ce qui fait obstacle à son mouvement d'affirmation, et d'expansion. Ainsi la contradiction ultime n'est ni logique ni historique, elle est tragique : la volonté de vie et la volonté de vérité sont inconciliables. Loin de Kant et de Hegel, dont la rationalité demeure conceptuelle, Nietzsche propose une autre intelligibilité, artiste et dynamique. Le « je » sujet *de* la pensée devient un « je » sujet *dans* sa pensée. Cette révolution du sujet est une conséquence

du renversement de la métaphysique. Le très beau numéro des *Cahiers de l'Herne*, dirigé par Marc Crépon, interroge, en plus d'une vingtaine de contributions internationales, le philosophe de l'avenir. À l'intertextualité du texte nietzschéen font écho ces nouvelles lectures croisées d'un Nietzsche ouvrant prophétiquement une nouvelle époque pour la pensée. Sont étudiés tour à tour la langue et le style, la relation aux Grecs, à la musique, la critique nietzschéenne de la métaphysique et de l'histoire, la critique de la civilisation et de la morale. La richesse de ces différentes analyses renouvelle en profondeur la réception actuelle de l'œuvre polyphonique de Nietzsche. Une chronologie, une bibliographie, une iconographie complètent ce volume. Mais ce n'est pas sa moindre originalité d'offrir au lecteur des textes inédits de Nietzsche : des notes sur le style dans les textes philosophiques, sur Schopenhauer, Démocrite, les dernières lettres de rupture à Malwida von Meysenburg, des poèmes de jeunesse.

Le petit livre de celui qui est connu surtout comme auteur de la *Philosophie de l'argent* montre que la gloire de Nietzsche tient à une diversité de points de vue, tous aussi injustifiés les uns que les autres. Les cinq textes composant ce libelle font litière des erreurs, ou des caricatures, qui ont déformé sa pensée : Nietzsche a dessiné des idéaux moraux austères, et on l'a fait passer pour un cynique ; il a prêché une stricte graduation des valeurs, faisant de la distance entre les hommes le fondement de tout ordre, et on l'a abhorré comme anarchiste ; du désespoir suscité par la neurasthénie ambiante provient sa doctrine des natures souveraines, et celle-ci a été regardée comme une forme de décadence nerveuse. L'idéal de Nietzsche aurait été celui de la *distinction*, coloration éthique dépassant le champ de la simple morale et côtoyant celui de l'esthétique. Cette façon aristocratique de créer des valeurs en accordant de l'importance à la *distance* a conduit Nietzsche à combattre l'élément démocratique, qui tend vers le *nivellement*. Ainsi le surhomme, sur lequel tant de contresens furent commis, signifie-t-il que Nietzsche ne considère pas notre

espèce comme achevée, mais qu'un développement ultérieur est possible, et nécessaire.

Des confrontations de Nietzsche à Socrate, à Schopenhauer, à Kant, ainsi que des références à la biographie écrite par sa sœur Élisabeth Förster-Nietzsche ou à un livre critique de Ferdinand Tönnies contribuent à faire de ce petit livre tonique une claire introduction à la lecture de l'œuvre. Enfin, le petit livre du littérateur et historien danois Brandes (1842-1927) constitue un témoignage de qualité pour au moins deux raisons : il résume d'une manière concise l'essentiel de la philosophie de Nietzsche, cette exigence qui pousse la vie non seulement à se conserver elle-même, mais à s'augmenter, et qui a nom volonté de puissance. Le livre a aussi reçu l'*imprimatur* du philosophe, pour autant que l'expression « radicalisme aristocratique » utilisée par Brandes pour désigner sa politique éthique fut saluée par Nietzsche comme particulièrement judicieuse. Quelques lettres de Nietzsche dans ses dernières années complètent cet essai.

G. S.

MERLEAU-PONTY Maurice (dir.)
Les Philosophes de l'Antiquité au xx^e siècle : histoire et portraits

[LGF, coll. « La pochothèque. Encyclopédies d'aujourd'hui », septembre 2006, 1 471 p., 28 €, ISBN : 2-253-13124-5.]



9 782253 131243

• Cet ouvrage collectif sous la responsabilité de Jean-François Balaud fut originellement dirigé par Merleau-Ponty en 1956, cinq ans avant sa disparition. Sont ajoutés aux portraits d'origine des textes signés par des spécialistes actuels des auteurs, des mouvements ou des périodes considérés. Le livre propose ainsi une histoire des philosophes se déclinant en une série de portraits regroupés de façon chronologique et thématique. Une cinquantaine de portraits de philosophes majeurs scandent le livre, mais près d'un millier

de philosophes sont présentés dans leur sillage. Le mélange de la philosophie, de l'histoire et de l'anecdote fait partie de la philosophie elle-même et, paradoxalement, confère à celle-ci une unité.

Le regroupement thématique fait de ce livre une excellente introduction à l'histoire de la philosophie, d'autant qu'un index de vingt-six pages facilite la circulation interne et les rapprochements entre les philosophes.

G. S.

NORDMANN Charlotte
Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie

[Éd. Amsterdam, septembre 2006, 178 p., 17 €, ISBN : 2-915547-23-8.]



9 782915 547238

• Pour les Grecs, les « Barbares » dont ils n'entendaient pas la langue étaient *aneu logou*, dépourvus de la parole : au même titre que les esclaves, ils n'appartenaient pas véritablement à l'humanité. Comment se fait-il, s'interrogeait le sociologue Pierre Bourdieu, que ceux qui sont « dominés » par un ordre social injuste ne se rebellent pas, acceptant en quelque sorte de n'avoir pas droit à la parole, autrement dit d'être « dépossédés » de leur propre humanité ? Cette thèse de la « dépossession » intellectuelle, de l'*habitus* produisant les « conditions de sa propre perpétuation », est au centre de la réflexion critique de Charlotte Nordmann, de même que le flottement, manifeste d'un livre à l'autre, de P. Bourdieu quant au rôle de l'institution scolaire : reproduction de l'ordre social ou émancipation grâce à la mise à disposition d'instruments critiques censés compenser les inégalités sociales de départ ? Sentiment d'aliénation d'autant plus exacerbé que nos « représentants » politiques risquent de parler « à notre place » et non plus seulement en notre nom. Dans une seconde partie, C. Nordmann expose également la critique adressée à Bourdieu par le philosophe marxiste Jacques Rancière – lequel prit

ses distances avec Althusser en 1974 en soutenant, contrairement à lui, que « les ouvriers n'ont pas besoin de notre science » –, qui dénonçait le déterminisme social, en postulant l'égalité, seule manière de la réaliser. Toutefois, l'auteur entreprend de dénoncer à son tour l'« idéalisme » philosophique de J. Rancière : le fait que tous les hommes soient des « êtres parlants » assure-t-il vraiment l'égalité ? Le rapport à la langue, à la littérature échappe-t-il au déterminisme social ? « Existe-t-il seulement ce "monde de l'égalité" distinct du monde social, et le monde des hiérarchies sociales n'interfère-t-il pas nécessairement avec les autres dimensions des rapports humains ? » En définitive, la bataille pour une véritable démocratisation du rapport à l'intellectualité se jouerait à l'école, à propos du rôle de laquelle aucun des deux auteurs n'apporterait de proposition satisfaisante.

S. C.-D.

RAYNAUD Philippe
L'Extrême gauche plurielle. Entre démocratie radicale et révolution

[Autrement, coll. « Autrement frontières », septembre 2006, 200 p., 17 €, ISBN : 2-7467-0856-6.]



9 782746 708563

• Professeur de science politique à Paris II, membre de l'Institut universitaire de France, spécialiste de Max Weber et de la pensée anglo-saxonne, collaborateur de la revue *Commentaire*, Philippe Raynaud brosse ici à notre intention l'état des lieux de l'extrême gauche plurielle en France. Par-delà les différents courants qui l'incarnent – alliance PS, Verts, PCF, LCR, altermondialistes – et leurs clivages internes (concernant notamment la place à accorder à la lutte des femmes, à l'homosexualité ou à l'héritage républicain), l'un des points communs de cette gauche plurielle semble néanmoins être sa dénonciation du « libéralisme » ou de la « pensée unique » : « Nous sommes sans doute un des rares pays où le mot "libéral" est une insulte. » L'analyse minutieuse de l'évolution

actuelle du gauchisme laisserait apparaître quatre grandes thématiques : la « mondialisation libérale », la question coloniale, le rapport à l'héritage communiste, le soutien à la cause palestinienne.

La seconde partie du livre est consacrée aux théoriciens de l'extrême gauche – Daniel Bensaïd, membre de la LCR, Toni Negri, ancien du mouvement autonome italien, Alain Badiou, maoïste intransigeant, Étienne Balibar, exclu du PCF en 1981, militant des droits de l'homme et des sans-papiers. Cosignataire avec François Furet, en 1985, de *Terrorisme et démocratie*, P. Raynaud s'interroge en conclusion sur « L'avenir d'une illusion » : aucune « force politique unifiée capable de défier à la fois la droite libérale et la gauche réformatrice » n'émergerait par-delà l'insatisfaction contre le monde tel qu'il va, le souci commun d'un monde autre, et ce, quelle que soit la méthode choisie – démocratie et anti-étatisme ou violence de la révolution.

Nonobstant la chute du mur de Berlin, la persistance de la gauche radicale dans notre pays et son poids électoral en tant que vote protestataire constitue bel et bien une « exception » dans le paysage européen : dès lors, à quoi imputer cet attrait si ce n'est au fait qu'elle offre précisément un lieu de réflexion et de recherche ?

S. C.-D.

RONELL Avita American philo. Entretiens avec Anne Dufourmantelle

[Stock, septembre 2006, 26 p., 20 €, ISBN : 2-234-05840-6.]



- Walter Benjamin s'était vu refuser sa thèse par Theodor Adorno. Avita Ronell, née à Prague de parents juifs allemands qui avaient successivement émigré en Palestine puis en Amérique, souhaitait consacrer sa thèse à Walter Benjamin, que lui avait fait découvrir Jacob Taubes lors de ses études à l'Institut d'herméneutique de Berlin. À son tour, elle se heurta à un refus de la part de son directeur, au motif que Benjamin

était un « inconnu ». Mais comment ose-t-elle écrire qu'aux yeux d'Hannah Arendt également, il n'était qu'un « vain fantôme, pas même philosophe ou écrivain », la philosophe brochant le portrait de ce « penseur poétique » dans *Vies politiques* et jouant les passeurs en pleine guerre pour faire parvenir les manuscrits des *Thèses sur la philosophie de l'histoire* de son ami en Amérique, où elle s'efforça de les faire publier ? Dans une autre veine, on s'étonne que celle qui a dirigé la chaire de littérature germanique à la New York University écrive le mot *Dasein* sans majuscule, recoure à une étymologie sauvage concernant *Les Souffrances du jeune Werther* (le prénom du héros devenant synonyme de « survaleur » [Wert en allemand]), ou encore que *Gelassenheit*, le calme, la sérénité, puisse être rendu par « lassitude » !

Sa mère avait été licenciée du poste de secrétaire qu'elle occupait auprès de Ben Gourion pour avoir osé critiquer une opinion proférée devant elle par de hauts responsables, quant à la nécessité de bouter les Arabes hors des territoires qui reviendraient à Israël. Avita Ronell sera à son tour licenciée de deux universités : la première fois de la faculté allemande dans laquelle elle enseignait pour avoir voulu démonter le « monument Goethe » et compris que les *Conversations de Goethe avec Eckermann*, « le meilleur de la langue allemande » aux yeux de Nietzsche, était en fait signé Eckermann. Hans Gadamer lui ayant conseillé de « se trouver un maître » pour devenir un vrai penseur, A. Ronell partit alors s'entraîner dans le « camp Derrida », situation qu'elle compare à celle des premiers chrétiens jetés dans la fosse aux lions devant les gladiateurs, et qui lui vaudra, à l'en croire, son second licenciement, de la faculté de Virginie, réfractaire à la *French Theory*. L'autre raison qu'elle invoque est sa fréquentation des salles de sport : au reste, la philosophie a moins à voir, à ses yeux, avec l'amour et la sagesse qu'avec une épreuve athlétique, un *Test Drive*, titre de son dernier livre dédié à Jacques Derrida. Après avoir enseigné à Berkeley, elle rejoignit la New York University, où, chaque mois d'octobre, elle tint

séminaire avec Derrida, ce « dieu qui est venu comme dans les pièces de Kleist, il s'est porté caution pour moi, d'une certaine manière, *high light was on me* », et joua dans le film que Kirby Dick et Amy Ziering Kofman consacrèrent au philosophe.

Nietzsche étant, comme on sait, le dernier philosophe, et la philosophie ayant succombé à une maladie auto-immune, que reste-t-il aujourd'hui à penser à celle qui se considère elle-même comme un « voyou », « une espèce de petit gangster de la philosophie » et qui définit son propre style comme la capacité de « slalomer entre l'argot et un discours phénoménologique » ? Réponse : le téléphone, la drogue, le sida, la bêtise, l'agressivité, les déviations. Outre ce livre d'entretiens en français, deux traductions d'Avita Ronell sont actuellement sur les présentoirs : *Stupidity* (Bayard) et *Telephone Book* (Stock).

S. C.-D.

VERNANT Jean-Pierre Pandora, la première femme

[Bayard, septembre 2006, 86 p., 7,90 €, ISBN : 2-227-4762-7.]



- Il était une fois, à l'époque où Kronos régnait sur l'univers, un âge d'or où n'existait sur terre que le sexe mâle et où il suffisait, pour se multiplier, de se rendre au temple et d'y déposer un don votif pour en retirer un petit garçon... C'est ce que chante la *Théogonie* d'Hésiode sept siècles avant J.-C. Pas plus qu'ils ne naissaient, les hommes ne souffraient ni ne mouraient, et ils jouissaient, insouciantes, aux côtés des dieux, d'une existence sans contrainte sur une terre généreuse et fertile pourvoyant à tous leurs besoins. Un jour pourtant, Zeus, avide de pouvoir, remporta son combat contre Kronos et décida alors de mettre de l'ordre en assignant à chacun la place qui lui revenait, traçant ainsi une frontière entre les dieux et les hommes. Dès lors, il leur fallut gagner leur pain à la sueur de leur front. Cet ordre, générateur d'injustice, l'astucieuse Prométhée,

le dieu *pré-voyant*, va à son tour s'employer à le combattre, en dérobant une étincelle au feu éternel de Zeus. Et c'est alors, pour le punir de son effronterie, que Zeus se résolut à créer la femme et, avec elle, son cortège de maux imprévisibles. Mais laissons au lecteur le soin de découvrir par lui-même le délicieux talent de conteur de Jean-Pierre Vernant au fil de ces trois épisodes. La morale de l'histoire? Pour n'être qu'un « ventre » (*gaster*) insatiable, la femme, sous les traits de Pandora, la première épouse, artificiellement façonnée à l'image des déesses et qui séduit Épiméthée (*celui qui comprend après coup*) en dépit des avertissements de son frère Prométhée, est néanmoins celle qui incarne l'espoir (*elpis*) en offrant à l'homme le « sillon » où il pourra déposer sa semence, s'assurant ainsi une descendance « semblable à lui » dès lors qu'il a perdu son statut d'immortel.

s. c.-d.

SCIENTES EXACTES

Sélection d'Étienne GUYON et Jean-Pierre LUMINET

BOYER Louis Feu et flammes

[Belin/*Pour la science*,
coll. « Bibliothèque scientifique »,
août 2006, 190 p., 25 €,
ISBN : 2-7011-3973-2.]



9 782701 139739

• Il est peu de sujets de science autant chargés de mythologies et d'histoires que le feu, au point que Bachelard a pu mettre en doute la possibilité de formuler une science de la flamme. Il ignorait en cela les efforts de l'humanité pour en comprendre l'origine (tels que dans ce fameux concours de l'Académie auquel contribueront Euler, Voltaire et Madame du Châtelet). Ceci est donc une critique peu justifiée, même si on retient la fascination que nous avons tous pour la flamme de la chandelle. Louis Boyer, excellent chercheur-expérimentateur à Marseille, nous en fait la démonstration dans ce livre richement illustré. Il part naturellement des mythes autour du feu et de son appropriation par l'homme, avant de raconter sa riche histoire. Le cœur de ce livre vise à nous faire comprendre ce qu'est la flamme et comment on peut en étudier les caractéristiques. Il s'agit d'un sujet composite qui associe la réaction qui produit de la chaleur, la thermique qui va distribuer cette chaleur, les écoulements fluides qui accompagnent la flamme et sont en particulier responsables de son côté toujours changeant, la lumière qu'elle émet, voire le bruit qu'elle cause. Le livre distingue clairement la notion de déflagration (la flamme lente) et celle de la détonation d'une flamme supersonique, sujet qui ouvre sur les explosions. La flamme est aussi impliquée dans les moteurs et les réacteurs. Le livre n'oublie pas, enfin, naturellement, le thème des incendies. Ce qui me fait choisir ce livre, outre l'importance et la généralité d'un phénomène souvent mal compris et peu enseigné, c'est sa qualité pédagogique dans l'ensemble des explications qui accompagnent la description de la flamme et mettent en contexte son

étude. L'ouvrage contient de nombreuses expériences simples (et même pas dangereuses!) qui peuvent accompagner un enseignement ou des démonstrations. Même si certaines des explications proposées sont subtiles, elles peuvent être ignorées et ne gênent pas la lecture d'ensemble de ce beau livre.

É. G.

COURTY Jean-Michel et KIERLIK Édouard Le monde a ses raisons : la physique au cœur du quotidien

[Belin/*Pour la science*,
coll. « Bibliothèque scientifique »,
mars 2006, 158 p., 21 €,
ISBN : 2-84245-080-9.]



9 782842 450809

• Après *Les Loix du monde*, publié en 2003 chez le même éditeur, les deux auteurs, physiciens de profession, poursuivent leur entreprise pédagogique en nous invitant à partager leur émerveillement devant les phénomènes naturels. Pour faire comprendre une physique nichée « au cœur du quotidien », ces passionnés de vulgarisation piochent dans la nature des exemples simples et accessibles afin de livrer quelques « raisons » du monde – le terme étant pris ici dans son sens philosophique de « principe d'explication ». Par exemple, chacun s'est amusé au moins une fois à faire rebondir une pierre sur l'eau, ou à contempler la structure étoilée d'un flocon de neige. Autant d'occasions de s'interroger sur les lois qui gouvernent ces phénomènes. Même les terrains de sport sont source de curiosité. Quel amateur de football n'est pas resté pantois devant certains coups francs réussis par de talentueux footballeurs comme David Beckham ou Roberto Carlos, tirs qui semblent partir loin de la cage mais qui, au dernier moment, repiquent vers l'intérieur et vont se loger en pleine lucarne? Les auteurs expliquent qu'il n'y a pas de tirs à la trajectoire « bossée » sans la subtile prise en compte des forces de frottement, du vent, de la pression du ballon – prise en compte instinctive de la part des joueurs susmentionnés,

qui ne sont de toute évidence pas des physiciens aguerris ! Mais nos deux auteurs le sont, aguerris, et ils le prouvent brillamment à travers de courts chapitres illustrés qui peuvent se lire dans n'importe quel ordre. Tout en montrant leur goût pour les expériences amusantes et leur curiosité pour les trouvailles des chercheurs, ils apportent des réponses claires et précises à nombre de questions que l'esprit curieux se pose au quotidien. Petite précision : il s'agit d'une collection choisie des rubriques « Idées de physique », que les deux auteurs assurent mensuellement dans l'excellent magazine *Pour la science*.

J.-P. L.

ENCRENAZ Thérèse
et CASOLI Fabienne
**Planètes extrasolaires :
les nouveaux mondes**

[Belin, coll. « Bibliothèque scientifique », février 2006, 160 p., 19,50 €, ISBN : 2-7011-4052-8.]



9 782701 140520

- Ces deux directrices de recherches à l'Observatoire de Paris-Meudon se penchent sur ce qui est devenu, depuis une décennie, le « Graal » de nombreux astronomes : la quête des exoplanètes. En effet, depuis 1995, année de la découverte de la première planète en orbite autour d'une étoile semblable à notre Soleil, les astronomes peuvent affirmer que le système solaire n'est pas unique en son genre. Nous connaissons à l'heure actuelle plus de 160 planètes extrasolaires. Toutefois, elles sont bien différentes de celles de notre système solaire : il s'agit généralement de géantes gazeuses très proches de leur étoile. Or, dans notre système solaire, les planètes géantes comme Jupiter ou Uranus sont bien plus éloignées de l'étoile. Notre monde serait-il donc une exception parmi les systèmes planétaires ? La difficulté majeure, aujourd'hui, est que nous ne sommes pas encore en mesure de détecter des exoplanètes de type terrestre, car les méthodes actuelles ne sont pas assez sensibles. On ne peut donc pas encore affirmer que de telles autres « Terres » existent (bien que

cela semble probable). Ce sera en tout cas le grand défi des années à venir. L'ouvrage brosse de façon claire et accessible l'état actuel des connaissances sur ce sujet en pleine ébullition. Il aborde aussi la question cruciale : « Y a-t-il de la vie ailleurs dans l'Univers ? » Pour le moment, force est de reconnaître qu'il n'y a aucune indication de vie, passée ou présente, ailleurs que sur Terre. Sur Mars, on a de bonnes raisons de penser que l'eau liquide a dû couler à la surface dans le passé, ce qui est un facteur favorable, mais on n'en sait pas plus. Les dernières explorations spatiales nous ont entraînés sur Titan, le plus gros satellite de Saturne. Mais la basse température a pour effet d'inhiber les réactions chimiques. Aussi, même s'il y existe des molécules prébiotiques, il est très peu probable que la vie ait pu s'y développer. L'énigme reste donc entière, suscitant rêves et espoirs.

J.-P. L.

GAYON Jean
et JACOBI Daniel (dir.)
L'Éternel Retour de l'eugénisme

[Presses universitaires de France, coll. « Science, histoire et société », août 2006, 317 p., 24 €, ISBN : 2-13-049962-7.]



9 782130 499626

- Ce passionnant ouvrage collectif a recruté des acteurs de premier plan dans la sphère biomédicale internationale – médecins, biologistes et historiens – pour s'interroger sur l'eugénisme d'hier et d'aujourd'hui. Ce mot a été introduit en 1883 par le savant anglais Francis Galton, cousin de Darwin. Il reprenait l'idée immémoriale selon laquelle il convient de sauvegarder les qualités d'une population en contrôlant la reproduction de ses individus – idée qu'il reformulait à la lumière des théories de l'hérédité et de l'évolution par la sélection naturelle. Cet eugénisme prétendait pouvoir résoudre de grands problèmes de société – délinquance, maladie mentale... – en procédant à une sélection artificielle de l'homme par l'homme. Au début du xx^e siècle, cette idéologie s'est diffusée dans tous les pays et leurs partis politiques.

Dans l'entre-deux-guerres, des politiques coercitives ont été mises en œuvre par divers États (États-Unis, Allemagne et pays scandinaves) visant à empêcher les malades mentaux ou les délinquants de se reproduire (par internement ou stérilisation). Sous le nom de « hygiène raciale », Hitler a développé la forme la plus extrême d'un eugénisme dit « d'État » ; ce dernier considère la reproduction comme une affaire trop importante pour être confiée aux seuls individus.

Mais il existe un autre eugénisme, qualifié aujourd'hui « d'individuel », car il met en avant le droit imprescriptible des individus à se reproduire quand et comme ils le jugent approprié. Dans ce nouvel eugénisme, ce n'est plus fondamentalement l'avenir lointain des populations qui est en jeu, mais le bien-être immédiat des enfants et des familles – ce que permettent, dans une certaine mesure, les techniques de procréation médicale assistée, la dépénalisation de l'avortement et les mouvements de libération de la femme. Il s'agit, à terme, de la capacité effective, pour les parents, de décider de la venue au monde ou non d'un enfant en fonction de son patrimoine génétique. Les enjeux des deux eugénismes paraissent donc totalement différents. Néanmoins, par des biais économiques (politiques de santé, sécurité sociale, assurances), ce « nouvel eugénisme » est en mesure de peser massivement sur les comportements des individus.

J.-P. L.

LECOURT Dominique (dir.)
**Dictionnaire d'histoire
et philosophie des sciences**

[Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Dicos Poche », septembre 2006, 1 195 p., 32 €, ISBN : 2-13-054499-1.]



9 782130 544999

- Dominique Lecourt, professeur de philosophie à l'université Denis-Diderot-Paris VII et président du Conseil de surveillance des Presses universitaires de France, a dirigé en 1999 un monumental *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences* dont une quatrième édition,

revue et augmentée, paraît aujourd'hui en édition de poche.

Près de deux cents auteurs français et étrangers, philosophes, scientifiques, historiens et sociologues, ont contribué à ce dictionnaire, destiné à nourrir durablement la réflexion sur l'évolution de la pensée et de la pratique scientifiques. Les entrées sont multiples. Les unes sont consacrées à des concepts – constructivisme, idéalisme, objectivité –, d'autres à des grands noms de la science, de la philosophie, de l'histoire ou de la technique – de Bachelard à Kepler, de Pavlov à Wittgenstein –, d'autres aux disciplines elles-mêmes – biologie, immunologie, biotechnologie, géométries –, d'autres encore à des grandes étapes ou découvertes scientifiques – big bang, trous noirs, ADN –, d'autres enfin à des phénomènes qui interfèrent avec l'histoire des sciences – prix Nobel de sciences, Royal Society, sociétés savantes – ou à des réalités nouvelles qui alimentent la réflexion sur les sciences – le sida. Certains articles sont brefs – une demi-page –, d'autres sont nettement plus longs – cinq à six pages serrées. La plupart des articles sont aisément accessibles à un public cultivé, tandis que d'autres nécessitent des connaissances scientifiques assez spécialisées (en mathématiques, par exemple). L'ensemble du projet s'est gardé de deux écueils : un positivisme scientiste qui ferait de la science une réalité abstraite du monde et qui révélerait une vérité inscrite de toute éternité dans la nature, et, à l'opposé, un relativisme généralisé qui conduirait à faire de la vérité scientifique une illusion de la conscience. Le statut polémique de l'activité scientifique n'en apparaît que mieux.

J.-P. L.

LÉVY-LEBLOND Jean-Marc **La Vitesse de l'ombre : aux limites de la science**

[Éd. du Seuil, coll. « Science ouverte », septembre 2006, 264 p., 22 €, ISBN : 2-02-088166-7.]



9 782020 881667

● Le titre de cet ouvrage, écrit par un physicien épistémologue reconnu, fait référence au fait qu'une ombre de lumière portée sur un écran peut se déplacer plus vite que la vitesse de la lumière dans le vide puisqu'il ne s'agit pas, dans ce cas, d'un transport matériel qui serait limité par cette limite supérieure, notion à la base de la théorie de la relativité restreinte. Mais le titre évoque aussi le jeu d'ombres et de lumières dans les progrès de la science tels qu'ils sont pris en compte dans les développements de la pensée des sciences. L'ouvrage rassemble une vingtaine d'articles publiés autour de ce thème par l'auteur, pamphlétaire, pourfendeur de mauvaise science et explorateur de ses limites, à coup sûr esprit original et fécond dont ces essais rendent bien compte. Les progrès de la science ainsi que des vocabulaires qui les accompagnent peuvent conduire à un dérapage non contrôlé si on utilise l'autorité donnée dans un domaine pour l'appliquer à un autre. Et ces dérapages sont fréquents. Pour autant, Lévy-Leblond ne se fait pas complice de la critique, commencée par un canular, par Sokal et Bricmont, qui ont écrit un article de non-sens, publié, sans que la supercherie ne soit reconnue, dans une revue internationale de sciences sociales, en y collant des bouts de textes des philosophes postmodernistes dans un galimatias de concepts scientifiques. Je ne partage pas tout à fait la critique faite à Sokal par Lévy-Leblond. Lui-même a recours à la métaphore, par exemple celle d'une côte *fractale* déchiquetée à toutes les échelles de son périmètre, pour évoquer les frontières des savoirs et leur avancée. Mais le livre de Jean-Marc Lévy-Leblond secoue, remet en cause, et c'est bon. Dans le désordre apparent de ces articles rassemblés, il excite la curiosité et le bon sens. C'est un livre de pensée, qu'on lira avec intérêt dans sa subtile analyse critique de la science pour réfléchir à notre prise en compte des progrès des sciences et techniques.

É. G.

LILENSTEN Jean

Le Système solaire revisité

[Eyrolles, octobre 2006, 307 p., 25 €, ISBN : 2-212-11980-1.]



9 782212 119800

● Il est difficile de ne pas être ébloui par les images époustouflantes envoyées par les sondes Galileo, Cassini-Huygens ou Mars Global Surveyor. Jamais, dans la longue histoire de l'astronomie, les découvertes ne s'étaient succédé à un tel rythme, qu'elles viennent de ces missions spatiales, des observations faites depuis le sol ou des travaux d'analyse des données collectées ; au point de renouveler complètement notre connaissance du système solaire, qui semblait pourtant déjà bien établie. On a par exemple beaucoup glosé, en août dernier, sur le fait que Pluton ait perdu son statut de planète. Réunis en assemblée générale à Prague, les 2500 astronomes de l'Union astronomique internationale ont en effet décidé, par un vote à main levée, de reléguer Pluton dans une nouvelle catégorie : celle des « planètes naines ». Selon le texte de la résolution adoptée, un corps céleste doit, pour être une planète à part entière, répondre à trois critères. Pluton ne remplit pas l'un d'entre eux, d'où son « déclassement ». Il en va de même de Cérès, un gros astéroïde de 1 000 kilomètres de diamètre situé entre Mars et Jupiter, et de la mystérieuse 2003 UB 313, provisoirement baptisée Xena, découverte il y a trois ans aux confins du système solaire. Il est rare qu'un ouvrage d'astronomie, rédigé par ceux-là mêmes qui ont participé aux découvertes, tombe aussi à point. Chaque thème – le soleil et son activité, les planètes telluriques et leur atmosphère, les géantes gazeuses, les satellites glacés et les comètes, la météorologie de l'espace, les moyens d'observation et les missions spatiales, les hypothèses les plus récentes sur la formation du système solaire, la vie dans l'univers – est traité comme un sujet indépendant, sous forme de fiches thématiques illustrées de photos issues de missions spatiales récentes. Enrichi d'un glossaire et d'un index détaillés,

cet ouvrage à plusieurs niveaux de lecture comblera les nombreux passionnés d'astronomie, qu'ils soient débutants ou déjà chevronnés.

J.-P. L.

RAULIN CERCEAU Florence À l'écoute des planètes

[Ellipses, août 2006, 224 p., 18 €, ISBN : 2-7298-2898-2.]



9 782729 828981

● L'actualité littéraire est décidément riche pour ceux qui s'intéressent aux planètes de notre système solaire et d'ailleurs, et à la fascinante hypothèse que certaines d'entre elles puissent abriter la vie. En 1888, Camille Flammarion notait déjà que « la découverte des signes irrécusables de l'existence d'une

humanité habitant sur une autre région de notre archipel solaire [serait] la plus merveilleuse apothéose de la gloire scientifique du XIX^e siècle ». L'espoir était prématuré, mais il se pourrait qu'il se concrétise en ce XXI^e siècle. La recherche d'autres civilisations technologiques dans la galaxie est une science qui s'est en effet structurée assez récemment. Connue sous le sigle SETI (Search for Extraterrestrial Intelligence), elle prend sa source dans le développement des méthodes de la radioastronomie, à la fin des années 1950. Mais, avant d'atteindre les astres, il faut d'abord bien communiquer sur de grandes distances. Après un détour vers l'histoire des télécommunications, le livre retrace donc le cheminement historique de cette « protoscience » qu'est la communication à l'échelle cosmique. Il donne aussi un aperçu de la recherche actuelle, globalement basée sur l'écoute radio d'étoiles sélectionnées. L'auteur, qui poursuit des recherches sur l'histoire de l'exobiologie au Centre Alexandre-Koyré, rend un vibrant hommage à quelques pionniers : Jules Verne, bien sûr, mais aussi Robida, Charles Cros, l'abbé Moreux et, plus récemment, le regretté Jean Heidmann, auteur de passionnants ouvrages sur la question. Elle complète judicieusement son parcours par une approche littéraire, concernant notamment cette période

du tournant du XIX^e siècle, foisonnante en innovations technologiques et qui s'est ouverte progressivement au champ de la science-fiction. La sélection d'ouvrages mentionnés met en lumière la richesse des récits d'imagination évoquant le thème de la communication interastrale, et montre même parfois la suppression des frontières sur ce thème entre science et littérature.

J.-P. L.

VAUCLAIR Sylvie

La Naissance des éléments : du Big Bang à la Terre

[Odile Jacob, coll. « Sciences », octobre 2006, 304 p., 23,90 €, ISBN : 2-7381-1861-5.]



9 782738 118615

● L'astrophysicienne Sylvie Vauclair, dont on a pu apprécier des livres clairs et agréables comme *La Chanson du soleil* et *La Symphonie des étoiles*, nous invite cette fois à entendre les premiers cris d'une centaine de nourrissons – les éléments chimiques, ceux que l'on trouve bien rangés sur le fameux tableau de Mendeleïev (fameux au point, dit Sylvie Vauclair, qu'elle en a trouvé en vente sur des étals sauvages de métro au Mexique !). Pour comprendre leur origine, elle nous invite à un double voyage dans la physique des noyaux atomiques ainsi que dans l'histoire de l'Univers à partir de la phase initiale du « big bang ». L'élément commun en est la compréhension des interactions fondamentales qui régissent la façon dont se fait la « nucléosynthèse ». Cette construction ne s'est pas faite à partir de cet instant initial, qu'il s'agisse des découvertes des divers éléments au cours de l'histoire ou des éléments construits par l'homme, dans l'alchimie de la construction de nouveaux noyaux (lourds) et la transmutation. Un long chapitre rappelle de façon organisée cette centaine d'histoires. Le livre est agréablement écrit, et propose une exposition simple des notions essentielles de la physique fondamentale qui sous-tend cette histoire.

É. G.

SCIENTES HUMAINES ET SOCIALES

Sélection de Christian DELACROIX, François DOSSE, Gilles FUMEY, Patrick GARCIA, Boniface MONGO M'BOUSSA, Guy SAMAMA et Éric VIGNE

Œdipe à Venise. Conversations

[Éd. Elema, juillet 2006, 81 p., 20 €, ISBN : 2-916450-02-5.]



9 782916 450025

● *Œdipe à Venise* intéresse particulièrement *Vient de paraître* puisqu'il est un recueil de lectures de livres de psychanalyse. Animé notamment par Delia Kohen, le salon Œdipe est une association de psychanalystes qui se rencontrent autour d'ouvrages, pour prendre le temps de lire et de partager différentes lectures, pour faire fructifier les travaux des collègues. Tout au long d'une année, une fois par mois, un livre de psychanalyste est ainsi discuté, et à la fin de l'année un vote ouvert à un public plus large débouche sur la remise du prix Œdipe. La remise du prix 2005 avait eu lieu à Venise. Les Éditions Eléma ont réalisé un joli petit ouvrage, en papier ivoire et avec des reproductions en couleur de tableaux italiens ; il rassemble des interventions faites lors du prix Œdipe 2005, remis à Anne-Lise Stern pour son livre *Le Savoir déporté*. On pourra lire une discussion sur la pratique de lecteur au salon Œdipe, puis une conversation sur la question de la traduction et de l'interprétation, et une autre conversation sur la spécificité du livre de psychanalyse : est-ce que l'écriture peut rendre compte de l'expérience de l'inconscient ? Patrick Djian rend compte de sa lecture du livre de Catherine Muller, *L'Énigme, une passion freudienne*, Françoise Samson nous parle du livre *Le Savoir déporté*, Dominique Simonney du livre de Franck Chaumon, *Lacan, la loi, le sujet*, et enfin Danièle Epstein intervient sur « Une autre écriture freudienne : entre Lucian Freud et Anne-Lise Stern, *Le Savoir dé-porté* ». La lecture de cet *Œdipe à Venise* ouvre donc sur plus d'un livre.

Y. D.

ANDREAS-SALOMÉ Lou
et FREUD Anna

À l'ombre du père.

Correspondance 1919-1937

[Hachette littératures, coll.
« Psychologie/Psychanalyse »,
novembre 2006, 656 p., 35 €,
ISBN : 2-01-235728-8.]



• Anna Freud, la plus jeune fille du maître viennois, consacra sa vie à la psychanalyse. Exilée à Londres avec son père en 1938, elle restera longtemps responsable des Archives Freud et, à ce titre, elle organisera le caviardage de la plupart des correspondances de l'inventeur de la psychanalyse, en particulier des lettres à Wilhelm Fliess (cf. notice dans ce même numéro de *Vient de paraître*). Dans *À l'ombre du père*, c'est une Anna épistolière que l'on peut découvrir, dans sa correspondance inédite avec Lou Andreas-Salomé. Cette correspondance couvre la période de 1919 à 1937, un an avant la mort de Sigmund Freud. Cet échange épistolaire entre Anna Freud et la muse de Rilke révèle une belle histoire d'amitié, et nous fait découvrir des aspects méconnus de la vie de la famille Freud, Anna ayant en effet toujours vécu avec son père, à Vienne comme à Londres. Publié sous la direction d'Alain de Mijolla, fin connaisseur de l'histoire de la psychanalyse, cet ouvrage comporte un précieux index qui en fait un outil de travail. On doit la traduction et l'introduction à Stéphane Michaud, l'édition allemande datant de 2001. Cette correspondance est précieuse avant tout parce qu'elle permet de mieux connaître Anna Freud, chef de file d'une certaine psychanalyse, devenue responsable d'un courant de l'école anglaise, en l'occurrence une psychanalyse qui tend vers l'égo-psychologie, puisqu'elle insistait sur le renforcement des défenses du Moi. Alors que son père envisageait une cure analytique plutôt comme une déconstruction et une construction pour déloger le Moi, ce que confirmera Jacques Lacan : « Là où était le Moi, le Je doit advenir. »

Y. D.

ARKOUN Mohammed (dir.)

Histoire de l'islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours

[Albin Michel, octobre 2006, 1 220 p.,
49 €, ISBN : 2-226-17503-2.
Préface de Jacque Le Goff.]



• De la bataille de Poitiers aux croisades, des échanges intellectuels du Moyen Âge à l'orientalisme, de la colonisation à la guerre d'Algérie jusqu'aux débats actuels sur l'immigration, plus de soixante-dix spécialistes, historiens ou grands témoins retracent treize siècles d'une histoire politique, sociale et culturelle tumultueuse et captivante. « C'est l'histoire culturelle qui domine ici, écrit Jacques Le Goff dans sa préface, et plus largement une histoire de l'imaginaire qui nous livre les fluctuations de l'image de l'Autre... Il s'agit de faire passer le musulman de la situation d'Autre à celle de citoyen à part entière. Il reste sans doute un long chemin à parcourir, et l'éclairage de l'histoire depuis le Moyen Âge y est nécessaire. » Un ouvrage de référence unique, passionnant et richement illustré.

Vdp

ARNAUD Claude Qui dit je en nous ?

[Grasset, août 2006, 435 p., 20,90 €,
ISBN : 2-246-69981-9.]



• Claude Arnaud, que l'on connaît déjà comme un excellent biographe (Chamfort, Cocteau), avait déjà bien analysé la passion quasi anthropophagique du biographe qui nourrit son moi de son personnage « biographé » jusqu'à la dévitalisation totale, avant de se reprendre pour retrouver son semblant d'identité. Dans cet essai sous forme de promenade savante à travers les siècles, la littérature et l'histoire de la pensée, il dévoile ce que Gilles Deleuze appelait « la puissance du faux », et elle est légion aujourd'hui, dans tous les genres.

On côtoie donc des personnages aussi différents que Benjamin Wilkomirski, qui s'est forgé un destin de déporté à Maïdanek alors qu'il est suisse, s'appelle Grosjean et a construit un récit purement imaginaire, Erich von Stroheim, qui, fils d'un chapelier juif, se fait passer en Californie pour un aristocrate allemand de l'armée impériale, ou encore Michael Jackson, qui se rêve à la fois blanc et femme. Claude Arnaud scrute toutes les formes de dislocations du moi en ce moment où Œdipe fait place à Narcisse, mais un Narcisse aux contours flous qui quête avec désespoir son quart d'heure de gloire, promis par Andy Warhol, dans un désir fou de reconnaissance. Reprenant l'opposition deleuzienne entre l'arbre et le rhizome, l'auteur montre bien que notre époque a fait de l'éthique de soi une véritable obsession, mais sans filet, sans modèle, sans arbre généalogique, car l'individu est de moins en moins d'un lieu, d'une appartenance à une tradition, mais relève de plus en plus ce que le psychanalyste Gérard Mendel appelait des « Français sans appartenance ». Il reste des identités virtuelles, à géométries variables sur le modèle des plantes vivaces avec leurs racines proliférantes et horizontales, selon des connexions aléatoires. L'auteur saisit bien ce processus de pluralisation, d'inquiétude, et de fragilisation croissante du moi, mais peut-on, comme il le laisse entendre, réduire l'approche à une alternative simple et purement binaire entre un moi impérial et le délire schizoïde ? Ce serait trop simple et l'auteur gagnerait à s'inspirer encore un peu de Deleuze et Guattari, qui ont réalisé entre eux un agencement collectif d'énonciations qui est bien loin à la fois de l'écueil narcissique ou du délire schizo décrits par l'auteur.

F. D.

BASSET Karine-Larissa
**Le Légendaire Sarrasin
 en France. Configurations
 et histoire d'un contre-récit
 national XIX^e-XX^e siècle**

[Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, coll. « Documents d'ethnologie régionale », vol. 26, 2006, 334 p., 29,50 €, ISBN : 2-85924-019-5.]



9 782859 240196

- Porté par les toponymes, des récits consignés au XIX^e siècle ou véhiculés depuis toujours, il circule dans certaines régions de France un « légendaire sarrasin » : un récit qui désigne les Maures pour ancêtres. C'est ce récit, auquel les savants n'ont généralement prêté que peu d'attention dans la mesure où il ne résiste pas à l'examen critique et apparaît vite pour ce qu'il est – un simple légendaire –, que l'auteur prend pour objet. Inversant la perspective érudite traditionnelle, Karine-Larissa Basset ne cherche pas à découvrir les traces historiques de ce qui se cacherait derrière le mythe mais à comprendre pourquoi celui-ci a connu une telle diffusion et quelle a été sa fonction. Située à la croisée de l'ethnologie et de l'histoire, l'enquête est fouillée et recourt aussi bien à l'étude des textes qu'à l'entretien. Elle s'attache à cerner toutes les traces et manifestations de ce légendaire jusqu'à la figure d'un individu, Robert Cousin, persuadé que la maladie qui le frappe est un legs de ses lointains ancêtres sarrasins. À partir de cette collecte, l'auteure montre que cette évocation d'une trace des invasions sarrasines se déploie au début du XIX^e siècle dans des régions périphériques (Jura, Provence, Poitou...). Elle constitue à ses yeux un véritable « contre-récit national » réactif à la nationalisation du territoire et aux transformations subies par les sociétés locales. Il ne s'agit pourtant pas, au terme de l'analyse, de la manifestation d'une altérité radicale mais plutôt d'une autre mémoire, articulée au récit national, une mémoire blessée qui s'exprime en se désignant comme lignée des vaincus. Ainsi le légendaire sarrasin

« signale, au sein du sentiment national, une fracture, une scission, entre les appelés de la modernité et de la centralité et ses laissés-pour-compte ». En s'attachant à ce discours périphérique, mais non sans écho, c'est une invitation à complexifier nos analyses de l'identité narrative française que délivre, en définitive, cette passionnante étude.

P. G.

BEAUD Stéphane,
 CONFAVREUX Joseph
 et LINDGAARD Jade (dir.)
La France invisible

[La Découverte, octobre 2006, 647 p., 26 €, ISBN : 2-7071-4947-0.]



9 782707 149470

- En France, la proportion de précaires est plus élevée dans le public que dans le privé, de plus en plus de personnes ne demandent pas les prestations sociales auxquelles elles ont droit, la plupart des SDF ont une adresse, la moitié des adolescents qui se suicident sont homosexuels, les licenciés qui retrouvent un emploi connaissent presque systématiquement une perte de revenu, les femmes au foyer sont souvent des chômeuses dissimulées, un ouvrier non qualifié a deux fois et demie plus de risques de décéder avant soixante ans qu'un ingénieur... C'est l'existence de millions d'hommes et de femmes, ceux et celles qui constituent la « France invisible », que l'on découvrirait dans ce livre hors normes. La France invisible, ce sont des populations qui, malgré leur nombre, sont masquées, volontairement ou non, par les chiffres, le droit, le discours politique, les représentations médiatiques, les politiques publiques, les études sociologiques, ou se retrouvent enfermées dans des catégorisations dépassées qui occultent leurs conditions d'existence. À la manière d'un dictionnaire des idées non reçues, *La France invisible* propose des enquêtes, des portraits, des témoignages et des analyses permettant de mieux comprendre une société de plus en plus aveugle à elle-même. Ce travail d'investigation sociale s'est appuyé sur un dispositif

inédit, associant étroitement des journalistes et des chercheurs. Publié à la veille de la campagne pour l'élection présidentielle de 2007, *La France invisible* brosse le portrait d'un pays qui ne ressemble pas à celui auquel les candidats vont s'adresser.

Vdp

BENHAMOU François
**Les Dérèglements
 de l'exception culturelle**

[Éd. du Seuil, coll. « La couleur des idées », octobre 2006, 352 p., 23 €, ISBN : 2-02-081844-2.]



9 782020 818442

- Voici un ouvrage à double fond ou double lecture. C'est, dans son exposé, un état des lieux de la culture en France, cinéma, arts vivants et du spectacle, édition et théâtre. On y voit les impasses d'une politique culturelle qui peine à atteindre de nouveaux publics et croit avoir trouvé la panacée dans le passage de la démocratisation de la culture à la culture de la diversité : politique ciblée vers des niches de publics circonscrits, renonciation à la démocratisation, désormais laissée à la culture du marché de divertissement de masse. Mais tout autant, la limitation budgétaire des ambitions de l'État le conduit à se décharger sur les régions d'une politique conçue en termes d'une création d'emplois le plus souvent illusoire ou surestimée ; l'État se réserve-t-il l'entretien du patrimoine à dimension nationale qu'il ne peut y suffire et fait appel au mécénat, lequel, de ce fait, en France, n'est guère incité à créer des fondations de recherche, à l'encontre des pays voisins. Quant au système de protection sociale des artistes, il a multiplié les vocations et permis un système de financement indirect de l'industrie cinématographique, notamment, qui est particulièrement coûteux au contribuable. Mais cet inventaire des demi-vérités et lieux communs de la politique culturelle est également, par son recours à des données statistiques comme théoriques, un traité d'économie de la culture.

Le lecteur, chemin faisant, s'initie aux modèles et théories spécifiques à ce domaine qui se rêve exceptionnel, car non soumis au marché, alors que la globalisation et les technologies nouvelles tendent à le ramener au régime économique et financier commun.

É. V.

BERTRAND Romain
Mémoires d'empire.
La controverse autour
du « fait colonial »

[Éd. du Croquant, septembre 2006, 219 p., 18,50 €, ISBN : 2-914968-20-5.]



9 782914 968201

Politique Africaine n° 102 :
Passés coloniaux recomposés.
Mémoires grises en Europe
et en Afrique

[Karthala, juillet 2006, 226 p., 19 €, ISBN : 2-84586-788-3.]

Coordination : Christine Deslauriers et Aurélie Roger.]



9 782845 867888

- Pour quiconque s'intéresse au vote par le Parlement français de lois dites « mémorielles », *Mémoires d'empire* est un livre précieux et important. Fondé principalement sur l'étude des rapports et des débats des deux assemblées, l'ouvrage s'attache à retracer le processus d'adoption de la loi du 23 février 2005 dont l'article 4 prescrivait que « les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outremer, notamment en Afrique du Nord ». Cet article avait déclenché une telle polémique qu'il avait finalement été abrogé par voie réglementaire, l'assemblée refusant de se dédire malgré les pressions de l'exécutif. Outre les pièces du dossier et une analyse serrée des débats, l'auteur s'efforce de restituer les jeux et les dynamiques qui ont abouti au vote de la loi : genèse des rapports, jeux des réseaux, profil individuel des députés et des sénateurs qui sont intervenus dans ce débat, présupposés qui les ont guidés...

L'intérêt des analyses proposées tient précisément à cette attention soutenue aux logiques individuelles qui ont présidé à ces débats, qui associent convictions personnelles, souci électoraliste et stratégie individuelle d'affirmation et s'inscrivent dans le jeu ordinaire de la vie parlementaire. C'est ainsi que l'auteur montre que les principaux hérauts de l'adoption de la loi du 23 février, souvent nouvellement élus, n'occupent pas une position dominante au sein de leur groupe. Prendre fait et cause pour une loi mémorielle apparaît dès lors comme un moyen pour ces parlementaires d'exister politiquement, de s'affirmer en dépit de la logique majoritaire et des contraintes exercées par l'exécutif comme des stratégies gouvernementales de compromis, et d'assurer à la fois le triomphe de leurs convictions intimes et, leur semble-t-il, leur réélection. En insistant sur les pratiques parlementaires, les trajectoires individuelles et collectives, Romain Bertrand éclaire un aspect essentiel des modalités contemporaines d'actualisation de l'histoire.

En écho au vote de la même loi, la livraison de *Politique africaine*, qui contient un article de Romain Bertrand, fait elle aussi œuvre utile. Rompant avec la logique trop répandue d'une lecture étroitement nationale des débats mémoriels, la revue s'efforce de penser les manifestations mémorielles dans leur mondialité. Introduit par un très riche article de mise en perspective, elle propose ensuite plusieurs études topiques qui concernent aussi bien l'Europe (France, Allemagne, Belgique) que l'Afrique (Namibie, Congo, Kenya). L'ensemble du numéro est placé sous l'égide d'une métaphore : celle de « mémoire grise ». Par cette image, les directrices du numéro, Christine Deslaurier et Aurélie Roger, entendent rompre avec la dichotomie chromatique qui oppose livre blanc des bienfaits et livre noir des horreurs au profit de figures en demi-teinte : celle de l'amalgame, du métissage, des flous qui définissent bien mieux que de franches oppositions ces mémoires actualisées. Elles montrent comment les polémiques françaises participent d'une scène mondiale qui possède sa rhétorique propre,

ses mots-clés (« réconciliation », « dette », « repentance », « réparation »...) et qui se structure en référence au traitement de la mémoire de la Shoah, « socle d'une mémoire mondiale des traumatismes collectifs ». Fort de ce sens des nuances et de la complexité qui écarte les commodités dont le sujet est trop souvent coutumier, l'ensemble du numéro sonne comme une invitation à repenser le débat et propose des pistes fortes pour le faire.

P. G.

BOKOBZA Hervé et Anaïs (dir.)
La Psychiatrie en péril.
En dépit des États généraux

[Érès, coll. « Études, recherches, actions en santé mentale en Europe », septembre 2006, 207 p., 23 €, ISBN : 2-7492-0673-1.]



9 782749 206738

- Les soins psychiatriques sont organisés en France depuis les années 1960 par une politique de soin dite « de secteur », ce qui a permis une « psychiatrie de proximité », à l'inverse de l'éloignement des malades dans les asiles hors des villes. Aujourd'hui, non seulement la politique de santé, réduite à une pure gestion des coûts et à une rationalisation financière des soins, aboutit à la réduction des capacités d'accueil des services spécialisés, mais la notion même de soin psychiatrique est attaquée. Selon le vieil adage qu'en éliminant le médecin, on élimine la maladie, le diplôme d'infirmier psychiatrique a été supprimé, et de moins en moins de psychiatres sont formés. Il y a une pénurie de soignants et une pénurie de moyens d'accueil. Les fous errent dans la rue, et ils doivent être particulièrement violents pour être à nouveau pris en charge, mais cette fois en prison. Et le public et les pouvoirs publics de s'en étonner, de s'en alarmer régulièrement. Alors que la violence dans le social augmente avec la destruction des structures de soin et d'écoute. Devant cette situation de plus en plus difficile pour les soignants mais avant tout pour les patients, se sont tenus, en 2003, les premiers États généraux

de la psychiatrie. Tous les acteurs du champ de la psychiatrie ont pu exprimer leur malaise. Mais l'ouvrage *La Psychiatrie en péril* démontre que la situation se dégrade de plus en plus en dépit des mises en garde exprimées lors de ces rencontres. Cette destruction relève d'une logique gestionnaire, semblable à celle qui cherche à réglementer la pratique des psychothérapies en y incluant la psychanalyse (cf. F. Chaumon, *Vers une mise en ordre de la psychanalyse?* notice p. 76).

Y. D.

BRÈS Yvon Freud... en liberté

[Ellipses, coll. « Philo », août 2006, 149 p., 12,50 €, ISBN : 2-7298-2767-6.]



9 782729 827670

- *Freud... en liberté*, parce que ce n'est pas un livre sur Freud. Mais c'est un livre accompagnant Freud dans son œuvre, une succession de rencontres avec Freud, et de celui-ci avec la jalousie, les amours infantiles, la solitude, le rapport à Robertson Smith. Cette liberté, alliée à une sagacité dans la pensée, rend ce livre attachant. Il est composé de six textes, dont seuls les trois premiers sont en continuité, engageant une réflexion sur des aspects considérés à tort comme superficiels ou banals. Les trois derniers sont « occasionnels ». Or, le cinquième, sur l'actualité de l'érotisme physiologique, rencontre à son tour une actualité : la publication pour la première fois de la correspondance intégrale de Freud avec Fliess aux Presses universitaires de France (cf. ce numéro p. 78). Son intérêt principal est de donner à comprendre comment s'est constituée la théorie sexuelle de Freud, que tout le monde accepte mais que personne ne prend vraiment au sérieux : il existe dans l'organisme psycho-physiologique de l'homme des *organisations* et des processus sexuels qui ne sont pas strictement génitaux et qui se réfèrent à une analité érotique. La suggestion géniale qui se dégage de cette érotique est celle d'une *homologie structurale* entre la physiologie du cerveau et celle

des autres fonctions du corps : dans une lettre du 17 décembre 1896, absente de la première édition en 1950 de leur correspondance, Freud énonce clairement qu'entre l'organique et le psychique, il faut un entre-deux. Il s'agit de correspondances d'un côté entre les conduites et les représentations, de l'autre des éléments des processus que suppose la théorie sexuelle. Le dernier texte dénonce le délire lacanien sur une prétendue « théorie de la chose » chez Freud, alors que Lacan la tenait de Kant, et surtout de Heidegger, dont il occultait à la fois l'inspiration dans le séminaire sur « la chose » et le sens affecté au mot *Ding* dans *l'Entwurf*. C'est là une mystification, d'autant que Freud cherchait dans *l'Entwurf* tout autre chose : construire un modèle neuro-psychologique permettant de comprendre les processus de mémoire et de perception en tenant compte de la découverte en 1891 de la notion de *neurone*.

Ce petit livre, stimulant et vif, ne s'adresse pas seulement aux psychanalystes, il devrait intéresser un public beaucoup plus large.

G. S.

BRODIEZ Axelle Le Secours populaire français, 1945-2000. Du communisme à l'humanitarisme

[Presses de Sciences Po, coll. « Collection académique/Histoire », avril 2006, 365 p., 24 €, ISBN : 2-7246-0985-9.]



9 782724 609851

- Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, traite de l'histoire du Secours populaire français, association humanitaire héritière du Secours rouge, fondé en 1923 pour organiser la solidarité envers les militants victimes de la répression et leurs familles. Il a longtemps été une organisation satellite du parti communiste et ce qu'il était convenu d'appeler dans le langage de ce dernier une « organisation de masse ». C'est précisément cette mutation qui conduit du communisme à l'humanitarisme, de la dépendance étroite à l'autonomie qui est le cœur

de l'étude de l'historienne, étude appuyée tant sur le dépouillement des archives de l'organisation, du PCF ou de la CGT, que sur de très nombreux entretiens avec ses cadres et ses militants qui permettent de pallier aux silences de la documentation écrite. Le résultat de l'enquête est fascinant. Retenons, parmi de nombreuses pistes, deux dimensions fondamentales. La première tient à l'histoire organisationnelle du communisme. Contrairement à une vision rapide héritée des combats politiques, le travail d'Axelle Brodiez montre comment une dynamique d'autonomisation est constamment présente dans l'histoire du SPF. Et cela du fait même que les militants qui la dirigent ont à cœur de le développer et donc le souci constant de le singulariser au sein du mouvement communiste, de construire et de revendiquer sa spécificité. La seconde dimension tient à la force prise par le paradigme humanitaire, qui finit par s'imposer explicitement à la fin des années 1970 en lieu et place de celui de solidarité prolétarienne, pourtant au fondement historique de l'organisation. C'est cette mutation qui permet alors, en marge de l'organisation mère, une croissance du SPF qui contraste avec l'étiollement électoral et militant du PCF. En définitive, c'est la rencontre de la logique des acteurs individuels et de l'évolution de la sensibilité collective qui constitue le creuset de la mutation. En cela, l'ouvrage est bien plus qu'une étude sur le milieu communiste français et son évolution, c'est un laboratoire pour comprendre certaines mutations de la société française et un modèle pour étudier les ONG qui se sont développées aux cours des deux dernières décennies.

P. G.

BURGUIÈRE André L'École des Annales. Une histoire intellectuelle

[Odile Jacob, coll. « Histoire », août 2006, 366 p., 29,90 €, ISBN : 2-7381-1823-2.]



9 782738 118233

- André Burguière est un membre éminent du groupe qui dirige

la prestigieuse revue des *Annales* depuis l'effacement de Braudel, à la fin des années 1960. Il est donc un acteur de premier plan de l'aventure intellectuelle de ce courant qui a dominé l'historiographie française du xx^e siècle, et ses travaux dans le domaine de l'anthropologie historique de la famille font autorité. Son livre sur l'école des *Annales* n'en était que plus attendu. La thèse principale d'André Burguière est de considérer que l'apport spécifique des *Annales* a été l'investissement et l'analyse du champ des « mentalités » et que c'est ce quasi-paradigme qui est la clé explicative de l'histoire des *Annales*. Et c'est bien dans ces domaines des mentalités et de l'anthropologie historique que le livre apporte le plus, comme le chapitre IV sur « L'esprit des enquêtes », le chapitre VII sur « L'histoire de la mort », les pages consacrées à E. Le Roy Ladurie, à A. Croix ou encore à J. Le Goff... Mais cette thèse oblige à faire l'impasse sur nombre d'aspects du travail des *Annales* ou à les minorer (comme l'analyse des groupes sociaux ou l'histoire économique), ou encore à les analyser en fonction de la conformité ou de la non-conformité à ce « paradigme » des mentalités. Ce qui conduit A. Burguière à reconstruire une histoire continuiste avec ses précurseurs (Guizot, Fustel...) et ses continuateurs annoncés (l'anthropologie historique). La notion même de crise est « digérée » puisque le paradigme se reformule à partir de la prise de conscience des insuffisances par ses défenseurs. Des phrases comme : « Les historiens ont eu besoin de s'éloigner de la notion de mentalité pour éprouver le besoin de la retrouver et de se la réapproprier à nouveaux frais » (p. 129) illustrent parfaitement cette reconstruction « enchantée » de l'histoire des *Annales*, qui postule qu'il n'y a aucune « véritable remise en question des *Annales* dans les renouvellements historiographiques récents ». Ce qui revient à faire l'impasse sur la crise « d'identité et des pratiques » reconnue par la revue elle-même à la fin des années 1980 (il est vrai que le livre ne va pas au-delà de ces années 1980...). Ce type de démarche ressortit à une histoire internaliste et je dirais « cohérentiste » et elle est assez

nettement en décalage avec les développements récents de l'histoire intellectuelle et de l'histoire des sciences, qui sont plutôt de sensibilité discontinuiste et/ou contextualiste. Établir, par exemple, une « continuité épistémique » entre la notion de synthèse chez Berr, l'idée d'histoire totale chez Bloch et Febvre, celle de fait social total chez Mauss et la description dense de Geertz ne peut pas se faire « en passant » et en ignorant les différents contextes d'élaboration et d'usage ! Dans cette perspective, le traitement de l'histoire économique et sociale « labrousienne » par exemple, ne sert que de repoussoir pour son dépassement « inéluctable » – et en quelque sorte programmé – par l'anthropologie historique. Il reste, malgré ces réserves (qui concernent également un chapitre très réducteur et mal documenté sur Foucault) que le livre est désormais une nouvelle référence de choix dans la déjà longue liste de travaux historiens sur l'école des *Annales*.

C. D.

CHAUMON Franck (coord.) **Psychanalyse : vers une mise en ordre ?**

[La Dispute, septembre 2006, 189 p.,
14 €, ISBN : 2-84303-135-4.]



9 782843 031359

● Depuis les débuts de la psychanalyse, certains psychanalystes ont une soif de reconnaissance de leur pratique par l'État et cherchent pour cela à aligner la formation du psychanalyste sur la formation médicale, universitaire au moins. Et ce, alors que Freud tenait à ce que le psychanalyste se forme selon d'autres principes, qui prennent en compte le fait de l'inconscient, donc avant tout en menant son analyse à son terme (« Analysez d'abord vos rêves »). Sur cette question, Freud avait dû en découdre avec certains de ses élèves : il tenait à l'analyse laïque, et craignait que les médecins ne se sentent exonérés d'un travail analytique du fait de leur savoir médical, pourtant bien différent du savoir de l'inconscient. C'est pourquoi Freud disait que « les

médecins fournissent à la psychanalyse son plus gros contingent de charlatans ». Et Lacan, lui-même médecin de formation, insista également pour dire que le tranchant de l'acte psychanalytique est ailleurs : il est dans le fait de saisir les effets de l'inconscient d'abord pour soi-même et ensuite avec ceux qui viennent parler de ce qui cloche dans leur vie. C'est ce qui avait déclenché la première scission du milieu analytique français, en 1953, lorsque Lacan et ses proches refusèrent l'instauration d'un « diplôme de psychanalyste » qui devait être homologué par l'État, ce qui serait revenu à liquider la spécificité de la psychanalyse. C'est sur ce point que les lacaniens se sont d'abord distingués des non-lacaniens. Mais, depuis une dizaine d'années, de nombreux analystes en mal de reconnaissance publique, y compris des lacaniens, se tournent vers les pouvoirs publics pour obtenir une réglementation de la formation des psychanalystes. Ils veulent se protéger des « faux » psychanalystes, ils pensent avoir à se distinguer d'éventuels charlatans et surfent sur la vague du tout réglementaire et de la rationalisation de la gestion des soins et du social. Ces analystes ont oublié ce que disait Freud sur la médecine et les charlatans et acceptent d'être inclus dans le champ des psychothérapies pour bénéficier de la loi qui les régleme. Franck Chaumon et tous les auteurs de ce collectif, *Psychanalyse : vers une mise en ordre ?* parviennent à éclairer ces enjeux qui ont des tenants et des aboutissants politiques. Les auteurs de ce collectif ne disent pas qu'ils veulent échapper à tout regard sur leur formation ou sur leur pratique ; au contraire, ils explicitent ici les raisons de leur pratique pour dire précisément en quoi la réglementation par l'État aurait un effet de destruction de cette pratique.

Y. D.

CLÉMENT Catherine
Qu'est-ce qu'un peuple premier ?

[Panama, coll. « Cyclo », octobre 2006, 240 p., 15 €, ISBN : 2-7557-0081-5.]



9 782755 700817

- Un peuple peut-il s'éteindre comme une espèce végétale ou animale ? Les peuples autochtones furent souvent les victimes de la rencontre avec la civilisation occidentale. Sioux, Yanomamis, Massaïs, Aborigènes : ceux qui ont survécu protègent aujourd'hui tant bien que mal leur culture dans un monde hostile, victimes de la dégradation de leur cadre de vie. Or, les peuples premiers sont les dépositaires de nos traditions ancestrales ; avec leur disparition, c'est une part de l'héritage collectif de l'humanité qui s'efface à jamais. Comment ces peuples luttent-ils pour retarder l'inéluctable ?

Vdp

DELIÈGE Robert
Une histoire de l'anthropologie. Écoles, auteurs, théories

[Éd. du Seuil, octobre 2006, 336 p., 21 €, ISBN : 2-02-090888-3.]



9 782020 908887

- Cet ouvrage ne trompe pas son monde. Il se veut un vade-mecum permettant au lecteur de retrouver des analyses ou se retrouver dans des écoles – principalement l'évolutionnisme, l'école française (c'est-à-dire de Durkheim à Van Gennep, Lévi-Strauss faisant à lui seul l'objet d'un chapitre « structuralisme »), le culturalisme américain, le fonctionnalisme britannique, l'anthropologie marxiste et un ultime chapitre, un peu fourre-tout, « l'anthropologie dynamique » dans lequel Balandier voisine avec Herskovits. Les grandes articulations des pensées et théories sont clairement restituées, mais l'ouvrage postule une unité de la discipline désormais révolue, ou à tout le moins mise à mal par les différentes approches venues des marges, et ici ignorées : les études de genres,

les études dites post-coloniales, etc. Le lecteur se familiarisera donc avec les générations fondatrices ou celles des disciples du temps où tous partageaient une définition commune de leur champ.
 É. V.

DELOYE Yves
Les Voix de Dieu

[Fayard, coll. « L'espace du politique », août 2006, 410 p., 28 €, ISBN : 2-213-62278-7.]



9 782213 622787

- Excellent titre mais qui peut être trompeur. Le lecteur n'entendra pas, comme Jeanne d'Arc, les voix de Dieu. Plus prosaïquement, il est question ici des votes du clergé catholique français et de son implication dans les échéances électorales au XIX^e et la première partie du XX^e siècle, puisque cette étude s'achève avec la période de l'entre-deux-guerres. Yves Deloye est un spécialiste reconnu de la sociologie historique et il entend renouveler par cette étude l'analyse pratiquée jusque-là des résultats du suffrage universel. Dépasant l'approche en termes de fluctuations et de déplacements des voix électorales, l'auteur, avec justesse, part du principe d'une imbrication très forte de l'histoire politique et de l'histoire religieuse. C'est en ce sens que cet essai revêt tout son intérêt : ne plus percevoir les motivations religieuses, le système de valeurs du clergé comme des données extérieures au champ des conflictualités politiques, mais penser les deux pôles à la fois. Le geste électoral qui consiste à mettre sa voix dans l'urne est conçu par le clergé comme un acte à la fois sacré et politique. Il serait donc vain de postuler le « décastrement » de ces deux dimensions. Au plan de la périodisation, il est évidemment question des multiples résistances du clergé à l'idée républicaine et de sa propension à jouer toutes les autres cartes qui se présentent : la restauration, le boulangisme, l'Action française... Cette histoire-là est bien connue, mais l'intérêt de cet ouvrage

est de suivre au plus près le petit clergé rural dans son œuvre missionnaire au plan politique qui résiste aux assauts d'une sécularisation toujours plus grande de la société française. Ce cléricisme récuse le principe même du reflux de la conviction religieuse sur l'intime et investit activement les enjeux électoraux, qui ne doivent pas échapper au royaume de Dieu. Au terme de la démonstration, on comprend mieux le vécu de l'électeur catholique pratiquant, en regrettant cependant que l'auteur n'ait pas poussé son étude jusqu'à nos jours.

F. D.

DELPORTE Christian
Images et politique en France au XX^e siècle

[Nouveau monde éditions, coll. « Histoire », octobre 2006, 488 p., 14 €, ISBN : 2-84736-179-0.]



9 782847 361797

CHAUBET François
Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres. Culture et politique

[Nouveau monde éditions, coll. « Histoire », octobre 2006, 380 p., 11 €, ISBN : 2-84736-178-2.]



9 782847 361780

- Avec ces deux titres, l'éditeur commence une nouvelle collection d'ouvrages de synthèse historique. Ces ouvrages ont une marque d'originalité. Christian Delporte, prenant acte de la diversité irréductible des usages de l'image sur deux siècles, organise son propos autour de vingt études de cas, qui sont autant de coups de sonde sur un état de la vie politique en France depuis l'affaire Dreyfus jusqu'à la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour de la présidentielle de 2002. Chemin faisant, de la caricature antisémite aux montages photographiques anti-Le Pen sur Internet, le lecteur découvre également l'image télévisuelle (Lecanuet en 1965), la communication

politique (Mitterrand, Chirac, etc. : comment incarner la République?) ou le cinéma de propagande démocratique (la descente des Champs-Élysées par le général de Gaulle en août 1944).

François Chaubet, pour sa part, marque un écart avec les ouvrages courants sur le même thème : non pas l'histoire des intellectuels, mais la restitution de la vie intellectuelle dans l'entre-deux-guerres, au plus près de ce que pensaient, voulaient et défendaient ses acteurs (hommes et institutions). Il veille à ne pas écrire rétrospectivement à partir de la défaite de 1940 mais dans la prospective des contemporains qui se projetaient dans l'avenir. C'est donc l'optique des intellectuels de l'époque qui prédomine, celle d'une conciliation délicate de la tradition (l'héritage de la France républicaine d'avant le cataclysme de la guerre mondiale que l'on espérait ne pas voir se reproduire) et la modernité (faire leur part aux bouleversements de masse industriels ou politiques nés de ce cataclysme). Il en résulte un panorama de la vie intellectuelle marqué par les prodromes de la consommation de biens culturels de masse, du ralliement à la République des milieux catholiques, de la défense du rationalisme critique par les grandes entreprises de savoir tournées vers l'avenir (*l'Encyclopédie française* de Lucien Febvre).

La radicalisation politique, passé 1935, donne alors la vedette aux écrivains engagés dans le communisme ou le fascisme ; mais jusqu'alors, rappelle François Chaubet, la vie intellectuelle a été marquée par la défense des valeurs du libéralisme politique et de la démocratie par les savants et les hommes de lettres.

E. V.

DORTIER Jean-François (dir.) **Une histoire des sciences humaines**

[Sciences humaines éditions, avril 2006, 384 p., 25 €, ISBN : 2-912601-36-3.]



● Imposées dans le paysage intellectuel depuis plus d'un siècle, les sciences humaines sont une somme d'histoires d'hommes et de femmes « avec leurs prémonitions et leurs visions, [...] une somme d'histoires de vie, d'intuitions brillantes et d'erreurs de jugement ». Le rédacteur de la revue éponyme reconstruit une phase des « pionniers », dont Boucher de Perthes, Humboldt, Smith, Morgan, Tocqueville sont les phares, de cette *scienza nuova* que Giambattista Vico appelait déjà de ses vœux au début du XVIII^e siècle. La connaissance des hommes est une ambition des Lumières, notamment des philosophes, qui posent les bases des grands édifices théoriques qui sont bâtis au siècle suivant. Dans les bibliothèques comme sur les océans de la colonisation, de grandes constructions intellectuelles émergent sous la plume d'un Marx ou d'un Frazer. Les disciplines ne se fixent qu'avec l'application de la démarche scientifique (observation, mesure, classement, expérimentation, etc.), qui permet de créer les premiers « laboratoires » de psychologie. Avec, déjà, un débat sur l'opportunité des lois devant des actions humaines changeantes et singulières... Les fondations sont posées, à la charnière avec le XX^e siècle, par le travail de Durkheim et de Max Weber pour la sociologie, de Saussure pour la linguistique nouvelle, alors que Boas et Mauss forment les premières générations d'anthropologues. Après la Seconde Guerre mondiale, les chercheurs se multiplient, se technicisent, se professionnalisent. Foucault bâtit une « archéologie des sciences humaines », mais Dortier veut ajouter d'autres modèles fournis par l'accumulation des connaissances de cette nouvelle « ère cognitive » depuis 1956, en pleine vague structuraliste, en plein essor « interactionniste » marquant le « retour

de l'acteur ». La vague libérale en économie, la communication multiforme conduiraient à une nouvelle vision désordonnée et indéterministe du monde et la post-modernité serait une idée de fin de siècle. Néanmoins, les savoirs locaux et la masse considérable de recherches brouillent le regard. Ne saurions-nous plus rien alors que le paradigme cognitif et le modèle des réseaux ouvrent d'immenses champs nouveaux ?

G. F.

FREUD Sigmund **Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904**

[Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », octobre 2006, 763 p., 59 €, ISBN : 2-13-054995-0. Traduit de l'allemand par Françoise Kahn et François Robert.]



● La publication de cette correspondance est un événement éditorial. Wilhelm Fliess était un oto-rhino-laryngologiste de Berlin, le plus proche ami de Sigmund Freud au moment où ce dernier commençait à concevoir la théorie psychanalytique. Leur relation passionnelle se termina par une affaire de plagiat, Fliess accusant Freud de lui avoir volé son concept de bisexualité psychique. Seules les lettres de Freud à Fliess ont été conservées, et moins de la moitié avaient été, à ce jour, publiées en France. La censure organisée par la plus jeune fille de Freud donne une certaine image de Freud et de sa relation à Fliess, ce qui n'est pas sans effets aujourd'hui, y compris sur la pratique de la psychanalyse. C'est ce qu'a montré Erik Porge dans son ouvrage *Freud-Fliess : mythe et chimère de l'auto-analyse* (Anthropos, 1996). L'édition complétée et retraduite de cette correspondance offre au lecteur qui ne pouvait la lire en allemand un accès privilégié à l'histoire de la psychanalyse et à ses enjeux actuels, comme par exemple celui de la différence entre la psychanalyse et les psychothérapies. La nouvelle traduction a été confiée

à François Robert et Françoise Kahn, qui participent à la traduction pour l'édition aux Presses universitaires de France des *Œuvres complètes* de Freud. Signalons une autre publication récente : *Sigmund Freud, Karl Abraham, Correspondance complète 1907-1925*, traduite de l'allemand par Fernand Cambon et publiée chez Gallimard début 2006. Cette correspondance montre le Freud de la maturité jusqu'à la mort précoce de son très proche élève Karl Abraham. Dans la correspondance Freud-Fliess, nous ne disposons que des lettres de Freud. Ici, on peut lire les lettres des deux épistoliers, et la période couvre d'autres phases de conceptualisation et les débuts de l'institutionnalisation de la psychanalyse jusqu'aux années 1920, lorsque la psychanalyse est reconnue. Par ailleurs, un très utile guide de lecture de ces correspondances est réédité par Gallimard : il s'agit du beau livre *Sigmund Freud. Lieux, visages, objets*, qui donne tous les éléments du contexte de ces nombreuses lettres : des notices biographiques, des portraits photographiques, des images des lieux de vie et de travail de l'inventeur de la psychanalyse.

Y. D.

GRUET Brice
La Rue à Rome, miroir de la ville. Entre l'émotion et la norme

[Presses universitaires de Paris-Sorbonne, juin 2006, 556 p., 65 €, ISBN : 2-84050-416-2.]



- L'urbanisme, comme l'a montré Le Corbusier qui ne les aimait pas, est largement une affaire de rues. Y compris à Rome, « quintessence de la *Civitas* » selon le préfacier Jean-Robert Pitte. Le rite de fondation selon les directions fondamentales et l'ordre du *cardo* et du *decumanus* – entre rituel et imaginaire – sont un « déploiement du monde ». Parmi les questions récurrentes de l'urbanisme, Brice Gruet n'élué pas l'orthogonalité qu'il confronte méticuleusement aux textes de Cicéron, de Vitruve, d'Oribase et de César. Il installe sa réflexion dans

le cadastre et les plans en constatant que la rue n'y pas évoquée ni pensée : elle pourrait être même un accident. Finalement, elle se révèle être un « presque paysage », du fait des monuments et de certains usages de la rue, du mouvant au fixe, des fêtes de la foi, des carnivals et des triomphes. Gruet décrypte la manière dont les regards vont être normés et comment ils vont mettre la ville « à distance ». La naissance du paysage urbain se situe là, les papes imposent des rues droites – sans système orthogonal – où s'exerceront de multiples contrôles. Les étrangers peuvent alors affluer dans cette nouvelle Jérusalem, reconstruire le regard sur la ville ainsi remise en ordre : fascinante, Rome devient étape du Grand Tour. Elle va se parer d'hygiénisme sur les décombres du galénisme, donner avec les percées dans le tissu ancien le sentiment paradoxal d'une perte, conjurée par des plans « pour décorer [...], embellir ». La chirurgie de la démolition prépare l'invasion de la voiture, perçue comme un symbole de modernité. Elle devient le déni de la sensorialité. La patrimonialisation devient alors le dernier remède, rendant la rue au spectacle, à l'émotion. Constat pessimiste en forme d'avertissement magistral qui replace la rue comme lieu irremplaçable de notre urbanité. Un livre rare, éblouissant d'érudition et de rigueur, appelé à être un classique.

G. F.

INGRAO Christian
Les Chasseurs noirs : la brigade Dirlwanger

[Perrin, octobre 2006, 290 p., 20,50 €, ISBN : 2-262-02424-3.]



- *Les Chasseurs noirs* retrace l'histoire d'une brigade de la Waffen SS initialement composée d'individus emprisonnés pour braconnage. Formée en 1940, elle est placée sous la direction d'un vétéran de la Première Guerre mondiale, Oskar Dirlwanger. Cette unité, qui ne cesse au fil des années de s'étoffer au point de devenir, fin 1944, une division SS, est responsable de la mort

d'au minimum 60 000 individus – la plupart des civils. Deux de ses particularités méritent d'être soulignées. Elle a été essentiellement dévolue à la « sécurisation » des territoires conquis par le Reich : lutte contre les partisans (notamment en Biélorussie, de février 1942 à juillet 1944), anéantissement du soulèvement de Varsovie (août – octobre 1944). Unité disciplinaire, elle a aggloméré, autour du noyau des braconniers et de leur chef charismatique, des soldats punis, des prisonniers de droit commun, et même des prisonniers politiques. Histoire d'une unité ? Ce livre est bien plus que cela. À travers son itinéraire sanglant, l'auteur donne à découvrir une anthropologie de la violence qui place au cœur de la violence nazie la métaphore de la chasse (ratissage/battue, regroupement/domestication, sélection/marquage...). De ce point de vue, le choix de constituer une unité de chasseurs, choix opéré au plus haut niveau de la hiérarchie nazie – Himmler – et sans cesse confirmé malgré les réticences de ceux qui voyaient les inconvénients politiques d'une terreur systématique exercée sur l'ensemble de la population, est tout sauf anecdotique. La lecture qu'en propose Christian Ingrao permet de jeter un regard nouveau sur la façon dont les nazis appréhendaient leur territoire, les territoires conquis à travers l'animalisation de l'autre. Brigade de tous les excès (pillages, saouleries, viols) aux yeux mêmes des nazis, la brigade Dirlwanger est à bien des égards exceptionnelle, mais, comme l'auteur le montre avec brio, il s'agit d'un « exceptionnel normal » qui éclaire à nouveaux frais la violence nazie.

P. G.

KÉCHICHIAN Albert
Les Croix-de-Feu à l'âge des fascismes : travail, famille, patrie

[Champ Vallon, coll. « Époques », octobre 2006, 410 p., 28 €, ISBN : 2-87673-450-8.]



● Le livre d'Albert Kéchichian est une nouvelle pièce au débat historien sur le fascisme français, concernant plus précisément la thèse de «l'allergie française au fascisme» qui a longtemps été la position dominante dans l'historiographie française. Les Croix-de-Feu du colonel de La Rocque sont de ce point de vue un marqueur de choix dans ce débat, tant leur caractérisation politique pose problème. La position de Kéchichian est une variante de la thèse de «l'immunité» française au fascisme. À l'argument classique des conditions politiques non favorables au fascisme en France (l'existence d'une culture républicaine) dans les années 1930, que Kéchichian réaffirme: «La situation de la société française n'est pas propice au déploiement d'un fascisme de masse», l'auteur ajoute l'argument de la «polarisation partisane» (la dissolution des Croix-de-Feu et la création du Parti social français) qui pulvérise «le magistère combattant contre le roc des institutions libérales» et entraîne la «conversion à la bureaucratie de la bienfaisance» (le repli vers les bonnes œuvres pour la conquête des milieux populaires). Mais, plus profondément peut-être, ce serait la «fidélité au souffle de la prédication évangélique» [citation de saint Paul à l'appui] qui «a contribué à préserver les Croix-de-Feu d'une dérive vers le fascisme». Ce serait donc plus sûrement du côté des régimes autoritaires traditionalistes (Salazar, Franco) qu'il faudrait chercher les caractéristiques majeures du mouvement de La Rocque. Le livre a l'avantage d'être solidement documenté et de toujours essayer de cerner au plus près les spécificités des positions et actions des Croix-de-Feu qui, selon l'auteur, les éloignent de la subversion totalitaire pour les rapprocher de la «dépolitisation autoritaire». Un livre utile, donc, pour continuer le débat des interprétations.

c. d.

L'HEUILLET Hélène La psychanalyse est un humanisme

[Grasset, coll. «Nouveau collège de philosophie», octobre 2006, 128 p., 12 €, ISBN : 2-246-70681-5.]



● Voici un libelle au ton vif et convaincant. Un retour aux sources de la psychanalyse. Hélène L'Heuillet y démontre avec pertinence que celle-ci est la seule thérapie qui soit en accord avec l'humanisme. En prenant le parti du sujet du désir, et en reconnaissant au langage tous ses pouvoirs, y compris ses effets sur le psychisme, l'analyse restitue au sujet la propriété et la jouissance de sa propre existence. Ainsi la psychanalyse, loin de le récuser, recueille-t-elle l'héritage de l'humanisme. Car ce dernier est considéré dans l'histoire comme la première exigence de subjectivation de la pensée. Il a consacré l'éthique aux dépens de l'encyclopédisme, en promouvant une philosophie respectueuse de la faillibilité humaine. Comment le démontre-t-elle? En réfutant tour à tour ceux qui ont confondu, délibérément ou non, scientifique et scientisme, symptôme et soupçon, psychologie de l'inconscient et psychologie des profondeurs, ordre symbolique et ordre biologique, ordre symbolique et ordre social. Elle part en guerre contre les poppériens, qui sont des comportementalistes, et contre ceux qui, parlant au nom des droits de l'homme, ont seulement oublié le fondement de l'humanisme, et de l'âge des Lumières: l'universalité dans l'ordre humain ne peut être ni normative ni objective, mais elle est toujours celle d'une raison participant de désirs singuliers, et du langage. Elle apporte donc une garantie de nécessité non à des réalités physiques dont le sens mystérieux serait caché, mais à la destination morale de l'espèce humaine. Car, si nul n'existe par une structure, chacun existe par ses discours.

G. S.

LEDUC Victor Les Tribulations d'un idéologue

[Galaade éditions, coll. «Documents», septembre 2006, 414 p., 21 €, ISBN : 2-35176-023-9.]

Préface de Jean-Pierre Vernant et postface de Pierre Vidal-Naquet.]



● En même temps qu'il brosse le portrait d'un homme d'exception (1911-1993), né communiste, qui avait «le militantisme chevillé au corps», ce livre nous fait pénétrer dans l'histoire culturelle, politique et idéologique de la France, et même de l'Europe, au XX^e siècle. C'est une époque héroïque qui nous est donnée à revivre, et non à imaginer. Car le talent de conteur, qu'il prête justement à Jean-Pierre Vernant, se rencontre aussi chez Victor Leduc. En parlant de la Résistance, il écrit par exemple: «Nous étions comme des acteurs masqués qui auraient joué une pièce face à un public qui leur aurait tourné le dos.» Clandestin et résistant à plein temps, à Toulouse, aux côtés de Jean-Pierre Vernant, Jeanne Modigliani, Lucie Aubrac, Serge Ravanel et d'autres, depuis les combats antifascistes des années 1930 au Quartier latin jusqu'à l'alternative socialiste autogestionnaire en traversant la guerre d'Algérie, les événements de mai 1968 et la cérémonie d'exclusion en octobre 1970 du parti de Georges Marchais, Victor Leduc nous plonge au cœur des élans comme des contradictions d'une époque. Elles furent aussi celles d'une idéologie. Nous revivons les grands ébranlements, le bouillonnement de grandes batailles (la psychanalyse, le lyssenkisme, le jdanovisme, la «bataille du livre», «l'affaire Casanova-Servin» en janvier 1961, le structuralisme...) mais aussi les expériences de ce qu'on appelle le «monde enseignant» et qui ne sont pas toujours les mêmes que celles de la vie intellectuelle. Les débats sur la notion d'aliénation chez Marx partagent par exemple d'un côté ceux qui, comme l'universitaire Althusser, demeurent arc-boutés sur une position dogmatique scientifique, de l'autre ceux

qui sont plus ouverts en accueillant des critiques sous le signe d'un rationalisme renouvelé.

Il faut ajouter l'humour, et souvent l'ironie, qui accompagnent cette fresque d'une époque. Ce livre n'est pas seulement un livre de souvenirs, il est aussi un grand livre d'histoire, et surtout une belle leçon de fidélité et de courage, bref, de vie.

G. S.

LEFEUVRE Daniel Pour en finir avec la repentance coloniale

[Flammarion, septembre 2006, 229 p., 34 €, ISBN : 2-08-210440-0.]



9 782082 104401

• Après celle de la guerre d'Algérie, une nouvelle génération d'anticolonialistes s'est levée, qui mène combat pour dénoncer le péché capital que nous devons tous expier : notre passé colonial, à nous, Français. Battons notre coulpe, car la liste de nos crimes est longue. Nous avons pressuré les colonies pour nourrir notre prospérité, les laissant exsangues à l'heure de leur indépendance ; nous avons fait venir les « indigènes » au lendemain des deux guerres mondiales pour reconstruire la France, quitte à les sommer de s'en aller quand nous n'avions plus besoin d'eux ; surtout, nous avons bâti cet empire colonial dans le sang et les larmes, puisque la colonisation a été rien moins qu'une entreprise de génocide : Jules Ferry, c'était déjà Hitler ! Contrevérités, billevesées, bricolage... voilà en quoi consiste le réquisitoire des Repentants, que l'auteur de ce livre, spécialiste de l'Algérie coloniale et professeur d'histoire à l'université Paris VIII, a entrepris de démonter à l'aide des bons vieux outils de l'historien – les sources, les chiffres, le contexte. Pas pour se faire le chantre de la colonisation, mais pour en finir avec la repentance, avant qu'elle transforme notre histoire en un album bien commode à feuilletter, où s'affrontent les gentils et les méchants.

Vdp

LEQUIN Yves (dir.) Histoire des étrangers et de l'immigration en France

[Larousse, coll. « Bibliothèque historique », octobre 2006, 480 p., 19 €, ISBN : 2-03-582631-4. Préface de Pierre Goubert.]



9 782035 826312

• Cette édition refondue et mise à jour de *La Mosaïque France*, dirigée par Yves Lequin, est utile pour éclairer les enjeux de ce que l'on nomme souvent rapidement le « débat sur l'immigration » et qui, dans la dernière période, n'a pas cessé d'être reconfiguré au gré de stratégies politiques ou d'interpellations sociales imprévues. Le grand intérêt du livre, par rapport à d'autres analyses plus sociologiques (elles sont nombreuses), est précisément de proposer une approche historique de la question de l'étranger en France. Cette vaste mise en perspective depuis le moment fondateur des Grandes Invasions permet de déplacer le questionnement du côté d'une histoire de la figure de l'Autre chargée dès le début « d'inquiétude et de menace ». C'est bien à revisiter l'histoire de cette figure dans les imaginaires et les cultures qui, sédimentées, forment le palimpseste de notre crise identitaire que nous invitent les auteurs. Le parcours qui nous mène ainsi de « la confusion des peuples » des ^v^e-^xⁱ^e siècles à la « mosaïque France » du ^{xx}^e siècle fait défiler les « vagues » d'immigration par nationalité dominante, les lieux d'implantation dépendant souvent non seulement des besoins de l'industrialisation mais aussi des chemins de l'exil, les métiers investis par ces étrangers devenus « Français de papier » et « travailleurs immigrés » à partir de la fin du ^{xix}^e siècle. Ces évocations en cascade de destins personnels enchâssés dans les froides logiques économiques de la croissance fascinent par leur diversité presque infinie. Mais il s'agit aussi de rappeler que l'étranger a toujours été l'objet d'instrumentalisations politiques, sociales et privées, le plus souvent, précisément, à visée de crispation communautaire. Cet étranger de la longue durée devient ainsi le miroir d'une identité nationale en mal de construction et toujours prompte

à déplacer les frontières de l'étrangeté. Le livre insiste sur le basculement post-1789, au moment où (et pour longtemps) l'étranger devient l'ennemi. L'industrialisation et la croissance ne feront qu'accroître ce processus de mise en suspicion de l'étranger et l'intolérance dont il sera, avec une belle constance, la victime. Dans un pays qui n'a pourtant pas cessé de se revendiquer comme un mélange de « races » et de peuples (Lavissee), où le « merveilleux pouvoir unificateur de la vieille école primaire » est régulièrement invoqué pour en regretter les ratés actuels, ce sont pourtant les « nouveaux étrangers » qui servent à redéplacer les frontières de l'altérité tolérable en invoquant, qui une couleur de peau, qui une croyance éloignée de nos habitudes. Comme l'écrit Pierre Goubert dans sa préface : est-ce une raison pour « s'affaïsser dans un racisme souvent honteux » ? Le livre, entre autres apports, sert aussi à répondre à ce genre de questions.

C. D.

MILLOT Catherine La Vie parfaite : Jeanne Guyon, Simone Weil, Ety Hillesum

[Gallimard, coll. « L'infini », août 2006, 259 p., 17,50 €, ISBN : 2-07-078140-2.]



9 782070 781409

• Psychanalyste, Catherine Millot a déjà produit des ouvrages importants à la rencontre de la littérature et de la psychanalyse, en ne versant jamais dans la trop fréquente psychanalyse appliquée à la littérature, lorsqu'une œuvre qui n'a rien demandé se trouve tordue par des concepts analytiques – concepts qui se retrouvent par là même tout aussi tordus que l'œuvre « contre » laquelle ils sont détournés. Figure majeure du milieu lacanien, Catherine Millot publie depuis quelques années dans la collection « L'infini », dirigée par Philippe Sollers. Une collection qui participe à donner tout son relief au regard que porte la psychanalyste, entre autres, sur Gide, Genet, Mishima, plus largement sur la vocation de l'écrivain, et aujourd'hui sur trois mystiques qu'elle réunit pour un livre : Jeanne Guyon, Simone Weil,

Etty Hillesum. Catherine Millot tente de cerner ce qui spécifie l'expérience mystique et, par la même occasion, de la différencier de la jouissance féminine. Déjà, dans *Abîmes ordinaires* (Gallimard, 2001), elle était parvenue à saisir quelques « bouts de réel » propres à la position féminine dans son rapport à l'être au monde. Catherine Millot avait travaillé avec Lacan, notamment lorsque celui-ci produisait son séminaire *Encore* en 1972-1973, dans lequel il s'attachait à repérer les éventuelles spécificités de la jouissance féminine et à écrire les « formules de la sexuation ». L'ouvrage *La Vie parfaite* offre un plus de lecture : Catherine Millot dit d'emblée quelque chose de sa position quant à la question qui l'intéresse, elle s'expose suffisamment pour que son livre ne soit pas une étude savante. En témoigne la première phrase de ce texte : « Longtemps, j'ai cru que c'était leur jouissance qui me fascinait. Je ne voyais pas que c'était leur liberté. » Elle parvient d'autant plus efficacement à faire passer quelque chose de ce que nous enseignent les mystiques, et indirectement à éclairer d'autres expériences, moins extrêmes, plus quotidiennes, comme celle d'un symptôme qui complique la vie, ou comme celle de la modification de ce symptôme par la psychanalyse.

Y. D.

MOLLIER Jean-Yves,
SIRINELLI Jean-François
et VALLOTON François (dir.)
**Culture de masse et culture
médiatique en Europe
et dans les Amériques
1860-1940**

[Presses universitaires de France,
coll. « Le nœud gordien », août 2006,
323 p., 29 €, ISBN : 2-13-055531-4.]



9 782130 555315

• Cet ouvrage offre de très utiles éclairages sur les approches les plus actuelles de l'explosion qu'a connue depuis le milieu du XIX^e siècle la culture de masse. Il résulte d'un colloque qui s'est tenu à Lausanne en septembre 2004, mais il est surtout le point d'aboutissement des travaux de trois

centres de recherche français et suisse en matière d'histoire culturelle. Le lecteur y trouvera vingt et une contributions qui s'efforcent de caractériser la nature des mutations en cours, en cartographiant le phénomène à partir d'une prise en considération d'aires culturelles différentes : l'Europe, les États-Unis et l'Amérique latine. À la géographie différentielle, il faut ajouter, ce qui n'étonnera pas de la part d'historiens, un souci de périodisation des phénomènes observés. Un déplacement dans l'axe d'analyse est frappant à la lecture de ces contributions. Jusque-là, et du fait des analyses de l'école de Francfort (Adorno, Benjamin...), on avait coutume de lier culture de masse et totalitarisme, stigmatisant une culture de quantité ayant abandonné l'horizon de qualité, une culture de simple divertissement et une production de l'industrie culturelle purement manipulatrice. Sans nier que le changement d'échelle de cette culture puisse donner lieu à des possibilités de manipulation, les contributeurs montrent comment ces nouveaux supports, avec ce qu'ils permettent, peuvent être aussi des outils de promotion de l'individu démocratique. Ce livre démystifie aussi l'idée selon laquelle le berceau de cette culture de masse aurait été américain. Elle surgit en effet en même temps en Europe. Ce livre permet de suivre les effets de mutations technologiques d'une ampleur sidérante en un laps de temps très réduit. Par exemple, en France, à la fin des années 1920, on avait 500 000 postes de radio et, seulement huit ans plus tard, en 1938, on est à 5 millions ! Le son est porté à domicile et change le quotidien des gens, leur imaginaire, et l'oralité prend sa revanche sur l'écrit. On parlera plus tard de « guerre des ondes » vu l'importance de l'enjeu, perçu très tôt puisque Tardieu, dès 1932, est présenté comme « l'homme au micro entre les dents ». On suit ainsi avec ce livre ces mutations d'échelle avec leurs effets, tant en ce qui concerne la presse, la littérature populaire, le cirque, la BD, la radio, le cinéma... Plus qu'un divertissement, une avancée dans l'intelligibilité de notre environnement culturel.

F. D.

MUDIMBE-BOYI Elisabeth
**Essais sur les cultures
en contact.**

Afrique, Amériques, Europe

[Karthala, coll. « Lettres du Sud »,
septembre 2006, 280 p., 20 €,
ISBN : 2-84586-805-7.]



9 782845 868052

• Professeur de littérature francophone à l'université de Standford (États-Unis), Elisabeth Mudimbe-Boyi est connue dans les milieux universitaires pour son essai sur l'œuvre de l'écrivain haïtien Jacques Stephen Alexis et par ses articles sur les récits de voyages des capucins italiens en Afrique centrale. Son dernier livre, *Essais sur les cultures en contact*, prolonge dans une certaine mesure ses travaux. Informé par les analyses du Palestinien Edward Saïd sur la représentation, celles de Michel Foucault sur la relation pouvoir/discours, ainsi que par la question des voix et de ses implications chez Giorgio Agamben, ce livre se veut un éclairage sur le contact entre l'Afrique et l'Europe d'une part, l'Afrique et l'Amérique de l'autre. Le corpus comprend des textes européens, africains et antillais. Il s'agit pour l'auteur de capter dans les divers textes les stratégies narratives, les voix, les regards que portent l'Occident sur l'Autre et vice-versa. Dédié à ses deux fils, liés comme elle par les « hasards de l'histoire à trois continents », *Essai sur les cultures en contact* a forcément une dimension autobiographique : il est la somme de tout un itinéraire. Née en Congo Démocratique, élevée en Europe et enseignant en Amérique, Elisabeth Mudimbe-Boyi a construit son essai comme une synthèse de voyages (géographique, imaginaire, voyage entre les langues et les cultures) mettant en rapport le Même avec l'Autre. « Si ce dialogue ne s'énonce pas comme projet, dans le sens où l'entend J.-P. Sartre, l'on pourrait, cependant, avec optimisme sans doute y lire les conditions de possibilité d'une éthique de l'altérité telle que le proposent Victor Segalen et après lui Bernard Dadié. »

B. M. M.

PORGE Erik (dir.)

Essaim n° 17 : Les Écrits, quarante ans

[Érès, novembre 2006, 237 p., 25 €, ISBN : 2-7492-0622-7.]



9 782749 206226

• Fin 1966, la publication au Seuil des *Écrits* de Jacques Lacan est un événement éditorial. Le livre est attendu, et ce recueil de textes difficiles est un succès de librairie. Cette publication est pour Lacan un acte politique : deux ans plus tôt, il a été exclu de l'International Psychoanalytical Association du fait de sa pratique jugée non orthodoxe. Il donne son séminaire depuis la fin de la guerre, un enseignement oral qui ne donnera lieu à une publication officielle qu'en 1973, selon l'établissement de son genre Jacques-Alain Miller. Mais les articles et conférences que Lacan a donnés à des revues spécialisées ne sont pas connues d'un large public. Les *Écrits* lui apporteront un nouveau et considérable public. La revue *Essaim*, produite par des analystes lacaniens inscrits dans différentes associations ou écoles, et qui en est à sa dix-septième livraison, fête les quarante ans de ce livre d'une manière originale. La revue a invité des dessinateurs à donner leur interprétation de certains morceaux choisis des *Écrits*. À cette occasion, *Essaim* publie également plusieurs dessins inédits de Lacan, qui toute sa vie avait travaillé les mathématiques et en particulier la théorie des nœuds. Il avait une pratique soutenue du dessin des nœuds et des figures topologiques, dont il attendait une transmission de la psychanalyse homogène à la structure de l'inconscient. La place qu'*Essaim* donne aujourd'hui à ces dessins et à des productions de dessinateurs contemporains confirme que cet axe de travail est toujours pris au sérieux. On trouvera également des éléments de mise en contexte de la publication des *Écrits*, avec une chronologie de l'histoire de la psychanalyse en France, ainsi qu'un schéma qui donne un état des lieux des associations de psychanalyse aujourd'hui.

Y. D.

RAYNAL Guillaume-Thomas
Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes

[Bibliothèque des introuvables, novembre 2006, 5 vol., 320 €, ISBN : 2-84575-194-X.]



9 782845 751941

• Cet ouvrage, publié en 1770, 1774 et en 1780, fut tour à tour frappé par la censure, condamné par le Parlement et interdit aux lecteurs du vivant de l'auteur. Après sa mort, l'œuvre, connue pour sa hardiesse, sera volontairement maintenue dans l'oubli puis redonnée au public sous forme expurgée en 1820. À l'occasion du 210^e anniversaire de sa disparition et de la réédition de *l'Histoire philosophique...*, la Société d'étude Guillaume-Thomas Raynal a mis en place une importante manifestation littéraire autour de l'œuvre du philosophe, qui a commencé en 2005 et se clôturera en 2007. C'est dans le cadre de cette manifestation que se tiendront en décembre 2006, à la Bibliothèque nationale de France, une exposition et un colloque international consacré à l'abbé Raynal (« Raynal et ses réseaux »). Rappelons également l'ouvrage de Gilles Bancarel et François-Paul Rossi, *Guillaume-Thomas Raynal, philosophe des Lumières*, publié à l'occasion du bicentenaire de la mort du philosophe (CRDP Midi-Pyrénées).

Vdp

SIRINELLI Jean-François (dir.)
Dictionnaire de l'histoire de France

[Larousse, octobre 2006, 1 176 p., 65 €, ISBN : 2-03-582634-9.]



9 782035 826343

• C'est à la variante dictionnaire du genre « Histoire de France », mais dans une optique résolument pluraliste, que s'est attelée l'équipe d'historiens (un peu plus de 150 !) réunie par Jean-François Sirinelli. Pluralisme

d'abord par le choix des collaborateurs, qui témoigne de l'ouverture aux problématiques, démarches, voire « écoles » très diverses qui irriguent aujourd'hui l'historiographie française. Mais c'est le choix des entrées et leur traitement qui illustrent le mieux ce pluralisme revendiqué. Les entrées classiques et attendues en termes de régimes, périodes ou dynasties sont bien là – Fronde, Monarchie, Premier et Second Empire, République, Front populaire, Carolingiens, Mérovingiens... – mais elles ne sont pas traitées forcément selon les modalités de la seule histoire politique, par exemple. Les entrées biographiques sont d'une très grande richesse et couvrent assez bien les « incontournables » grands personnages, mais il est agréable et stimulant d'y trouver aussi Mandrin, Cartouche, Lindet ou Dubois-Crancé... Plus fondamentalement, au-delà de l'outil érudit sûr, pratique et à jour, accessible à tous, ce dictionnaire est peut-être avant tout une sorte de répertoire de façons de faire de l'histoire aujourd'hui en France. Avec les belles entrées sur la mort, la sorcellerie, la paysannerie, les cathédrales, le chemin de fer, entre autres exemples, ce sont des « personnages » éminents et souvent décisifs de l'histoire de la France qui accèdent ainsi à une dignité savante longtemps réservée aux individus et aux périodes. Ce dictionnaire est donc bien de son temps, celui de la pluralité des approches en histoire, nourrie notamment des démarches anthropologiques. Le volume comporte une liste des auteurs avec indication de leurs contributions, mais un index des entrées n'aurait-il pas été utile ? Il restera aux érudits endurcis de pointer les oublis ici ou là, inévitables bien sûr dans une entreprise de cette taille, ce qui est aussi une autre façon de rendre hommage à ce grand travail. Par exemple, pourquoi n'avoir pas retenu une entrée « Marc Bloch » ? Une absence, du coup, remarquable !

C. D.

STORA Benjamin

Les Trois Exils. Juifs d'Algérie

[Stock, coll. « Un ordre d'idées »,
septembre 2006, 233 p., 19 €,
ISBN : 2-234-05863-5.]



● Une belle réussite que ce livre qui conjugue la rigueur de l'historien que l'on connaît bien pour ses travaux érudits sur la guerre d'Algérie, domaine où il fait autorité depuis déjà longtemps, et une mémoire brisée, la sienne et celle de sa communauté, les juifs d'Algérie, qui ont dû traverser par trois fois, depuis 1870, les affres de l'exil. Tout l'art de ce livre revient à conjuguer le collectif et l'individuel, l'intime et l'intelligible, les décalages entre l'émotion du père, Benjamin Stora lui-même, lorsqu'il fait retour dans le lieu mystérieux de son enfance, à Khenchela, dans les Aurès, et le regard tout différent de son fils Raphaël, plus sensible à l'émotion de son père qu'aux vieilles pierres. Un exil en forme trinitaire, donc, entre le décret Crémieux de 1870, qui donne aux juifs la nationalité française mais qui les coupe des « indigènes » ; un deuxième exil avec le régime de Vichy qui, abolissant le décret Crémieux, leur retire leur identité française, et enfin l'exil qui suit la proclamation de l'indépendance algérienne en 1962, qui les pousse vers l'autre rive de la Méditerranée et les arrache à la terre où ils sont nés. Dans ce livre du déchirement et de l'émotion, on ne trouvera pourtant aucun pathos passéiste et victimaire, mais la volonté de comprendre le sentiment actuel de fragilité d'une communauté par son histoire récente. La constance de cette histoire aura été celle d'un déracinement permanent par la langue, la culture, par une situation à la fois d'assimilation et d'extériorité, que ce soit en Algérie puis en France. Pour ce qui est de la présence des juifs en Algérie, les chiffres parlent d'eux-mêmes : 25 000 en 1962, 1 000 en 1971, 200 en 1982, et quasiment aucun dans les années 1990. Pourtant, lorsque la guerre a éclaté en 1954, l'idée de partir d'Algérie était inimaginable pour cette communauté,

ce qui l'a longtemps conduite à une position d'attentisme. Benjamin Stora utilise, pour cette reconstitution historico-mémorielle, à la fois les sources publiques disponibles et ses propres sources privées, les sources de sa famille, qui lui permettent de faire partager ce double travail de deuil de la perte de ses parents et de sa terre d'origine.

F. D.

VAN DER POEL Ieme
Congo-Océan. Un chemin de fer controversé

[L'Harmattan, coll. « Autrement mêmes »,
septembre 2006, 2 vol., 186 p. et 208 p.,
ill. n. & b., 20,50 € et 19 €,
ISBN : 2-296-01332-2 ; 2-296-01333-9.]



● Créée il y a un lustre aux éditions L'Harmattan par Roger Little, professeur émérite au Trinity College (Dublin), la collection « Autrement mêmes » propose en réédition des textes introuvables (romans, nouvelles, témoignages, essais, pièces de théâtre, récits de voyage, etc.), tombés dans le domaine public et qui traitent de la question de l'Autre. « Tout se passe dedans, les autres, c'est notre dedans extérieur, tous les autres, c'est la prolongation de notre intérieur. » Cette phrase du romancier congolais Sony Labou Tansi, qui tient lieu de devise à la collection, est un véritable viatique. La méthode est simple : un universitaire de renom présente au lecteur un livre rare en l'accompagnant d'une préface, d'un avertissement et, naturellement, de nombreuses notes de bas de pages, qui situent le contexte, les débats, etc. Rappelons au lecteur qu'« Autrement mêmes » a déjà publié des textes fondateurs dans l'histoire des idées en Afrique. Citons rapidement : *Des inconnus chez moi* de Lucie Cousturier (la fameuse marraine des tirailleurs sénégalais) ; *Une conquête morale : l'enseignement en A.O.F* de Georges Hardy, un livre de référence sur le fait colonial en Afrique ; *Les Nègres* de

Maurice Delafosse, l'un des inspirateurs de la négritude, etc. Parmi les nombreux textes que nous donne à lire cette collection, *Congo-Océan. Un chemin de fer controversé*, proposé par Ieme Van Del Poel, professeur de littérature française à l'université d'Amsterdam, se distingue. Il y est question ici d'une anthologie commentée. L'auteur réexamine l'histoire de cette grande œuvre coloniale (1921-1934) et de sa répercussion dans la presse, la littérature, de l'entre-deux-guerres jusqu'à nos jours. Elle nous fait découvrir des textes d'auteurs célèbres et moins célèbres : René Maran, Denis Moran, Albert Londres, André Gide, Marcel Hommet, Aimé Césaire, Emmanuel Dongala. À travers leurs écrits, on assiste à un véritable débat sur le fait colonial en France. À l'heure où le Congo célèbre De Brazza, ce texte nous invite à méditer l'histoire...

B. M. M.

SPORT

Sélection de Serge LAGET

Anthologie de la littérature sportive

[Atlantica, novembre 2006, 550 p., 35 €, ISBN : 2-84394-993-9.]



● L'Association des écrivains sportifs, qui décerne tous les ans depuis 1949 son Grand Prix de littérature sportive, baptisé prix Tristan-Bernard, ne pouvait pas ne pas raconter un jour sa belle histoire, celle de ses lauréats, et celle des grands journalistes et écrivains inspirés par le sport. Ce devoir de mémoire qui tourne à l'exercice patrimonial débouche sur la sélection de quelque 370 textes judicieusement choisis, calibrés, et dont les auteurs sont brièvement présentés. De A, comme Abellio, et une première plongée dans le rugby, à Z, comme Zola, qui nous fait partager un bain pris en 1872, les surprises, grandes et petites, ne manquent pas. L'équipe de la présidente Monique Berlioux a-t-elle oublié un auteur? Cela nous étonnerait, mais l'univers du sport est tellement vaste, sait-on jamais... En tout cas, nous avons été épatés par quelques rencontres inattendues, celle d'Apollinaire, de Balzac et de Baudelaire. Blondin est fidèle au poste, et Cendrars épatant, les Clavel croisent raquette et volant sous l'œil d'un Clemenceau se demandant s'il ne va pas, lui aussi, encourir les foudres de Desproges. Le professeur Delay croque la paume comme Charles d'Orléans, et Louis-Philippe fait des haltères à côté de Pierre Louÿs, ce qui est tout aussi périlleux que de suivre Herzog, Mazeaud ou Moustiers sur quelque face nord. Les académies sont représentées par Druon, Droit, d'Ormesson, Sabatier ou Troyat, les poètes par Cocteau, Ponge, Rostand, Roda-Gil, Nougau ou Soupault. Les champions montrent qu'ils ont aussi une tête, car les textes de Drut, Gerbault, Ladoumègue ou Tabarly sont aussi enlevés que ceux de Mermoz ou Saint-Ex'. Bref, une grande fête du sport où Louise Michel, Hélène Parmelin et Simone de Beauvoir mettent

leur grain de sel, à en faire sortir Jean-Paul Sartre de ses gonds. Un véritable stade à ciel ouvert, où le coureur de Hérédia et la coureuse de Senghor nous empoignent, à nous faire courir...

S. L.

**BÉDARIEUX Louis
Le Rugby de papa**

[Terres bleues, septembre 2006, 384 p., 24 €, ISBN : 2-35271-011-1.]

Préface de Walter Spanghero.]



● Non, le rugby n'est pas un sport comme les autres. Cet étonnant petit volume, aussi carré qu'un pilier, aussi épais qu'un talonneur et aussi étonnant qu'un rebond, le prouve. L'affectif est indiscutablement là, sport de contact oblige, mais il va jusqu'à la ferveur, car c'est bien de cela qu'il s'agit avec l'évocation du « rugby de papa », celui de notre jeunesse. Celui de Walter Spanghero, préfacier en verve, qui évoque aussi un temps où casque et protège-dents n'étaient pas de rigueur. Ici, de l'avant-match à l'après-match, pour finir en beauté avec ces dames de l'ovale, la jubilation est totale, car la nostalgie jaillit à toutes les pages. Elle est là, mais n'assomme pas, car la mise en page aérée permet de savourer chacune des merveilles pieusement rassemblées par l'auteur, Louis Bédarieux, et ses aïeux. C'est donc construit, et familial, et on y va gaiement après un échauffement à l'ancienne, et un déplacement groupé en car. Les stades de Toulon ou de Pau valent le coup d'œil, mais pas autant que les équipes où, en rangs d'oignons, Nantais, Bordelais, Lyonnais, enfants ou militaires, champions ou scolaires se serrent les coudes avant d'entrer sur le terrain. Munis d'une étonnante collection de billets et programmes, hymnes savourés, les spectateurs se délectent d'un match d'anthologie, un récital de touches et mêlées, d'une mi-temps homérique et d'un festival d'essais qui ne l'est pas moins. Triomphe ou défaite, qu'importe, on partage ensemble troisième mi-temps, menus, objets culte, peintures,

chansons, « unes » historiques, médailles et caricatures. Joyeusement légendé, ce musée portatif se termine par un Gotha où Roger Couderc, les Boni, Astre, Brennus, Fouroux, Romeu, Roques, Rives et Népia, Crauste ou Bala, attaquent à tout va. Une arche de Noé qui permet de rencontrer le rugby moderne avec le sourire.

S. L.

**CHENEZ Bernard
Vers les sommets**

[L'Équipe, novembre 2006, 64 p., 16 €, ISBN : 2-915535-31-0.]



● Caricaturiste-dessinateur-éditorialiste depuis 1977 et vingt-quatre albums, reprenant ou pas le fruit de ses collaborations au *Monde* ou à *L'Équipe*, on ne présente pas, on ne présente plus Bernard Chenez. C'est un trait qui compte, et à présent aussi une plume. D'emblée, on sentait bien que derrière ses charges malicieuses, il y avait un écrivain rongé par son frein dans le petit périmètre des bulles et légendes, mais un écrivain doutant, et qui faisait appel à un spécialiste pour présenter ses survols annuels. Depuis 2005, depuis la publication du *Resquilleur du Louvre*, son beau roman aux éditions Héloïse d'Ormesson, c'est fini. Désormais, il vole de ses propres ailes, Chenez, et fait tout, dessin et texte, de A à Z, ou plus exactement cette saison de « Foot » à « Coupe du Monde », en papillonnant des pistes olympiques et neigeuses de Turin aux circuits de F1, en faisant un crochet par l'Ovalie, en remontant allègrement les bretelles de Landis et les rides de la Juventus de Turin. Un exploit seulement possible parce qu'il vole, l'artiste, pas sur le cheval crachant le feu de Schumacher, ni sur la raquette volcanique de Nadal, les nageoires de Manaudou, ou sur les petits nuages emportant le regretté Jacques Fouroux, non, il vole parce que la métamorphose de l'équipe de France de football au Mondial allemand l'a transformé en fée Clochette ! Une fée magicienne et ridée qui avec sa baguette magique sonne comme personne les cloches

de l'O.M., de l'U.C.I., du dopage, ou du racisme et de la violence. Impitoyablement dure ici, fabuleusement tendre et poétique avec Mauresmo ou Zidane, la fée nous balade de la métamorphose d'Amélie aux antipodes et à Wimbledon aux ciels étoilés d'Allemagne où rares sont les étoiles qui portent un numéro 10, des étoiles qui retombent parfois, hélas, sur terre. Chenez et sa fée Clochette sont au sommet et cet album, reprise des meilleurs dessins parus dans *L'Équipe*, reste une bonne surprise grâce à une mise en scène qui profite pleinement à Renault et Citroën, Loeb et Alonso. Une réussite dont se détache peut-être l'hommage à Pellos, avec la terrible et sublime traversée de la légendaire Casse Déserte dans l'Izoard.

S. L.

ÉCLIMONT Christian **Cyclisme nostalgie**

[Hors Collection, novembre 2006, 112 p., 21 €, ISBN: 2-258-07086-4. Préface de Cyrille Guimard.]



9 782258 070868

- Forcément, vous connaissez le *Je me souviens* de Georges Pérec, où défilent les courses cyclistes mythiques, et Walkowiak, et le Parc des Princes, où le poète demande un autographe à Louison Bobet. Eh bien, cet essai est un foisonnant, un terrible *Je me souviens* illustré. « Album d'une passion » frénétique dans lequel on taille sa route à coups de pédales entre « Étapes de légendes », « Tours d'anthologie », « Très riches heures », « Course de la Paix » et « Vel'd'Hiv », « Années d'Anquetil ou Merckx », « Champions malchanceux et mauvais caractères ». Tout y est, des hommes et des courses, sans oublier les chansons, la réclame, les miniatures du Tour et la valse des maillots de champion. Une autre manière d'arpenter la planète cycliste d'hier en rehaussant de bouquets d'images, de photos ou d'affiches de jolis textes toujours sertis d'une citation célèbre. Un pèlerinage haut en couleurs et en couleurs.

S. L.

HINAULT Bernard et CHARMENTRAY Bernard **Y'a pas qu'le Tour**

[Panama, juin 2006, 144 p., 19,90 €, ISBN: 2-7557-0168-4.]



9 782755 701685

- Il ne paie pas de mine, ce livre, mais son titre un brin provocateur laisse supposer qu'il peut réserver une surprise. Elle est bonne, car le tandem breton Hinault/Charmentray, un champion grand témoin/un photographe sensible, fonctionne à merveille. Non seulement il n'y a pas que le Tour, mais il y a aussi des courses en province, et surtout en Bretagne, « fille aînée du cyclisme » et patrie de Petit-Breton, Robic ou Hinault. Et si quelqu'un peut en parler, c'est bien Hinault, qui a commencé par gagner à Planguenoual avant de triompher à cinq reprises sur les Champs-Élysées. Et si quelqu'un pouvait illustrer cette trajectoire, témoigner qu'il existait plus qu'une passerelle entre les pardons bretons et la plus grande course du monde, c'est bien l'artiste photographe Charmentray, qui a « couvert » les deux univers. Non, il n'y a pas de différence entre la réalité d'une course à Tonquedec et le Tour. Ici et là, c'est le même rituel pour les signatures, l'échauffement, le départ, l'échappée, le fléchage, la crevaision, la victoire, la miss, le podium et le bouquet. Il n'y a pas un rêve, le Tour, et une réalité bretonne étriquée. Non, la passion et les frissons sont les mêmes, ces fabuleux et touchants clichés en témoignent autant que le texte pilote du « blaureau ». Et la juxtaposition des photos, leur mise en parallèle débouche ainsi sur un match très serré, rafraîchissant, dont le Tour ne sort pas forcément gagnant. Car si on est un peu saturé par les images des foules immenses, les échauffements devant des cars sophistiqués, la miss du Crédit Lyonnais, la cérémonie protocolaire, les bouquets de photographes et le podium des Champs-Élysées, ça fait un bien fou de voir en écho, en contre-point, le même échauffement sous un hangar, près d'un tracteur, la miss locale, joliette, l'échelle qu'on a apportée pour monter sur

la remorque de remise des prix, les spectateurs clairsemés comme les photographes. Non, ici ce n'est la base et là le sommet, c'est partout du bonheur et de la passion partagée, à l'Alpe d'Huez, comme à Saint-Glen ou à la Feuillée, car la Bretagne est drôlement belle et le juge d'arrivée perché à Maël-Pestivien, ou les coureurs traversant Kerlouan et Sauzon n'ont vraiment rien à envier à ceux du Tour. Reste que le vélo, c'est du bonheur, sur les Champs comme au champ, avec « La vache qui rit » comme avec celle qui poursuit le peloton. Simplement une épatante histoire d'images un brin décalées.

S. L.

MONTAIGNAC Christian **L'Année du rugby 2006**

[Calmann-Lévy, septembre 2006, 180 p., 25 €, ISBN: 2-7021-3697-4.]



9 782702 136973

- Cet album, c'est le 34^e de la saga, et peut-être le plus important, celui qui la justifie, car demain le 35^e, celui de 2007, devrait relater la première victoire de la France en Coupe du monde de rugby. Un vœu secret, une grande espérance qui reposent sur du solide, si l'on en croit cet observateur incomparable qui revisite tellement bien la saison passée qu'il nous laisse supposer que le trophée mondial que les Bleus ont effleuré en 1987 et en 1999 n'a jamais été aussi près. À en regretter que Jacques Fouroux ne soit plus là pour assister à la consécration. Parfaitement, entre novembre 2005 et juin 2006, les hommes de Laporte et Peloux ont passé à la moulinette Australiens, Springboks chez eux, et Anglais, et Irlandais, et Gallois. Seuls les Écossais ont résisté. Alors, il s'amuse, le Christian, et entre deux jeux de mots, trois pirouettes, il analyse scrupuleusement exploits et faiblesses, il soupèse les avants et décortique les arrières comme des crevettes, c'est toujours croustillant, et souvent craquant. Pas facile, pourtant, l'exercice, car entre Tournoi des Six Nations et Bouclier

de Brennus, le train-train est terriblement incontournable. Pas pour Christian, qui dépoussière sans cesse, passion intacte, jeux de mots dégoupillés, flacon de jouvence de l'abbé Souris imbibant l'éponge magique. Et entre « brouillon de 15 heures » pour résumer un match foireux contre l'Italie et « Traille grand patron » pour évoquer la révélation de cet ouvrier improvisé devant les Boks, la saison cavale dans le sillage rouge et blanc du Biarritz Olympique, battu en finale de la Coupe d'Europe des Clubs, puis à nouveau inscrit sur le socle d'or du Bouclier. Un résumé en trois flash : Novès console Michalak, August, le Biarrot, exulte, et Nyanga en met plein la vue à Bosman. Compassion, joie, combat. Les ingrédients du rugby, ceux de cet album réussi.

S. L.

SIMON Serge
« On n'est pas là pour être ici. »
Dictionnaire absurde du rugby

[Prolongations, novembre 2006, 150 p., 11 €, ISBN : 2-9164-0006-0.

Préface de Gérard Ejnès.]



9 782916 400068

• Sport de rebonds, de feintes et de contre-pieds, le rugby se développe aux confins de l'absurde et du bon sens primaire, de l'esquive et du rentre-dedans, c'est sa spécificité. Le hic, c'est que s'il avait déjà un splendide dictionnaire amoureux signé Daniel Herrero, dont nous avons parlé ici même, il ne possédait pas son vrai dictionnaire, celui de l'absurde. Une carence que Serge Simon répare avec cet essai sublimement baptisé : « *On n'est pas là pour être ici.* » Un non-sens proféré par un entraîneur inspiré avant que ses hommes entrent sur le terrain, et qui résume bien les 93 mots-clés passés sous le stéthoscope à crampons du Dr Simon. On le pensait versé dans la pédiatrie, il est plutôt côté folie. Certes, il n'a pas troqué le casque pour l'entonnoir, mais toute la saveur et la verdeur de l'Ovalie virevoltent sous sa plume experte. Car l'auteur est tout sauf un bidon. C'est un pilier, un homme de première ligne,

accessoirement double champion de France. Et, à ce poste, on joue « en tronche », tête en avant, tellement qu'elle est censée être solide mais vide, la tête. Faux. Cliché. Ces ballons qu'ils gagnent, les piliers peuvent aussi les faire chanter. Et après Amédée Domenech ou Robert Paparemborde, le Serge prouve même que ces soi-disant taiseux peuvent être éloquents. C'est pas du cuir qu'ils ont, ces durs-à-cuire, simplement un épiderme de journaliste du *Canard enchaîné*. Ils voient tout, sont perspicaces et malicieux. Moyennant quoi, la buvette redevient « ce cercle littéraire où se réunissent les intellectuels du club avant et après match ». Le diététicien ? « Un hérétique. » Le dopage ? « Une encéphalite spongiforme bovine du sportif. » L'entraîneur ? « Un joueur raté qui se venge en faisant des discours d'avant-match. » La femme de joueur ? « Un accessoire de cuisine. » Le président de club ? « Un commerçant refusé au Rotary. » Le journaliste sportif de télévision ? « Un journaliste sportif qui ne sait pas écrire. » Quant à la fameuse éponge magique, chère à Roger Couder, chez Serge, c'est « un objet sacré qui transforme n'importe quel carrossier en professeur émérite de médecine ». C'est décapant, tonique, chaque définition offre également synonymes et exemples. Un drôle de petit livre, aussi beau qu'une boîte à gifles et aussi indispensable qu'un flacon de sels.

S. L.

THÉÂTRE

Sélection de Jean-Pierre THIBAUDAT

Revue *OutreScène* 7 & 8 : **L'École du TNS 1954-2006,** **une école dans un théâtre**

[Théâtre national de Strasbourg, mai 2006, 226 p., 10 €, ISSN : 1639-2744.]

• L'École du Théâtre national de Strasbourg n'est pas la plus vieille de France, mais c'est sans doute celle qui porte le mieux en son sein l'évolution du théâtre et de son enseignement. C'est que, depuis le début, cette école est adossée à un théâtre, à ses créations, ses animateurs et ses acteurs ; c'était le souhait de son fondateur Michel Saint-Denis, dans la lignée de son maître Jacques Copeau. Chéreau à Nanterre, Vitez à Ivry puis Chaillot ne feront et ne diront pas autre chose, mais dans un laps de temps plus resserré. Or, à Strasbourg, c'est plus d'un demi-siècle d'anciens élèves qui en racontent l'histoire. Depuis le groupe I, sorti en 1956, jusqu'au groupe XXXV, sorti en 2005. Pour chaque groupe, un ancien membre témoigne. Ainsi Bernard Freyd (groupe III) raconte que, en 1956, Michel Saint-Denis est venu voir les élèves au moment des événements de Hongrie : des Hongrois, élèves acteurs, ont demandé à venir se réfugier, êtes-vous d'accord pour partager vos bourses avec eux ? Ils ont partagé. L'une des lignes d'insistance, d'année en année, c'est la force du groupe, uni dans le travail durant les trois années mais aussi après, comme des confréries d'acteurs. Dominique Muller (groupe X) raconte comment lui et ses amis se sont révoltés contre un enseignement intéressant mais manquant d'ouverture. Hubert Gignoux, le directeur du TNS d'alors, les a entendus. Il a fait venir de grands pédagogues comme André Steiger ; Dominique Muller voulait tout larguer, il est resté. L'acteur Tcheky Karyo (groupe XVII) se souvient comment Grüber leur a appris l'économie et la sobriété. La décoratrice Elisabeth Neumuller (groupe XIX) revit un moment d'émotion intense face au continent que lui a fait découvrir *Woyzeck*. Ce livre

est un champ de mines personnelles qui explosent en moments furtifs, lesquels, raccordés, racontent une fantastique histoire (avec ses temps morts, ses années glauques). Un juste hommage est rendu à Claude Petitpierre, professeur de légende, qui a pu s'entretenir avec Anne-Marie Benhamou juste avant de mourir. L'arrivée de Stéphane Braunschweig à la tête du théâtre et de l'école a donné à cette dernière une nouvelle impulsion. Le metteur en scène y est très présent et a créé une nouvelle section, consacrée à l'enseignement de la mise en scène. Impression d'arrivée d'un élève du groupe XXXVII : « Une maison de géants ? Arriverons-nous ensemble à crever le plafond ? »

J.-P. T.

BAYEN Bruno L'Éclipse du 11 août

[L'Arche, août 2006, 64 p., 9 €, ISBN : 2-85181-627-6.]



9 782851 816276

● C'était le 15 février 1961, un jour d'éclipse, leur père leur avait donné rendez-vous à la prochaine, quand elles auraient « soixante ans sonnés », quand il serait mort, probable, mais ça il ne le leur avait pas dit, tandis que les deux sœurs pensaient, à voix basse, que trente ans, c'était déjà vieux. Et elles se retrouvent donc en ce 11 août 1999, à soixante ans sonnés ou presque, elle sont en voiture dans le dernier virage avant d'arriver au village de leur enfance, en Meurthe-et-Moselle, pour voir l'éclipse au plus fort d'elle-même, d'elles-mêmes aussi bien. Le temps a passé. Mais, de ce temps, on ne saura rien ou presque ; l'éclipse est là, aussi, dans le récit de ces deux vies. Ce qu'on apprendra, c'est que les sœurs habitent Nice, pays de plein soleil ; on ne saura pas pourquoi Nice et pas Montauban, on ne saura pas non plus pourquoi elles se voient si peu (la dernière fois, c'était scotchées devant la télé pour l'enterrement de Lady Di), et c'est bien ainsi. La dernière pièce de Bruno Bayen est pleine de trous noirs, le texte, comme irisé de fuites, de frises.

Les deux sœurs se réchauffent aux souvenirs épars du temps de l'autre éclipse, d'un Américain dont elles avaient tour à tour partagé les faveurs, d'un père volage qui leur fit une demi-sœur de plus, de l'autre côté de la frontière. Elles aussi sont demi-sœurs, cela dit en passant, l'air de pas trop y toucher. L'une chante l'autre pas, l'une est devenue actrice l'autre pas. Étranges retrouvailles. Mais, bien sûr, rien n'est écrit à l'avance, pas même un jour d'éclipse : leur 4l fait une embardée, la batterie a des faiblesses, elles ont oublié les lunettes pour voir le soleil en face, elles finiront par s'éclipser sous une bâche dans leur voiture en écoutant au loin le sirop de leur demi-sœur devenue chanteuse à pubs. Entre-temps, elles auront rencontré un prêtre, du temple solaire probablement, quand on tient une métaphore autant la filer jusqu'au bout. La pièce avance ainsi par tirades et par boutades. Pleine des charmes discrets, de croquis instantanés et de pianotages savants, comme toujours chez Bayen, voyageur patenté du commerce théâtral.

J.-P. T.

CHOLLET Jean André Acquart, architecte de l'éphémère

[Actes Sud, septembre 2006, 192 p., 40 €, ISBN : 2-7427-6247-7.]



9 782742 762477

● Quand on évoque la création des *Paravents* de Jean Genet, au théâtre de l'Odéon en 1966, on s'attarde sur la mise en scène de Roger Blin, la prestation de Maria Casarès, on mentionne plus rarement le remarquable travail d'André Acquart, qui en signa les costumes et le dispositif scénique : quatre plates-formes reliées entre elles et sur lesquelles « jouaient » vingt-sept paravents. Une exposition à la Bibliothèque nationale et ce livre de Jean Chollet rendent un juste hommage à ce créateur qui joua un rôle fondamental auprès de quelques-uns des plus grands metteurs en scène français des années 1950 et 1960, et qui, au sortir de la guerre, amorça, en douceur mais avec fermeté, une rupture avec

la tradition du décor fait de toiles peintes qui, en France perdurait. Acquart finit par faire passer le théâtre français du décor en trompe-l'œil à l'ère de la scénographie. Une santé précaire et le hasard d'un voyage paternel firent que l'enfant André Acquart grandit à Alger, où il s'initia aux mystères du Meccano, jeu de construction qui apparaît rétrospectivement comme le vestibule de ses futures scénographies. Le stock du magasin où travaillait son père servait de remise aux costumes d'une troupe lycéenne où jouait un certain Albert Camus. Il assiste à quelques répétitions, le virus opère : il est pris par le théâtre, un mal dont on ne guérit pas. Pris, il le sera plus encore lorsqu'il signera ses premiers décors pour une jeune troupe amateur algéroise dirigée par un prof fantasque, Georges Sallet, qui deviendra critique de théâtre sous le nom de Gilles Sandier. Voici Acquart en métropole, Jean-Marie Serreau cherche un décorateur qui connaît l'Algérie pour *Le Cadavre encerclé* de Kateb Yacine, qu'il va mettre en scène. André Acquart est l'homme de la situation, son décor, très juste, s'inspire de la Casbah d'Alger, qu'il a arpentée plus d'une fois. Roger Blin voit le spectacle, l'engage pour *Les Nègres* de Genet, lequel écrira ce beau compliment : « Pour jouer *Les Nègres*, je laisse dans ce livre la description des décors imaginés par moi, mais en les confrontant avec ceux que réalisa André Acquart, on verra que c'est à partir des siens qu'il faut procéder. Et dans ses costumes. » Vilar (*La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, *Le Dossier Oppenheimer*, etc.), Planchon (*Bleus, blancs, rouges*, etc.), Gabriel Garran (*La Mort d'un commis voyageur*), Jean Tasso, Guy Rétoré et bien d'autres feront appel à lui. Plus de trois cents scénographies, une œuvre. Dans sa préface, Laurent Terzieff, avec qui il a souvent travaillé, souligne combien Acquart, tout au long de son parcours cheminé en compagnie de son épouse et collaboratrice Barbara Rychlowska, a su s'adapter à toutes les situations : grands et petits budgets, grands et petits théâtres. Sur la scène du petit Odéon (vraiment petit), il imagine pour Jean-Claude Fall, un décor qui semblait ne jamais finir

sur un plateau de quatre mètres de profondeur. Cette scénographie pour *Le Voyage de Madame Knipper à travers la Prusse orientale*, de Jean-Luc Lagarce, ne fut pas pour rien dans le succès du spectacle.

J.-P. T.

DAOUDI Ivane **Les Oiseaux de Berlin suivi de Africa beau**

[Actes Sud-Papiers, septembre 2006, 120 p., 18,50 €, ISBN : 2-7427-6251-5.]



● Ivane Daoudi, née au sortir de la guerre et morte jeune en septembre 1994, fut actrice, scénariste, mais elle fut avant tout une jeune femme au charme fou qui écrivait des pièces au charme tout aussi fou. Elle avait la voix un peu traînante, un peu fêlée, ambiance « fin de nuit », et ses pièces sont ainsi. Elle avait le don, rare au théâtre, de saisir l'air de son temps dans des pièces souvent de petit format – comme les carnets de notes des reporters de terrain. L'éditeur, qui avait déjà publié trois de ses pièces de son vivant, a tout à fait raison de poursuivre la publication *post mortem* de ses œuvres inédites. Après *Un si joli petit voyage*, merveille fort recommandable récemment mis en scène avec finesse par Catherine Gandois, voici la toute dernière pièce d'Ivane Daoudi, *Les Oiseaux de Berlin*. En fait, un ensemble de cinq courtes pièces dont elle avait écrit le synopsis détaillé. Le cancer qui allait l'emporter ne lui a pas laissé le temps d'écrire les deux dernières. L'inachevé, le furtif, le décalé, l'elliptique étant des adjectifs constitutifs de l'écriture de l'auteur, le mal est moindre. Et, à partir d'un synopsis glamour, on peut toujours rêver à la pièce que Daoudi aurait écrite. L'unité de ces voyages en un acte que décline *Les Oiseaux de Berlin*, c'est Berlin en 1993 – c'est-à-dire le moment même où Ivane Daoudi écrit ses pièces, celui d'une Allemagne réunifiée depuis quelques années et qui, après l'euphorie, vit les effets de la réunification : l'union, la désunion, l'amour, le désamour, la rencontre, la finitude du jour ou du monde ;

ce sont là des thèmes chers au théâtre d'Ivane Daoudi. Deux copines de l'ex-Allemagne de l'Est qui ouvrent un café fast-food près d'un village, avec du matériel de l'Ouest dont elles ont du mal à comprendre le fonctionnement, voient débarquer un journaliste vedette de la télé de l'Allemagne de l'Ouest. Ce même journaliste, dans la seconde pièce, se trouve dans l'ancien château de Bettina et Joachim von Armin, maison de retraite pour artistes socialistes devenue fondation distribuant des bourses pour des intellectuels des deux côtés de l'ex-mur. Dans la troisième pièce, un coiffeur et une fleuriste de l'Ouest, en croisière sur les canaux berlinois côté Est, rencontrent un groupe d'ouvriers de l'Est et rêvent de faire de l'un d'eux le fils qu'ils n'ont pas eu. Un ton tendre, poignant, souvent drôle, parfois cruel, une fragrance d'amour que l'on retrouve sous d'autres habits lors d'un huis clos entre Blancs au cœur d'une très noire Afrique, c'est *Africa beau*, la seconde pièce de ce volume, écrite, elle, dix ans avant *Les Oiseaux de Berlin*.

J.-P. T.

GABILY Didier-Georges **Ossia**

[Actes Sud-Papiers, septembre 2006, 72 p., 11,50 €, ISBN : 2-7427-6320-1.]



● L'histoire de l'édition est ainsi faite, cette première pièce publique de Didier-Georges Gabilly est publiée dix ans après sa mort. Si Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce se savaient condamnés (sida), la mort brutale de Gabilly, en 1996, a coupé l'élan sans crier gare, et de ces trois grands disparus il est celui dont l'œuvre reste la plus inachevée. Quel plaisir donc que d'adjoindre cette pièce pour deux acteurs et de la situer comme en lever de rideau du beau périple qui allait commencer par le surgissement de *Violences* – texte et spectacle – dans le champ du théâtre français. *Ossia*, c'est le diminutif affectueux d'Ossip, prénom de Mandelstam, l'un des grands poètes russes du XX^e siècle, nié par l'histoire officielle soviétique,

arrêté plusieurs fois, exilé à Voronej, puis envoyé au goulag dans l'extrême Est, où le poète mourra en 1938 dans un camp de transit. Et puis il y a Nadjeda. Jamais une femme russe n'avait jamais si bien porté ce prénom qui veut dire espoir. Elle n'aura de cesse de préserver l'œuvre de celui qui ne fut jamais son mari mais dont elle portait fièrement le nom. Nadejda Mandelstam, donc, écrivit *Contre tout espoir*, un ouvrage (deux volumes chez Gallimard) qui parle d'Ossia et pas seulement, un des grands livres sur la terreur stalinienne et la résistance infinitésimale qu'on pouvait lui opposer, un livre qui garde toute son acuité dans la Russie de Poutine. Gabilly, qui a lu ce livre, qui a lu la poésie cinglante de Mandelstam en traduction, dit cette histoire russe du XX^e siècle. Mais il dit tout autant celle d'un homme ayant été au Parti communiste français qui, un jour à Moscou, se présente devant la porte de la vieille dame qu'est devenue Nadejda. Cet homme, c'est Antoine Vitez ; Gabilly ne le dit pas, et avec raison, car cet homme, c'est aussi l'un des deux acteurs qui lui ont commandé la pièce : André Cellier, ancien communiste lui aussi, l'un des « pères » de Gabilly. L'autre acteur est une actrice, Hélène Roussel. Les deux créèrent le spectacle en mars 1989 au Théâtre de Poche-Montparnasse dans une mise en scène de Gabilly. Ce dernier, qui n'a jamais été à Moscou, qui n'a eu aucune histoire d'amour avec le Parti communiste français, c'est le moins qu'on puisse dire, mais qui fut homme de révolte, d'utopie et de poésie, croise ces histoires dans une même histoire. Toutes les pièces de Gabilly accumulent et enchevêtrent, croisent les paroles, les destins, les époques. Un creusement, une sédimentation lente. Il en fut toujours ainsi. À commencer par *Ossia*, un magnifique chant d'espoir, contre tout espoir.

J.-P. T.

GATTI Armand
**Les Cinq Noms de Résistance
 de Georges Guingouin**

[Le Bruit des autres, septembre 2006,
 146 p., 10 €, ISBN : 2-914461-76-3.]



● L'histoire de ce livre, poème, poème dramatique et chant choral, commence par une fondatrice coïncidence : au matin du 29 octobre 2005, Armand Gatti descend du train à Limoges et apprend que Georges Guingouin vient de mourir. Or, en 1942, Gatti, alors âgé de 18 ans, avait pris le train pour rejoindre le maquis du plateau limousin, dirigé par cet instituteur communiste honni par son parti. La coïncidence fortifie l'émotion qui est grande. Gatti, ami des puissances telluriques du verbe, signe six mois plus tard ce chant d'amour pour l'homme auquel il donne les cinq noms de résistant qui furent les siens : Raoul, lo Grand, l'Orage, le Chêne, Bootstrap, chacun ayant son histoire, sa source, ses ramifications, que le chant déplie et qui sont tout autant « cinq gammes », « cinq fenêtres de l'éternité par les astres » où des noms deviennent « polygraphie de l'univers ». Gatti est comme un troubadour et Guingouin son héros, mais aussi son compère, avec ses lieux (telle ferme) et ses animaux (moutons) sacrés. Y passent les ombres des complices de Gatti : Blanqui, Antonio Gramsci, Rosa Luxembourg, Lao-Tse, Ulrike Meinhoff, Sophie Scholl et d'autres. Il y est fait mention de l'ami du Chêne, le peintre Paul Reyberolle, dont *Le Cyclope, hommage à Georges Guingouin* accueille les visiteurs au musée consacré au peintre à Eymoutiers et figure sur la couverture de ce livre. Le flot du récitatif, tout en scansions, est entrecoupé de dialogues. Chant de la résistance et des résistances où « la vache limousine devient alors le buffle du Tao », où le fermier de la Berbeyrolle, Pierre Hélier, devient « le Magnifique ». Sur le plateau « aux mille sources », Gatti retrouve le lieu de la boulangerie de Tarnac où, la nuit, la ronéo tournait à plein régime. Ce n'est pas un médaillé qui parle mais un maquisard à mains nues dont

le stylo vaillant reste une arme incandescente et le théâtre, son meilleur bras droit. Son ami n'est plus, la voix du poète et du dramaturge n'en est que plus démultipliée. Le poème dramatique de Gatti ne saurait commémorer un mort ; il ne commémore pas, il les convoque tous, les morts, ses morts, ils sont tous là autour du Chêne, car – écrit Gatti en sous-titre – ce qu'on va lire est un « poème rendu impossible par les mots du langage politique qui le hantent/mais dont les arbres de la forêt de la Berbeyrolle maintiennent le combat ». Un combat, oui. C'est par ce mot que commença l'œuvre d'Armand Gatti et c'est avec lui qu'elle se poursuit.

J.-P. T.

VITEZ Antoine
Antoine Vitez

[Actes Sud-Papiers/Conservatoire national supérieur d'art dramatique, coll. « Mettre en scène », octobre 2006, 136 p., 12 €, ISBN : 2-7427-6292-2.

Introduction et choix de textes
 par Nathalie Léger.]



● Antoine Vitez est arrivé tard à la mise en scène – 36 ans – mais il a beaucoup écrit sur cet art auquel il a donné une définition très personnelle, c'est-à-dire ouverte. Directrice scientifique à l'Institut de la mémoire contemporaine, Nathalie Léger s'est occupée de la publication des *Écrits sur le théâtre d'Antoine Vitez*, cinq volumes édités chez POL. C'est de là que proviennent les textes de cet ouvrage (à l'exception de deux inédits), un échantillon représentatif – comme disent les sondeurs – de l'approche très ouverte de ce questionnement perpétuel qu'est le « mettre en scène » chez Antoine Vitez. C'est un art que le directeur du Théâtre des quartiers d'Ivry ou, plus tard, celui de Chaillot et de la Comédie-française pratiquait partout avec la même urgence et la même constance. Et c'est ce qu'a voulu montrer Nathalie Léger. Attendant une femme dans un café moscovite, Vitez parle de forme et se souvient de Louis Jouvet « retrouvant l'asthme

de Molière dans la ponctuation de *L'École des femmes* ». Traduisant Tchekhov (et bien d'autres) du russe, Vitez le met déjà en scène. Cette vision de la mise en scène comme traduction, ou encore son rêve formulé en entrant à Chaillot d'un « théâtre élitaire pour tous », sont des formules magiques qui condensent une pensée complexe et sans cesse réévaluée. Réinventant le théâtre-récit avec Catherine (d'après *Les Cloches de Bâle* de Louis Aragon), l'un de ses spectacles les plus emblématiques, Vitez lance un défi : « Comment jouer tout ? le tout ? Et pas seulement des personnages, mais aussi des rues, des maisons, la campagne, et les automobiles, la cathédrale de Bâle, la vie ? » Le théâtre de Vitez y répondra somptueusement en plaçant au centre du dispositif scénique l'acteur, le corps de l'acteur, les pouvoirs de sa rêverie. Vitez fut un extraordinaire accoucheur d'acteurs en qui il voyait comme une légende palpable du théâtre faite de saisissements et d'insaisissables. Ces pages évoquent bien sûr cette dimension, mais la place a sans doute manqué à Nathalie Léger pour citer ces lettres d'amour perpétuel que Vitez adresse à ses acteurs et que le lecteur pourra retrouver dans les cinq volumes des *Écrits*.

J.-P. T.

VOYAGES

Sélection de Gilles FUMEY et Jean-Pierre THIBAUDAT

La Revue des Deux Mondes : Voyager, méditer

[Revue des Deux Mondes,
juillet-août 2006, 192 p., 11 €,
ISBN : 2-908-31238-7.]



9 782908 312386

● Sous un titre associant les deux verbes voyager et méditer, la revue entend donner à ses interlocuteurs le loisir de les conjuguer. C'est ce à quoi s'applique Jean-Marie Le Clézio dans une lettre qui ouvre cette méditation sur le voyage, à la frontière du mythe et du récit. Il évoque une jeune femme nommée Elvira qui allait de maison en maison. On lui payait le gîte, le couvert et le boire, et elle récitait, chantait les mythes des Emberas du Darien panaméen, rythmant son récit en se frappant la poitrine du plat de la main. Le Clézio ajoute que l'écrivain a parfois l'impression d'être le « vecteur » d'une parole ancienne dont son art l'éloigne, mais une rencontre comme celle d'Elvira lui donne envie d'écrire ses « petites histoires ». Il arrive aussi qu'une fleur ou un gazon incite à méditer, c'est ce que raconte à son tour George Sand dans une étonnante « lettre d'un voyageur à propos de botanique » que la *Revue des Deux Mondes* avait déjà publiée en 1868. Elle voyage en Provence, se promène dans des jardins privés ou sauvages, rencontre des chartreux et note : « Dans ce pays des styrax et des clématites, ces personnages tomenteux semblaient un produit du sol. » Belle méditation encore que celle de Bernard Saladin d'Anglure, ancien assistant de Levi-Strauss, qui s'entretient avec la revue sur les Inuits – qu'il fréquente depuis un demi-siècle – et dont la conception du monde renverse nos convictions les plus établies : la séparation entre le masculin et le féminin, la notion de famille, de frontière, le changement d'échelle. À travers eux, le voyageur fait l'éloge de la notion de chevauchement. D'autres articles nous entraînent sur les pas pionniers de Chateaubriand en Orient, en Afghanistan vu du côté de l'Angleterre de Tony Blair,

en Palestine et en Israël à propos des orientations prises hier et aujourd'hui par les archéologues palestiniens et israéliens.

J.-P. T.

CAGNAT René En pays kirghize. Visions d'un familier des monts Célestes

[Transboréal, septembre 2006, 130 p.,
32 €, ISBN : 2-913955-35-5.]



9 782913 955356

KOTRY Jérôme Birmanie. Visions d'un amoureux de la Terre d'or

[Transboréal, octobre 2006, 130 p., 32 €,
ISBN : 2-913955-38-X.]



9 782913 955387

● Pour qui n'a pas la santé, ni l'audace, ni le budget, le voyage en chambre a toujours été la consolation d'un ailleurs jamais atteint physiquement. Aux récits fabuleux et aux cartes pleines d'imagination d'un passé lointain, le XIX^e siècle a offert la photographie. Ainsi, l'album offre le monde à portée de main dans une lecture qui se fait à plusieurs, avec l'auteur des photos et l'éditeur. Le bonheur en est agrandi lorsqu'un pays comme la Birmanie, cadenassé par une classe politique frileuse, pour ne pas dire plus, livre ses pagodes, ses paysages, ses rites, ses ethnies que Jérôme Kotry parvient à rendre par des photos aussi pudiques que fortes. Les femmes *kayan* – « longs cous » pour les Birmans, « girafes » pour les Occidentaux – invitent le lecteur dans leur quotidien avec tout autant de simplicité que les hommes shan, dont les tatouages sont une esthétique du courage. Le concassage des noix d'arec, la vente des fleurs de saison, le débardage des bois par les éléphants, tout est prétexte à surprendre et nous éveiller à cette humanité mal connue. Même passion, même rigueur photographique chez René Cagnat, qui ouvre les portes de la Kirghizie sur

une évocation de l'histoire du Wakhan, de la préhistoire des « alignements » du Song Köl jusqu'aux mausolées zoroastriens et bouddhistes du Tchou. Les fêtes populaires autour de la guimbarde et du kamouz (une mandoline) qui rappellent les mélodies slaves éclatent à Bichek, la capitale, où « Alexandre Dumas nous [nous Français] vaut d'être connus ». Les photos les plus spectaculaires parce que rapportant des lieux inconnus en Europe sont celles des chaînes de l'Altaï – les monts Célestes – où vivent un million de Kirghizes. Les aigles de la steppe – deux mètres d'envergure – chassent toujours pour le compte des éleveurs à cheval qui maîtrisent ainsi les immensités. On n'en finira pas de découvrir la culture kirghize, née tard à l'écriture, mais qui a créé un cinéma digne des meilleurs du monde. L'émigration n'a pas saigné le pays et tous les espoirs sont permis. C'est le message de ces livres d'humanité.

G. F.

CHAUDERLOT Charles et LAO She Pékin, les derniers jours (1996-2006)

[Éd. du Rouergue, septembre 2006,
208 p., 37 €, ISBN : 2-84156-788-5.]



9 782841 567881

CHAUDERLOT Charles et JAVARY Cyrille La Cité interdite, le dedans dévoilé

[Éd. du Rouergue, septembre 2006,
240 p., 37 €, ISBN : 2-84156-789-8.]



9 782841 567898

● Installé à Pékin depuis une dizaine d'années, l'auteur ne se déplace pas sans ses feuilles de Canson, ses crayons et ses pincesaux chinois, et consigne les chroniques de son regard amoureux. Un regard d'architecte attentif aux murs, aux portes, aux linteaux, aux toits. Les hommes y sont le plus souvent absents, mais leurs bicyclettes font partie du paysage, parfois du linge sèche,

des détritrus s'amoncèlent. Ainsi peint-il à l'encre de Chine la ruelle du secrétaire ou celle du corbeau, le hutong de la Poussière de charbon ou celui du Bel endroit face à la Tour du Tambour. Les précieux commentaires qui accompagnent chaque dessin racontent souvent la même histoire : ces lieux n'existent plus, ils allaient être détruits le lendemain ou l'année suivante.

C'est une ville devenue fantôme que Chauderlot sauve de l'oubli : « le vieux Pékin » dont, en regard, des extraits des livres de Lao She nous rappellent ce qu'il fut. En complément, le sinologue Cyrille Javary prend de la hauteur pour raconter l'histoire de cette ville construite sur un site peu hospitalier, loin de tout fleuve, parce que telle était la volonté de l'empereur Yongle. Les empereurs de la Chine d'aujourd'hui ont largement mis à mal ce « chef-d'œuvre de réalisation mystérieuse » dont parlait Victor Segalen. L'auteur dessine Meishuguan houjie, la rue derrière le musée des Beaux-Arts, à la fin septembre 2000. Un drapeau rouge y flotte à l'entrée d'une siheyuan. Tandis que Chauderlot dessine, un habitant lui parle d'une dame de cour qui aurait été propriétaire des lieux sous la dynastie Qing. Le dessin est fini. L'auteur ajoute : « La maison sera rasée dans dix jours. » Le travail de Chauderlot a été exposé plusieurs fois à Pékin. Un jour, un Chinois voulut acquérir un dessin, l'artiste s'excusa : le dessin était déjà vendu. L'homme multiplia le prix. Chauderlot ne pouvait ni se dédire, ni offenser l'homme. Il peaufina une réponse finement chinoise qui plut à son interlocuteur, ce qui lui valut d'obtenir un laissez-passer pour dessiner la Cité interdite. Du jamais vu. Les hommes politiques et les hommes d'affaires devraient méditer cette aventure, qui nous vaut un second livre étonnant, conçu à la fois comme une promenade et comme un journal de bord au cœur de la Cité interdite, avec toujours, en complément, les précieux déglagements du même sinologue.

J.-P. T.

DURAND Frédéric
Timor: 1250-2005.
750 ans de cartographie
et de voyages

[Arkuiris, juillet 2006, 520 p., 35 €, ISBN : 2-9529184-4-8.]



9 782952 018449

● C'est en géographe que Frédéric Durand invite à l'aventure à Timor. Une aventure par les cartes anciennes qui permettent de voir comment s'est construite l'identité géographique de l'île pour les explorateurs, les aventuriers et, aujourd'hui, les militaires, les ONG et les touristes. Voici plus de cinq mille ans que se rencontrent sur cette petite île des confins de l'Asie du Sud-Est des populations venues de Chine du Sud ou de Taïwan et des tribus austronésiennes. Ce qui ne prédispose nullement les Timorais à être des marins ou des pêcheurs, déni au déterminisme le plus élémentaire. Néanmoins, Timor reste dans les réseaux asiatiques, au moins depuis le XIII^e siècle, notamment pour la fourniture du bois de santal. Durand reprend la cartographie des Portugais, les récits d'expédition des survivants de l'expédition de Magellan, des Hollandais qui s'affranchissent de la tutelle de l'Espagne, des Chinois, puis des Anglais à partir de la fin du XVII^e siècle. Cela permet de mesurer l'intérêt constant que les Européens ont eu pour cet archipel, y compris Pierre Poivre et le capitaine Cornic, trafiquant d'esclaves, qui y fit naufrage fin 1768. Durand excelle à raconter l'épopée timoraise des rescapés du *Bounty* en juin 1789. En situant Timor sur la route des explorateurs de l'Australie, dont Matthew Flinders, Nicolas Baudin, Freycinet, Dumont d'Urville, il replace l'intérêt pour ces îles à chaque époque. Les reproductions des cimetières chinois, de portraits de guerriers (en couleur), de danses comme de biplans, de bateaux, de scènes de la vie quotidienne (labours, construction de maisons, fêtes, coqs de combat, casques bleus de l'ONU, etc.), tout concourt, par petites touches, à relire *Timor*, ses cartes et ses mythes, comme une invitation au voyage.

G. F.

LOTI Pierre
Journal 1868-1878

[Les Indes savantes, juillet 2006, 650 p., 39 €, ISBN : 2-84654-143-4.]



9 782846 541435

Suprêmes Visions d'Orient

[Bleu autour, octobre 2006, 250 p., 16 €, ISBN : 2-912019-52-4.]



9 782912 019523

● À tort peut-être, on a trop réduit l'œuvre de Pierre Loti à un exotisme désabusé où la vieille Europe se perdait dans l'ailleurs colonial : l'écrivain y réinventait les intrigues sentimentales dans des paysages à la sensualité pittoresque. Récemment exhumés, le premier tome de son *Journal* (1868-1878) et *Suprêmes Visions d'Orient*, rédigé de 1910 à 1913, inversent cette tendance. S'ils confrontent la jeunesse de Loti, alors écrivain en devenir, à sa maturité, ils mettent davantage en lumière son talent d'observateur politique et son mordant de polémiste. Officier de marine, Loti a boulingué sur tous les océans, mais sa boussole pointait inéluctablement vers Istanbul, centre névralgique de sa géographie intime. Aux confluences de l'Orient et de l'Occident, son écriture impressionniste s'évapore pour dénoncer l'inique, qu'il soit le fait de la Turquie ou de la France. En 1876, arrivé au lendemain des assassinats des ambassadeurs de France et d'Allemagne, il décrit avec acuité la poudrière des Balkans, une Salonique écrasée sous le joug du sultan Mourad V et les angoisses d'une population où les minorités serrent les dents sous la botte musulmane. Jusqu'à la fin, l'homme de lettres sera un fervent pourfendeur des choix politiques français en Méditerranée et mettra même sa « turcophilie » au service de la défense de l'Empire ottoman, qui agonise dans la guerre. À un moment où l'on se replonge dans l'histoire coloniale, voici deux ouvrages indispensables pour situer des visions d'aujourd'hui. Il y a presque vingt ans, Todorov, dans son essai *Nous et les autres*, décortiquait l'exotisme

de l'écrivain qui versait à loisir dans la xénophilie et la xénophobie mêlées. Le remarquable travail d'édition d'Alain Quella-Villéger nuance ces hypothèses aux lumières de « l'histoire des idées et des sensibilités ». « Sans avoir été un décideur, ni même un "éveilleur" de première importance, Pierre Loti joua un rôle qui, pour être second, ne fut pas secondaire, écrit-il. La Turquie s'en souvient bien aujourd'hui... » en traduisant Loti, dont les romans aquarellés étaient, finalement, politiques.

G. F.

SCHWARZENBACH Annemarie **Hiver au Proche-Orient**

[Payot, coll. « Voyageurs », septembre 2006, 240 p., 18 €, ISBN : 2-228-90108-3. Traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont.]



9 782228 901086

Loin de New York: reportages et photographies (1936-1938)

[Payot, coll. « Petite bibliothèque voyageurs », septembre 2006, 144 p., 6 €, ISBN : 2-228-90120-2. Traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont.]



9 782228 901208

Revue Inverses n° 6: dossier Annemarie Schwarzenbach

[Inverses, avril 2006, 256 p., 12 €, ISSN : 1627-8852. Sous la direction de Dominique Laure Miermont.]

- Quand, en octobre 1933, Annemarie Schwarzenbach prend le train pour le Proche-Orient, elle n'est évidemment pas la légende qu'elle est devenue un demi-siècle après sa mort accidentelle en 1942. Elle n'est pas non plus tout à fait une inconnue pour qu'un grand journal suisse lui commande toute une série de reportages. Elle a déjà écrit des articles, publié *Nouvelle lyrique*. Quelques mois plus tôt, elle aidait Erika et Klaus Mann à créer une revue

antifasciste. Ce voyage est aussi une façon de s'éloigner de sa famille suisse et pronazie, de l'emprise d'une mère étouffante. C'est aussi un voyage professionnel : elle va participer à plusieurs fouilles. C'est enfin un voyage initiatique au voyage même. Cela sera surtout un voyage intime. Elle séjourne en Turquie, en Syrie, au Liban, en Palestine, en Irak, en Iran, une zone devenue sensible aujourd'hui. À son retour en Europe, six mois plus tard, elle rédige *Hiver au Proche-Orient*, un journal de voyage, après quoi elle s'attelle aux nouvelles de *Orients exils* (publié chez le même éditeur). Ces deux livres forment un étonnant diptyque. À quoi il faudrait ajouter un troisième volet, celui de la correspondance où la voyageuse androgyne se livre plus avant dans ce qui pèse sur son quotidien lors de ce voyage : sa dépendance aux drogues. On connaissait les merveilleuses nouvelles, en voici leur paysage premier que détaille ce journal hivernal. En voyageuse consciencieuse, Annemarie Schwarzenbach s'applique à rapporter ce qu'elle voit. Certaines pages peuvent sembler se limiter à la simple consigne du vu et entendu, mais, très vite, la plume s'émancipe. Ici une couleur, là une impression, ailleurs une analyse sociopolitique – le plus souvent prophétique – donnent du poids et du charme au récit. La langue est fluide et, comme toujours, admirablement traduite par Dominique Laure Miermont, la traductrice désormais attitrée d'Annemarie Schwarzenbach (il nous reste encore de beaux inédits à découvrir). Miermont a, par ailleurs, piloté un excellent dossier consacré à son auteur fétiche pour la revue *Inverses*. Rien ne ressemble tant à Annemarie Schwarzenbach que ces pages furtives où elle raconte descendre de cheval ou de voiture et s'arrêter quelques heures dans un village quelconque, qu'elle qualifiera plus tard d'« enchanté ». Elle marche, écoute, parle aux gens, s'assoit pour boire le thé puis repart. C'est tout, c'est magnifique.

J.-P. T.

VANIER Nicolas **L'Odysée sibérienne**

[Éd. du Chêne, octobre 2006, 320 p., 29,90 €, ISBN : 2-84277-706-9.]



9 782842 777067

- Les explorateurs font-ils rêver les voyageurs ? Quand on mesure l'exploit auquel s'adonne depuis vingt-cinq ans Nicolas Vanier dans les « pays d'en-haut » – les pays froids –, on se demande ce qui fait courir ce Jack London moderne et en quoi ses aventures hantent les sédentaires que nous, ses lecteurs, sommes tous peu ou prou. Quel message offrent ces explorations en milieux extrêmes, si ce n'est l'attention sur la profonde dégradation des milieux physiques du Grand Nord ? Ces 8 000 kilomètres de montagne, de taïga et de toundra, de routes de neige et de rivières prises par les glaces sont pour Vanier un retour aux sources, lorsqu'un trappeur lui offrit un jeune chien de traîneau qui allait être le géniteur de tous les attelages qui ont suivi. Deux cent cinquante photographies donnent à suivre cette odysée que notre nouvel Ulysse a tracée entre le lac Baïkal et la Place rouge au Kremlin dans l'hiver 2005-2006. Les dix chiens ne sont pas un attelage, mais de véritables compagnons. Avec « Churchill », « Gao », « Yukon », « Québec », etc., pour tracer cette route et inventer une innocence, une bande de copains pour les repérages et pour piéger la mémoire, Vanier aime se laisser distraire d'une rencontre avec un autochtone, tel Nicolai, chef d'un clan d'éleveurs de rennes, ou ce trappeur aux zibelines. Il devient poète sur la neige, géographe dans la montagne et sur les cols, aventurier au bord des rivières gelées où la catastrophe menace. Il aime la nuit, les vieilles bâtisses en bois, le crissement des patins sur la neige et, dans le halètement des chiens, il se laisse gagner par l'ivresse de la course. Face à l'adversité, sa volonté se cabre. Il fait les choix vitaux en quelques secondes dans un jaillissement de vie. L'Ob, l'Oural, la Volga, toutes les balises sont là pour une géographie où se rejoignent la poésie des mots et la réalité d'une Odysée moderne.

G. F.

REVUES

- 36 **CCP** n° 12
 47 **Le Meilleur des mondes** n° 2, automne 2006
 90 **La Revue des Deux Mondes**: Voyager, méditer
 73 **Politique Africaine** n° 102: Passés coloniaux recomposés. Mémoires grises en Europe et en Afrique
 92 **Inverses** n° 6: dossier Annemarie Schwarzenbach
 87 **OutreScène** n° 7 & 8: L'École du TNS 1954-2006, une école dans un théâtre

OUVRAGES COLLECTIFS

- 84 Anthologie de la littérature sportive
 8 Comme un chef
 10 Delphine Coindet
 36 Les Poètes du tango
 11 Mathieu Mercier
 71 Œdipe à Venise. Conversations
 11 Philippe Mayaux
 11 William Hogarth

INDEX PAR NOM D'AUTEUR

A

- | | | |
|----|---|--|
| 19 | ADAM Peggy | Luchadoras |
| 12 | AFIF Saādane | Power Chords |
| 25 | ALIBEU Géraldine (ill.)
et POMEYRAT Celine | La Bonne Bouillie |
| 21 | AMBRE et VANDERMEULEN David | Faust |
| 26 | ANDRÉADIS Ianna | Chantier ouvert au public, récit de la construction du musée du quai Branly |
| 72 | ANDREAS-SALOMÉ Lou et FREUD Anna | À l'ombre du père. Correspondance 1919-1937 |
| 24 | ANGELI May | Carotte ou pissenlit? |
| 46 | ANGOT Christine | Rendez-vous |
| 12 | ARASSE Daniel | Anachroniques |
| 72 | ARKOUN Mohammed (dir.) | Histoire de l'islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours |
| 72 | ARNAUD Claude | Qui dit je en nous? |
| 60 | ARTERO Patrick | Artero Brel |
| 45 | AUDEGUY Stéphane | Fils unique |

B

- | | | |
|----|--|--|
| 73 | BASSET Karine-Larissa | Le Légendaire Sarrasin en France.
Configurations et histoire d'un contre-récit national XIX^e-XX^e siècle |
| 88 | BAYEN Bruno | L'Éclipse du 11 août |
| 73 | BEAUD Stéphane,
CONFAVREUX Joseph
et LINDGAARD Jade (dir.) | La France invisible |
| 58 | BEAUSSANT Philippe | Passages: de la Renaissance au Baroque |
| 36 | BECK Philippe | Beck, l'impersonnage. Rencontre avec Gérard Tessier |
| 85 | BÉDARIEUX Louis | Le Rugby de papa |
| 73 | BENHAMOU Françoise | Les Dérèglements de l'exception culturelle |

30	BERGOUNIOUX Pierre	La Fin du monde en avançant; L'Invention du présent
74	BERTRAND Romain	Mémoires d'empire. La controverse autour du « fait colonial »
8	BEUDIN René	Charrette au cul les novôs! Le parler des architectes
31	BILLOT Antoine	Monsieur Bovary
58	BISMUTH David	Piano
74	BOKOBZA Hervé et Anaïs (dir.)	La Psychiatrie en péril. En dépit des États généraux
12	BONNET Jacques	Femmes au bain. Du voyeurisme dans la peinture occidentale
42	BONZON Laurent et BRETIN Denis	Complex 1, tome I: Eden
6	BORIE Alain, MICHELONI Pierre et PINON Pierre	Forme et déformation des objets architecturaux et urbains
27	BOUDET Alain (dir.) et JARRIE Martin (ill.)	Drôles d'oiseaux: 17 poèmes à chanter, 19 poèmes à lire
68	BOYER Louis	Feu et flammes
65	BRANDES Georg	Nietzsche, Essai sur le radicalisme aristocratique
75	BRÈS Yvon	Freud... en liberté
42	BRETIN Denis et BONZON Laurent	Complex 1, tome I: Eden
22	BRISLANCE Marie-France	Leçons de scénario: les trente-six situations dramatiques
64	BRISSEON Luc et FRONTEROTTA Francesco (dir.)	Lire Platon
75	BRODIEZ Axelle	Le Secours populaire français, 1945-2000. Du communisme à l'humanitarisme
46	BUIN Yves	Jedda Blue
75	BURGUIÈRE André	L'École des Annales. Une histoire intellectuelle
C		
91	CAGNAT René	En pays kirghize. Visions d'un familier des monts Célestes
64	CANFORA Luciano	La Démocratie, histoire d'une idéologie; L'Œil de Zeus, écriture et réécritures de l'histoire
46	CANNONE Belinda	L'Homme qui jeûne
58	CANTAGREL Gilles	Dietrich Buxtehude
13	CARBONI Stefano (dir.)	Venise et l'Orient (828-1797)
69	CASOLI Fabienne et ENCRENAZ Thérèse	Planètes extrasolaires: les nouveaux mondes
28	CHABAS Jean-François	Le Jardin de l'homme-léopard
22	CHABROL Claude et ROHMER Éric	Hitchcock
45	CHALANDON Sorj	Une promesse
86	CHARMENTRAY Bernard et HINAULT Bernard	Y'a pas qu'le Tour
77	CHAUBET François	Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres. Culture et politique
91	CHAUDERLOT Charles et JAVARY Cyrille	La Cité interdite, le dedans dévoilé
91	CHAUDERLOT Charles et LAO She	Pékin, les derniers jours (1996-2006)
76	CHAUMON Franck (coord.)	Psychanalyse: vers une mise en ordre?
85	CHENEZ Bernard	Vers les sommets
88	CHOLLET Jean	André Acquart, architecte de l'éphémère
19	CHRISTIN Pierre et JUILLARD André	Le Long Voyage de Léna
42	CHRISTIN Pierre	Petits Crimes contre les humanités
26	CLAVREUL Denis (ill.) et LASCÈVE Matthieu	Puffin
7	CLÉMENT Gilles	Où en est l'herbe? Réflexions sur le jardin planétaire
77	CLÉMENT Catherine	Qu'est-ce qu'un peuple premier?
13	CLÉMENTE-RUIZ Aurélie	Venise et l'Orient
25	CNEUT Carl (ill.) et NORAC Carl	Monstre, ne me mange pas!
60	COLLIGNON Médéric	Jus de bocse – Porgy And Bess
73	CONFARVEUX Joseph, BEAUD Stéphane et LINDGAARD Jade (dir.)	La France invisible
28	CONFIAnt Raphaël	Aimé Césaire: une traversée paradoxale du siècle
60	CORDAS François et MANSUY Perrine	Le Duo plays Jacques Brel
68	COURTY Jean-Michel et KIERLIK Édouard	Le monde a ses raisons: la physique au cœur du quotidien
65	CRÉPON Marc (dir.)	Cahiers de l'Herne n° 73: Nietzsche
47	CUSSET François	La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980

D

- 31 DALEMBERT Louis-Philippe **Les dieux voyagent la nuit**
89 DAOUDI Ivane **Les Oiseaux de Berlin *suivi de* Africa beau**
59 DALBAVIE Marc-André **L'Ensemble itinéraire**
25 DARWICHE Jihad **La Mare aux aveux**
et VOLTZ Christian (ill.)
6 DEGOUTIN Stéphane **Prisonniers volontaires du rêve américain**
37 DEGUY Michel **Donnant Donnant. Poèmes 1960-1980**
29 DELAUME Chloé **J'habite dans la télévision**
44-45 DELECROIX Vincent **Ce qui est perdu**
77 DELIÈGE Robert **Une histoire de l'anthropologie. Écoles, auteurs, théories**
77 DELOYE Yves **Les Voix de Dieu**
77 DELPORTE Christian **Images et politique en France au xx^e siècle**
13 DÉSANGES Guillaume **Intouchable. L'idéal transparence. L'architecture de verre**
et PIRON François (dir.)
58 DESSAY Nathalie **Le Miracle d'une voix**
44 DEVI Ananda **Ève de ses décombres**
31 DIDIER Marie **Dans la nuit de Bicêtre**
65 DIXSAUT Monique **Nietzsche, par-delà les antinomies**
78 DORTIER Jean-François (dir.) **Une histoire des sciences humaines**
26 DUNETON Claude et SALAS Nestor (ill.) **Les Origimots**
92 DURAND Frédéric **Timor: 1250-2005. 750 ans de cartographie et de voyages**

E

- 86 ÉCLIMONT Christian **Cyclisme nostalgie**
69 ENCRENAZ Thérèse et CASOLI Fabienne **Planètes extrasolaires: les nouveaux mondes**

F

- 9 FAÏ Claire **Cahier de gribouillages pour les adultes qui s'ennuient au bureau**
48 FAYE Éric **Le Syndicat des pauvres types**
48 FERNEY Alice **Les Autres**
37 FERRARI Éric **Les Inventions**
27 FERTÉ Élisabeth et FRIOT Bernard **Peut-être oui**
44-45 FLEISCHER Alain **L'Amant en culottes courtes**
48 FLEURY Gilles **Sans légende**
37 FONDANE Benjamin **Le Mal des fantômes**
49 FOUCARD Daniel **Cold**
72 FREUD Anna et ANDREAS-SALOMÉ Lou **À l'ombre du père. Correspondance 1919-1937**
78 FREUD Sigmund **Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904**
27 FRIOT Bernard et FERTÉ Élisabeth **Peut-être oui**
24 FROMENTAL Jean-Luc **365 pingouins**
et JOLIVET Joëlle (ill.)
64 FRONTEROTTA Francesco (dir.) **Lire Platon**
et BRISSON Luc
9 FULIGNI Bruno **La Police des écrivains**

G

- 89 GABILY Didier-Georges **Ossia**
26 GARRIGUE Roland (ill.) **La Presse à petits pas**
et LAMOUREUX Sophie
90 GATTI Armand **Les Cinq Noms de Résistance de Georges Guingouin**
45 GAUDY Hélène **Vus sur la mer**
69 GAYON Jean et JACOBI Daniel (dir.) **L'Éternel Retour de l'eugénisme**
32 GENETTE Gérard **Bardadrac**
61 GENTY Gérald **Le Plus Grand Chanteur de tout l'étang**
61 GERBER Alain **Paul Desmond et le côté féminin du monde**
29 GODARD Henri **Le Roman, modes d'emploi**

26 GODARD Philippe et MERLE Claude
49 GODBOUT Jacques
49 GOFFETTE Guy
14 GONZÁLEZ-GARCIA Angel
20 GOOSSENS Daniel
32 GROUPE INTERDISCIPLINAIRE
D'ÉTUDES NIZANIENNES
79 GRUET Brice

H

14 HARRISON Martin
44 HENRY Françoise
8 HERMÉ Pierre
43 HERVIER Grégoire
86 HINAULT Bernard
et CHARMENTRAY Bernard
40 HOFMANNSTHAL Hugo von
38 HUBIN Christian
50 HUSER France
44 HUSTON Nancy
14 HUYSMANS Joris-Karl

I

59 IBARRONDO Felix
79 INGRAO Christian

J

69 JACOBI Daniel (dir.) et GAYON Jean
27 JARRIE Martin (ill.)
et BOUDET Alain (dir.)
91 JAVARY Cyrille
et CHAUDERLOT Charles
25 JIANG HONG Chen (ill.)
et MORGENSTERN Susie
24 JOLIVET Joëlle (ill.)
et FROMENTAL Jean-Luc
50 JOURDE Pierre
19 JULLARD André et CHRISTIN Pierre
22 JUSTAMAND François (dir.)

K

27 KACIMI Mohamed
et KORÁĪCHI Rachid (ill.)
62 KAOLIN
79 KÉCHICHIAN Albert
45 KHOURY-GHATA Vénus
68 KIERLIK Édouard
et COURTY Jean-Michel
27 KORÁĪCHI Rachid (ill.)
et KACIMI Mohamed
91 KOTRY Jérôme

L

80 L'HEUILLET Hélène
38 LACOUE-LABARTHE Philippe
26 LAMOUREUX Sophie
et GARRIGUE Roland (ill.)

Une histoire d'eau, des origines et à nos jours
La Concierge du Panthéon
Journal de l'imitateur
Alberto Giacometti. Œuvres, écrits, entretiens
Georges et Louis: Panique au bout du fil
Aden – Paul Nizan et les années trente n° 5: Intellectuels, écrivains
et journalistes aux côtés de la République espagnole (1936-1939)
La Rue à Rome, miroir de la ville. Entre l'émotion et la norme

Francis Bacon. La chambre noire
Le Rêve de Martin
Larousse des desserts
Scream Test
Y'a pas qu'le Tour

Le Lien d'ombre
Dont bouge
La Fille à lèvres d'orange
Lignes de faille
Écrits sur l'art 1867-1905

Œuvres vocales
Les Chasseurs noirs: la brigade Dirlwanger

L'Éternel Retour de l'eugénisme
Drôles d'oiseaux: 17 poèmes à chanter, 19 poèmes à lire

La Cité interdite, le dedans dévoilé

Je ferai des miracles

365 pingouins

L'Heure et l'Ombre
Le Long Voyage de Léna
Rencontres autour du doublage des films et des séries télé

Bouqala, chants des femmes d'Alger

Mélanger les couleurs
Les Croix-de-Feu à l'âge des fascismes: travail, famille, patrie
La Maison aux orties
Le monde a ses raisons: la physique au cœur du quotidien

Bouqala, chants des femmes d'Alger

Birmanie. Visions d'un amoureux de la Terre d'or

La psychanalyse est un humanisme
L'« Allégorie »
La Presse à petits pas

62 LANTOINE Loïc
 91 LAO She et CHAUDERLOT Charles
 26 LASCÈVE Matthieu
 et CLAVREUL Denis (ill.)
 32 LASSERRE Sophie
 15 LAUDE Jean
 15 LAUTERWEIN Andréa
 50 LE CLÉZIO Jean-Marie Gustave
 8 LÉAUTEY Éric (dir.)
 69 LECOURT Dominique (dir.)
 80 LEDUC Victor
 81 LEFEUVRE Daniel
 6 LÉGER Jean-Michel
 51 LEMOINE Bruno
 81 LEQUIN Yves (dir.)
 39 LEUWERS Daniel
 70 LÉVY-LEBLOND Jean-Marc
 25 LÉVY Didier et ROUSSEL Matthieu (ill.)
 70 LILENSTEN Jean
 73 LINDGAARD Jade (dir.),
 BEAUD Stéphane
 et CONFAVREUX Joseph
 33 LING Hélène
 51 LING Xi
 44-45-52 LITTELL Jonathan
 92 LOTI Pierre

M

45 MABANCKOU Alain
 39 MAINARDI Cécile
 33 MALLARMÉ Stéphane
 9 MAMY Sylvie
 23 MANNONI Laurent
 60 MANSUY Perrine et CORDAS François
 28 MARET Pascale
 16 MARIN Louis
 52 MASSÉ Odile
 40 MASSON Jean-Yves
 44-45 MATZNEFF Gabriel
 44-53 MAUVIGNIER Laurent
 29 MEDIENE Benamar
 59 MELLANO Olivier
 34 MELVILLE Herman
 17 MENU Michel, MOHEN Jean-Pierre
 et MOTTIN Bruno (dir.)
 30 MÉREDIEU Florence (de)
 26 MERLE Claude et GODARD Philippe
 66 MERLEAU-PONTY Maurice (dir.)
 16 METZGER Rainer
 45-53 MIANO Léonora
 6 MICHELONI Pierre,
 BORIE Alain et PINON Pierre
 45-54 MILLET Richard
 81 MILLOT Catherine
 17 MOHEN Jean-Pierre,
 MENU Michel et MOTTIN Bruno (dir.)
 45 MOIX Yann
 82 MOLLIER Jean-Yves,
 SIRINELLI Jean-François
 et VALLOTON François (dir.)
 44 MONNEHAY Max

Tout est calme
Pékin, les derniers jours (1996-2006)
Puffin

Août
La Peinture française et l'art nègre
Anselm Kiefer et la poésie de Paul Celan
Raga. Approche du continent invisible
Larousse des tartes, quiches & pizzas
Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences
Les Tribulations d'un idéologue
Pour en finir avec la repentance coloniale
Yves Lion. Logements avec architecte
Matamachine
Histoire des étrangers et de l'immigration en France
Livre pauvre/Livre riche
La Vitesse de l'ombre: aux limites de la science
La Bête curieuse
Le Système solaire revisité
La France invisible

Lieux-dits
Été strident
Les Bienveillantes
Journal 1868-1878; Suprêmes Visions d'Orient

Mémoires de porc-épic
La Blondeur
Pour un tombeau d'Anatole
Ballades musicales dans Venise du XVI^e au XX^e siècle
Histoire de la Cinémathèque française
Le Duo plays Jacques Brel
Une année douce-amère
Opacité de la peinture. Essais sur la représentation au Quattrocento
La Traversée des villes
Hofmannsthal, renoncement et métamorphose
Voici venir le Fiancé
Dans la foule
Kateb Yacine, le cœur entre les dents
La Chair des anges
Moby Dick, Pierre ou Les ambiguïtés, volume III
Au cœur de *La Joconde*, Léonard de Vinci décodé

C'était Antonin Artaud
Une histoire d'eau, des origines et à nos jours
Les Philosophes de l'Antiquité au XX^e siècle: histoire et portraits
Berlin, les années vingt
Contours du jour qui vient
Forme et déformation des objets architecturaux et urbains

Dévotions; L'Art du bref
La Vie parfaite: Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum
Au cœur de *La Joconde*, Léonard de Vinci décodé

Panthéon
Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques 1860-1940

Corpus Christine

63	MONSIEUR ROUX	Ah ! si j'étais grand et beau...
86	MONTAIGNAC Christian	L'Année du rugby 2006
25	MORGENSTERN Susie et JIANG HONG Chen (ill.)	Je ferai des miracles
40-54	MOSES Emmanuel	Figure rose ; Les Tabor
17	MOTTIN Bruno (dir.), MENU Michel et MOHEN Jean-Pierre	Au cœur de <i>La Joconde</i> , Léonard de Vinci décodé
82	MUDIMBE-BOYI Elisabeth	Essais sur les cultures en contact. Afrique, Amériques, Europe

N

59	NARBONI François	Les Animals
17	NICHOLL Charles	Léonard de Vinci
54	NOBÉCOURT Lorette	En nous la vie des morts
25	NORAC Carl et CNEUT Carll (ill.)	Monstre, ne me mange pas !
66	NORDMANN Charlotte	Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie
63	NOSFELL	Kälin Bla Lemsnit Dünfel Labyanit

P, Q

17	PACQUEMENT Alfred	Henri Michaux
7	PAQUOT Thierry	Des corps urbains. Sensibilité entre béton et bitume
63	PAUSE	Pause
43	PELLETIER Chantal	Noir caméra !
6	PINON Pierre, BORIE Alain et MICHELONI Pierre	Forme et déformation des objets architecturaux et urbains
27	PIQUEMAL Michel et ROSADO Puig (ill.)	Dis, d'où ça vient ? Petites histoires pour expliquer nos gestes quotidiens
13	PIRON François (dir.) et DÉSANGES Guillaume	Intouchable. L'idéal transparence. L'architecture de verre
20	PIRUS Michel et SCHLINGO Charlie	Canetor
10	PIVOT Bernard	Dictionnaire amoureux du vin
23	POIRIER Léon	Verdun, visions d'histoire
45-55	POIVRE D'ARVOR Olivier et Patrick	Disparaître; Lawrence d'Arabie, la quête du désert
25	POMEYRAT Coline et ALIBEU Géraldine (ill.)	La Bonne Bouillie
83	PORGE Erik (dir.)	<i>Essaim n° 17 : Les Écrits</i> , quarante ans
20	PRUDHOMME David et RABATÉ Pascal	La Marie en plastique, première partie
43	PRUDON Hervé	Ze Big Slip
55	QUIGNARD Pascal	L'Enfant au visage couleur de mort; Le Petit Cupidon : nouvelle; Ethelrude et Wolfram : conte; Triomphe du temps : quatre contes; Requiem

R

20	RABATÉ Pascal et PRUDHOMME David	La Marie en plastique, première partie
56	RABBAJ My Seddik	Inch'Allah
34	RABEARIVÉLO Jean-Joseph	Presque Songes. Sari-Nofy
25	RAMOS Mario	C'est moi le plus beau
71	RAULIN CERCEAU Florence	À l'écoute des planètes
56	RAVEY Yves	L'Épave
83	RAYNAL Guillaume-Thomas	Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes
66	RAYNAUD Philippe	L'Extrême gauche plurielle. Entre démocratie radicale et révolution
22	ROHMER Éric et CHABROL Claude	Hitchcock
60	ROMANO Aldo, VIGNOLO Rémi et TROTIGNON Baptiste	Flower Power
67	RONELL Avita	American philo. Entretiens avec Anne Dufourmantelle
27	ROSADO Puig (ill.) et PIQUEMAL Michel	Dis, d'où ça vient ? Petites histoires pour expliquer nos gestes quotidiens
34	ROSSARD Cécile	Un bisou de poisson rouge
25	ROUSSEL Matthieu (ill.) et LÉVY Didier	La Bête curieuse

S

- 26 SALAS Nestor (ill.) et DUNETON Claude
40 SARRÉ Jean-Luc
20 SCHLINGO Charlie et PIRUS Michel
44 SCHNEIDER Michel
24 SCHROEDER Barbet
93 SCHWARZENBACH Annemarie
27 SELLIER Marie
23 SICHÈRE Bernard
65 SIMMEL Georg
87 SIMON Serge
83 SIRINELLI Jean-François (dir.)
82 SIRINELLI Jean-François,
MOLLIER Jean-Yves
et VALLOTON François (dir.)
61 SOLAL Martial
57 SOLLIEC Corinne
44 SPAAK Isabelle
45 SPORTÈS Morgan
84 STORA Benjamin
- Les Origimots**
Bât. B2
Canetor
Marilyn, dernières séances
Coffret Barbet Schroeder; Maîtresse
Hiver au Proche-Orient; Loin de New York: reportages et photographies (1936-1938)
Arts décoratifs, entrée libre
Gabin: le cinéma, le peuple
Pour comprendre Nietzsche
«On n'est pas là pour être ici.» Dictionnaire absurde du rugby
Dictionnaire de l'histoire de France
Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques 1860-1940
- New Decaband – Exposition sans tableau**
Le Petit Corps
Pas du tout mon genre
Maos
Les Trois Exils. Juifs d'Algérie

T

- 35 TADIÉ Jean-Yves
57 TANIMURA Emily
58 THIEBLOT Gilles
61 THOLLOT Jacques
18 TRIPPI Peter
21 TRONDHEIM Lewis
60 TROTIGNON Baptiste,
ROMANO Aldo et VIGNOLO Rémi
- De Proust à Dumas**
La Tentation de l'après
Guillaume Leken
Cinq Hops
J.W. Waterhouse
Les Petits Riens de Lewis Trondheim. 1: La malédiction du parapluie
Flower Power

V

- 44 VALLEJO François
82 VALLOTON François (dir.),
MOLLIER Jean-Yves
et SIRINELLI Jean-François
84 VAN DER POEL Ieme
35 VAN RYSELBERGHE Maria
21 VANDERMEULEN David et AMBRE
93 VANIER Nicolas
7 VAQUIN Jean-Baptiste (dir.)
71 VAUCLAIR Sylvie
18 VAUDAY Patrick
41 VENAILLE Franck
67 VERNANT Jean-Pierre
60 VIGNOLO Rémi,
ROMANO Aldo et TROTIGNON Baptiste
13 VIRCONDELET Alain (dir.)
90 VITEZ Antoine
25 VOLTZ Christian (ill.) et DARWICHE Jihad
- Ouest**
Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques 1860-1940
- Congo-Océan. Un chemin de fer controversé**
Je ne sais si nous avons dit d'impérissables choses.
Une anthologie des Cahiers de la Petite Dame
Faust
L'Odyssée sibérienne
Atlas de la nature à Paris
La Naissance des éléments: du Big Bang à la Terre
La Décolonisation du tableau: Art et politique au XIX^e siècle, Delacroix, Gauguin, Monet
Chaos
Pandora, la première femme
Flower Power
- Venise**
Antoine Vitez
La Mare aux aveux

W, Z

- 41 WATEAU Patrick
24 ZULAWSKI Andrzej
- Ingrès**
Zulawski par Zulawski

diffusion ● Sébastien PÉTRATOS et Florence MIAGOUX

Tél. : (33 1) 53 69 83 91 Fax : (33 1) 53 69 30 87 Courriel : diffusion@culturesfrance.com

CULTURES SUD. NOTRE LIBRAIRIE

**Cultures Sud. Notre Librairie n° 164 :
« Poésie, grandes voix du Sud »**

[CULTURESFRANCE-Cultures Sud/Notre Librairie, n° 164, décembre 2006-mars 2007, 190 p., ill., 12,50 €, ISBN : 2-914043-85-6. Coordination scientifique : Jean-Louis Joubert.]



9 782914 043854

● Pour ce nouveau numéro, *Notre Librairie* devient *Cultures Sud* et rend hommage aux grandes voix poétiques du Sud. De Senghor à Césaire en passant par Mohammed Dib, Jean-Joseph Rabearivelo, Tchicaya U Tam'Si ou Malcolm de Chazal : quatorze poètes majeurs sont mis à l'honneur, redécouverts au travers de dossiers qui retracent les parcours intellectuels et artistiques des auteurs, tout en offrant au grand public des repères bio-bibliographiques utiles et précis.

Le numéro laisse surtout une large place aux textes et mots des maîtres, au travers de nombreux documents inédits – entretiens, textes et iconographie – qui font pénétrer dans l'intimité de la création. Échanges et rencontres, bouillonnement artistique, « Internationale de la poésie » des années du Paris noir, et des suivantes : toute une énergie qui se donne à lire dans ce numéro qui permet de mesurer l'héritage de ces poètes et passeurs et qui marque une entrée en beauté dans la nouvelle année.

[« Poésie : grandes voix du Sud » : Aimé Césaire, Malcolm de Chazal, Léon-Gontran Damas, René Desprestre, Mohammed Dib, Frankétienne, Gilbert Gratiant, Édouard Maunick, Jean-Joseph Rabearivelo, Jacques Rabemananjara, Jean Sénac, Léopold Sédar Senghor, Tchicaya U Tam'Si.]

CULTURESFRANCE ÉDITIONS

Jean-Baptiste Para

Pierre Reverdy

[CULTURESFRANCE-éditions, coll. « Auteurs », janvier 2007, 122 p., ill., 20 €, ISBN : 978-2-35312-010-9.]



9 782353 120109

● « Reverdy a dégagé une sensibilité inédite du monde », écrivait Tristan Tzara, « sa place est parmi ces créateurs de valeurs qui ont le plus contribué à changer sinon la vie, du moins sa signification, telle qu'elle est en train de se définir comme époque et comme histoire. » Reverdy est non seulement l'auteur d'une œuvre qui a marqué des générations de poètes, d'André Breton à André du Bouchet et Jacques Dupin, mais il est sans doute, parmi ses contemporains, celui qui a le plus profondément médité sur les moyens et la fonction de la poésie. Il s'est formé et a vécu dans l'amitié des peintres, au premier rang desquels Picasso et Braque, il a fondé et dirigé à Paris la revue Nord-Sud (1917-1918), s'est éloigné de la capitale en 1926 pour vivre à Solesmes, continuant d'affronter dans cette retraite les épreuves de la vie et tout le drame humain avec une absolue loyauté. Ce livre retrace l'aventure terrestre de Pierre Reverdy tout en explorant les étapes et les versants d'une œuvre qui se révèle, par-delà ses métamorphoses, d'une vibrante unité.

Christian Bachelier

Raymond Aron

[CULTURESFRANCE-éditions, coll. « Auteurs », janvier 2007, 122 p., ill., 20 €, ISBN : 978-2-35312-013-0.]



9 782353 120130

● « Avoir raison avec Aron », cette formule, de regret et de contrition pour certains, prend acte de la rigueur des analyses du « spectateur engagé », mais l'on peut l'entendre d'une autre façon, moins commune mais peut-être plus en accord avec la démarche aronienne, soit le fait de s'accompagner de la raison critique. En effet, allant au-delà du néo-kantisme, Raymond Aron a appliqué le criticisme à la raison historique et insisté sur les limites de l'objectivité. De plus, il restaure la liberté humaine, notamment au prix de la dépoétisation et de la pluralité des interprétations. Rejet ainsi de toute vision totalisatrice, *a fortiori* totalitaire ou utopique, sa réflexion sur l'histoire, mais également celle sur la société, ainsi que sur les relations internationales, trouvent leur unité dans la condition humaine, dans la condition de l'autre dont la connaissance nous permet seule, selon lui, de nous connaître nous-même. « Comment vivre, écrit Aron, comment accepter notre condition d'être historique dans des nations que nous ne choisissons pas, dans des ensembles supra-individuels et pourtant composés d'individus dont nous sommes à demi-prisonniers ? »

**Carnets de l'Europe n° 1 :
« Identité et mémoire »**

[CULTURESFRANCE-éditions, février 2007, 220 p., 15 €, ISBN : 978-2-35312-020-8. Bilingue français/anglais, contributions de Dominique Schnapper, Katharina von Bülow, Horst Möller, Gilles Andréani et Timothy Garton Ash.]



9 782353 120208

● « Les Carnets de l'Europe », nouvelle collection éditée par CULTURESFRANCE pour le ministère des Affaires étrangères, sous la responsabilité scientifique du Centre d'analyses et de prévision (CAP), a pour objectif de contribuer au débat d'idées sur l'Europe et de participer à sa construction politique et culturelle. Chaque numéro thématique aborde des questions fondamentales : identité européenne, frontières, processus de construction historique etc. Publiés en version bilingue (français et anglais), *Les Carnets de l'Europe* sont largement diffusés à l'étranger et disponibles à la vente en France.

ÉDITIONS RECHERCHE
SUR LES CIVILISATIONS

**La chapelle Rouge. Le sanctuaire
de barque d'Hatshepsout**

sous la direction de Nicolas Grimal,
avec Jean-François Larché et Franck Burgos
(Centre franco-égyptien d'études
des temples de Karnak)

[CULTURESFRANCE-erc, novembre 2006, 420 p.,
ill. coul. et n. & b., 150 €, ISBN: 978-2-86538-300-9].



● Cet exceptionnel ouvrage présente les relevés (photographies et dessins) des reliefs de la chapelle Rouge à Karnak (Égypte). « L'histoire de ce monument, très emblématique du temple d'Amon-Rê de Karnak, est longue et romanesque. Destiné à recevoir la barque sacrée dans laquelle était transportée l'image aniconique du dieu, il a été réalisé pour sa plus grande partie par la reine Hatshepsout, l'un des grands bâtisseurs de l'Égypte ancienne. La reine ne put terminer ce qui devait être le cœur du dispositif cultuel qu'elle avait conçu pour le temple, peut-être à l'image de ce qu'avaient construit ses prédécesseurs du Moyen Empire. C'est son successeur, Thoutmosis III, qui le termine, dans les premières années de son règne. Mais il ne tarde pas à le remplacer par son propre monument, qu'il met en place pour la célébration de son premier jubilé, voulant à son tour imprimer sa marque en faisant de ce monument l'élément central du service de l'offrande divine. Démontée, la « chapelle Rouge » est réemployée en grande partie en bourrage dans le pylône que construit, quelques années plus tard Amenhotep III. Les splendides reliefs qui ornent ses blocs de quartzite ne revoient le jour que presque 3 500 ans plus tard, au début de notre xx^e siècle. Dégagés par Georges Legrain, ils sont l'objet d'une étude systématique par Pierre Lacau, dans son cours du Collège de France, en 1943-1944. Cette étude, publiée longtemps après la mort du savant, au début des années 1970, laissait à l'état de théorie la reconstitution de ce monument. Son anastylose, conduite par François Larché dans les années 1990, a permis une étude exhaustive, objet de cet ouvrage, qui présente, pour la première fois une description et un relevé complets de ce monument unique. »

CULTURESFRANCE

Président
Jacques Blot

Directeur
Olivier Poivre d'Arvor

Directrice de la communication
Agnès Benayer
comm@culturesfrance.com

DÉPARTEMENT
DES PUBLICATIONS ET DE L'ÉCRIT

Directeur
Jean de Collongue

Responsable adjoint
Paul de Siney

Rédactrice en chef
Bérénice Guidat

Vient de paraître, publié quatre fois
par an et tiré à 12 500 exemplaires,
est diffusé dans les services
et établissements culturels français
à l'étranger.

Le numéro 28 paraîtra
en mars 2007

Réalisation

CULTURESFRANCE
1 bis, avenue de Villars
75007 Paris

Conception graphique
David Poullard et Florence Inoué

Impression
Dumas-Titoulet imprimeurs

Achevé d'imprimer en décembre 2006
à Saint-Étienne

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit et des médiathèques

© **CULTURESFRANCE**
décembre 2006

ISBN 10 : 2-35312-024-5
ISBN 13 : 978-2-35312-024-6
EAN : 9782353120246



9 782353 120246